

AO 98p

HISTOIRE
DE
BAALBEK

PAR
UN DE SES HABITANTS

MICHEL M. ALOUF

Ouvrage approuvé par les Sociétés de Géographie
de Paris, d'Amérique, d'Allemagne, de Belgique, de l'Université
d'Upsala et de la Bibliothèque Royale de Berlin, etc., etc.

SECONDE ÉDITION

revue et complétée

1896

BIBLIOTHÈQUE
LYON
SALOMON-REINACH

UNIVERSITÉ de LYON
INSTITUT D'HISTOIRE DE L'ORIENT
Bibliothèque Emile BERTAUX
Donation Arconati Visconti

Droit de traduction et de reproduction réservé.

IMPRIMERIE CATHOLIQUE
BEYROUTH

Bibliothèque Maison de l'Orient



135087



Vue générale de Baalbek

AVANT-PROPOS

Encouragé par les Académies scientifiques, par la Presse indigène et par plusieurs savants archéologues qui ont favorablement accueilli mon histoire de Baalbek, je viens en offrir au public une nouvelle édition entièrement refondue.

C'est en redoublant mes efforts, en multipliant mes recherches, en un mot en me livrant à un travail consciencieux et opiniâtre pendant six années que j'ai tâché de mériter leur haute approbation, qui sera pour moi la récompense la plus flatteuse de mes longues études.

Qu'il me soit permis de remercier ici les sociétés de Géographie de Paris, des États-Unis, d'Allemagne et de Belgique, des témoignages de bienveillant encouragement qu'elles n'ont cessé de me donner.

Je ne puis non plus oublier M^{me} OTTILIE DE KUBINZKY qui a bien voulu traduire en allemand la première édition de cet ouvrage et en entreprendre gracieusement la publication.

De nouveaux renseignements et de plus amples détails ont été ajoutés à cette 2^e édition : le touriste aura ainsi entre les mains un Guide aussi sûr qu'intéressant, mêlant l'utile à l'agréable.

IV

Les environs de Baalbek, dont l'histoire est si intimement liée à celle de cette ville, occupent une large place dans cet ouvrage. Quatre routes différentes y sont indiquées aux excursionnistes qui voudront les explorer et en admirer les surprenantes curiosités et les sites enchanteurs.

Enfin c'est en me basant sur les écrits récents des Archéologues les plus célèbres et en mettant à profit les recherches longues et sérieuses que j'ai faites moi-même, que j'ai complété et remanié cette petite histoire.

Pour permettre au voyageur de se guider et de se reconnaître dans les ruines, j'ai intercalé dans cet ouvrage deux plans, l'un représentant les temples primitifs, l'autre les ruines telles qu'elles s'offrent aujourd'hui à l'admiration.

Certes, VOLNEY, ROBINSON, JOANNE, BEADEKER et bien d'autres m'ont précédé sur ce chemin, mais ils ne l'ont pas fait avec autant de précision ni autant d'exactitude ; leurs plans sont incomplets et même erronés sur divers points.

Certains auteurs, entre autres MURRAY, HASKET SMITH, MEYER, ont apprécié mon premier travail et en ont même tiré quelques citations ; je regrette que d'autres écrivains qui les ont imités n'aient pas été assez consciencieux pour indiquer la source où ils avaient puisé leurs renseignements.

Admirateur enthousiaste de ce pays du Soleil où

je suis né, j'ai voulu faire connaître à ceux qui me liront les beautés des ruines de Baalbek, heureux si, en étant utile aux touristes, je leur fais partager l'enthousiasme que je ressens.

ABRÉVIATIONS

V.	Voyez.
N.	Nord.
S.	Sud
E.	Est.
O.	Ouest.
ch.	chapitre.
min.	minutes.
h.	heure.
m.	mètre.
dr.	droite
g.	gauche
hab.	habitant.
Mét.	Métouali.
pl.	plan.

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

Il serait parfaitement inutile de faire connaître, au commencement de cette histoire, les motifs qui m'ont porté à l'écrire. La célébrité qu'ont acquise dans le monde entier les ruines de Baalbek, outre l'empressement que mettent les touristes à venir les admirer, m'est un précieux encouragement dans les études auxquelles je me suis livré. En effet, on s'étonne quand on est en face de ces immenses blocs si artistement travaillés et si habilement construits ; on contemple, on admire, puis on se tait. Et comme jamais historien contemporain n'a essayé de nous dévoiler le secret de ces gigantesques monuments, ni l'origine, ni l'époque de la fondation de cette ville, où l'on voit tant de choses presque fabuleuses, j'ai cru rendre service à ma patrie, comme à tous ceux qui la visitent, en esquissant à longs traits son histoire, m'appuyant pour cela sur de nombreux documents que j'ai réunis avec peine, et consultant les historiens anciens qui en ont parlé, mais malheureusement

VII

en termes très vagues. J'ai tâché de présenter à mon lecteur, non une volumineuse histoire qui embrouille ses idées sans lui rien apprendre ; mais plutôt, une petite esquisse, très claire, pleine surtout d'événements dont l'authenticité ne fût point contestée. J'ai craint que mon histoire n'ennuyât ceux qui la liront, c'est pourquoi j'ai cherché à être très bref ; mais autant que possible, assez intéressant. Je ne réponds pas d'y avoir complètement réussi. Quoi qu'il en soit, le lecteur, qui connaît ma bonne volonté, m'excusera, je l'espère, en raison de ma grande jeunesse, et surtout des difficultés que j'ai eu à surmonter en écrivant dans une langue, qui, pour nous être bien chère, n'en est pas moins étrangère.

(Mai, 1890)

BAALBEK

CHAPITRE I.

ÉTAT ACTUEL

Baalbek, une des villes les plus connues de la Syrie, est située au pied de l'Anti-Liban, au nord de la plaine de la Békaa (l'ancienne Cœlésyrie), à 1170 mètres au dessus du niveau de la mer, à $34^{\circ}, 10'$ de lat. N. O. et $36^{\circ}, 10'$ de long. S. E. d'après le méridien de Greenwich. C'était autrefois une grande ville: grâce à sa position entre Tyr et Palmyre et aux avantages qu'elle offrait comme entrepôt commercial, elle se développa rapidement et devint une des villes les plus importantes de la Syrie.

Maintenant, elle est le chef-lieu d'un caza (canton) qui porte son nom et relève du Vilayet (province) de Damas. Outre une garnison de gendarmerie, on y trouve tout le cadre d'officiers et de sous-officiers d'un régiment de réserve (rédiif), auquel elle sert de point de réunion en cas de rappel sous les armes.

Baalbek compte 5,000 habitants dont la moitié se compose de Métoualis (Chiites), le quart de Sunnites, et l'autre quart de Chrétiens (1,000 Grecs catholiques, 150 Maronites, 100 Grecs Orthodoxes). Les Grecs catholiques y ont un évêque. L'archevêque Maronite de Baalbek réside toujours au Liban.

On y voit quatre mosquées, dont deux seulement sont fréquentées tant par les Sunnites que les Chiites; les deux autres tombent en ruines. Une de ces dernières était jadis une église dédiée à S^t Jean; nous en parlerons plus tard; l'autre, située près du temple de Vénus, fut élevée l'an 645 hég. (1255 J. C.). Cette dernière mosquée possède un minaret qui fut construit par l'ordre du roi EL-SALEH ABOUL-FUDA, le célèbre historien. Baalbek possède en outre 7 petits temples de Ouélis; mais ils sont en ruines. Les plus connus sont: le temple du ouéli NAAM et celui du Cheik ABDALLAH, au sommet de la colline qui domine la ville; les musulmans consacrent à ce dernier une fête particulière. Ils y vont en foule, munis de drapeaux, de tambours, de cymbales et de grosses caisses. Quant aux Métoualis, ils ont, en entrant dans la ville, à gauche de la route carrossable, le tombeau de KHÔLAT, fille de Hossein, fils d'Ali, cousin de MAHOMET. Après la défaite et le meurtre de Hossein par les Ommiades, sa famille fut em-

menée captive à Damas ; Kholat mourut à Baalbek, avant d'atteindre le lieu de son exil.

Les Grecs catholiques ont la chapelle du prophète Elie, bâtie un peu en dehors de la ville, au milieu de l'ancienne carrière, dont on a tiré les immenses blocs des temples.

Baalbek renferme trois églises pour chacun des trois rites différents, 6 écoles de 300 élèves, ayant 15 professeurs, se dévouant à l'instruction de la jeunesse ; une grande caserne bâtie sur les anciens murs de la ville au N. O., par IBRAHIM PACHA l'Égyptien ; une grande partie de cet édifice est en ruines.

Le voyageur trouve à sa disposition trois hôtels bien tenus. Le **Grand Hôtel de Palmyre**, dirigé par M^r PÉRICLI MIMIKAKI, s'élève sur un ancien édifice, qu'une inondation avait enfoui sous terre. Dans la cour intérieure de l'hôtel, on voit, à 6 mètres de profondeur, la porte arquée de cet édifice. Un buste de femme en relief et fort maltraité par le temps, orne la clef de voûte. Le propriétaire trouva, en continuant les fouilles, des murs croisés, des fragments de colonnes gisant par terre et de nombreuses statues, entre autres, celle d'un aigle dont la tête manque, et celle d'un enfant portant au cou un collier, sur lequel il passe la main. Ces deux dernières ont été envoyées au musée de Constantinople. M^r PÉRICLI a découvert d'autres statues, une colonne et

quelques autres fragments de statues, où l'on lit des inscriptions grecques. (V. chapitre VIII. N^o 3, 4, 5, 6, 7 et 8).

Une inscription grecque, trouvée dans le voisinage, nous porterait à croire que ce monument fut construit par Zénédore, tétrarque d'Abilène. (V. chapitre VII. N^o 20).

Le deuxième est l'**Hôtel Victoria** ; il a pour propriétaire Farès Arbid ; le troisième est l'**Hôtel d'Europe**, appartenant à Antoine Arbid.

Les maisons de cette ville sont, en général, de chétive apparence ; le quartier chrétien cependant se distingue par sa propreté et son heureuse situation. La plupart de ses habitants vivent du produit de leurs terrains. De nombreux jardins entourent la ville, ce qui lui donne un aspect très riant.

La promenade préférée des habitants de Baalbek est la source de **Ras el-Aïn** ; c'est là qu'ils se réunissent les jours de fête, au bord de son eau limpide, sur une verte pelouse de gazon, sous l'ombrage de beaux arbres. Pour y arriver on passe par une belle avenue plantée de saules, dont les branches, s'entrelaçant les unes avec les autres, forment un tunnel de verdure, et mettent le promeneur à l'abri des rayons du soleil. Tout près de là est une ancienne mosquée bâtie par le roi el-ASSAD, fils du roi el-ZAHER ; elle tombe aujourd'hui en ruines.

Aux quatre points de la ville se trouvent quatre anciens édifices : à l'est, **Kobbat Satha**, qui servait de lieu de sépulture aux émirs HARFOUCHES, anciens gouverneurs du pays ; le second **Kobbat el-Saadin** (coupole des singes) est au N. de la caserne ; le troisième **Kobbat Douris**, que l'on aperçoit à g. de la route en arrivant à Baalbek, date du moyen-âge ; les Arabes l'ont construit avec des colonnes provenant de l'acropole. Il est de forme octogonale, mais sans aucun style. Huit colonnes de granit rouge sans bases ni chapiteaux, soutenaient un dôme qui est complètement écroulé. Entre deux colonnes, un sarcophage, qui était placé debout, servait de mihrab ; actuellement il est renversé.

Le quatrième se trouve sur le monticule du Cheikh Abdallah ; il se nomme **Kobbat el-Amjad** du nom du roi el-AMJAD BAHRAM SCHAH qui l'a bâti. Les pilastres cannelés que l'on aperçoit à l'extérieur de l'édifice, sont une preuve évidente qu'il fut élevé avec des matériaux ayant servi à une construction antérieure.

La ville était entourée de remparts romains qui, s'élevant probablement à proximité de Kobbat Douris du côté O., s'étendaient jusqu'aux anciennes carrières et de là au sommet du Cheik Abdallah ; ils côtoyaient ensuite la rivière de Ras el-Aïn et montaient à l'E. jusqu'à la source même qui se

trouvait dans ces temps-là en dedans de ces remparts. De ce point, ils s'avançaient au N. jusqu'aux nécropoles (Charaouni) et, à l'O., jusqu'à la caserne bâtie par le célèbre général IBRAHIM PACHA, et dont une partie reste encore en bon état. Là, en face d'un édifice arabe (coupole des singes), se trouve la porte romaine du nord, bien conservée avec ses larges corniches et ses beaux soubassements construits avec de grands matériaux. L'angle N. O. qui se trouve en cet endroit, touche, à l'O., aux remparts des Arabes, qui sont également bien conservés.

Ce n'est pas sans preuve qu'on peut affirmer que les remparts romains se prolongeaient de cet angle directement vers les murs qui étaient à proximité de Kobbat Douris. Ainsi, l'acropole était en dedans de ces remparts et s'en trouvait éloignée du côté E., N., et O. de quelques centaines de mètres. Tous ceux qui ont donc pensé que l'acropole formait une partie des murs de la ville, commettent une grande erreur; car toutes les fois qu'on fouille dans les jardins, on découvre des fondements antiques de maisons, qui constatent la véracité de ce que nous avançons. De plus, on a découvert dans les jardins, à l'E. de Ras el-Aïn, des fondements comblés, des portes en pierre et les traces antiques

d'une large muraille qui prouve, une fois de plus, que là furent les remparts romains.

Quant aux murs arabes, les vestiges en sont encore bien visibles; la partie la mieux conservée est celle où s'élève la caserne. Ils n'avaient pas une circonférence de plus de 4 kilomètres; car la ville à l'époque des Arabes, perdit considérablement de son étendue. Il serait donc juste de dire qu'alors l'acropole faisait partie de ces remparts au N. et à l'O.

Les inscriptions funéraires trouvées dans les remparts donnent suffisamment à entendre que les pierres qui en sont couvertes y furent transportées par les Arabes, lors de la construction des nouvelles murailles. (V. ch. VIII)

CHAPITRE II

LE CAZA DE BAALBEK. PRODUCTIONS.

VOIES DE COMMUNICATION.

COURS D'EAU.

Le caza (canton) de Baalbek comprend 69 villages dont le territoire offre une superficie de 64,000 hectares carrés. Il est limité au S. par le caza de la Békaa; à l'E. par l'Anti-Liban; au N. par le caza de Homs, à l'O. par le Liban. On évalue le nombre de ses habitants à plus de 33,000 : 15,000 Métaouilés (Chiites,) 4,500 Musulmans sunnites et 13,500 Chrétiens (6,500 Grecs-Catholiques, 2500 Grecs-Orthodoxes, 4,500 Maronites).

Productions. En général, le sol du caza de Baalbek est fertile, sauf celui des régions montagneuses. Le blé, l'orge, le maïs, la fève, la vesce noire, la soie et presque toutes les espèces de fruits et de légumes, constituent ses principaux produits.

De vastes forêts, où paissent de nombreux troupeaux de chèvres et de moutons, couvrent, dans le Liban, la partie dépendante du caza. Ces forêts fournissent aux habitants du canton ainsi qu'à ceux

de Damas et de Zahlé, le bois, le charbon et le goudron dont on fait une grande consommation.

Voies de communications : Malgré le sol plat et uni du canton, la plupart de ses routes sont cependant négligées et mal entretenues. Les plus fréquentées sont : une route carrossable entre Baalbek et Zahlé ; une autre, qui doit relier Baalbek à Homs, n'est pas encore terminée. On peut indiquer d'autres routes également praticables pour les caravanes : une, entre Baalbek et Damas, passe par Zébédani ; d'autres reliant Baalbek, Bécherré, Akoura et Biskinta, sillonnent le Liban, mais elles ne sont praticables qu'en été. Un chemin qui traverse l'Anti-Liban communique avec Yabroude et Nebk.

La ligne ferrée entre Beyrouth et Damas traverse le côté S. du canton.

Cours d'eau : Le canton est plus abondamment arrosé à l'est qu'à l'ouest. De nombreux cours d'eau en arrosent le terrain ; en voici les plus importants :

Le *Litani* (l'ancien Leonthès) est une rivière qui prend sa source dans un marécage près de Hoche Barada, à 2 heures de Baalbek. Après avoir parcouru une distance de 180 kil., il se jette dans la Méditerranée près de Tyr.

La rivière de *Yahfoufa* sort des gorges de l'Anti-Liban, près de Maaraboun. Dans son cours

rapide, elle reçoit les eaux de Sergaya et de Gaydat Nebi-Chite, traverse la vallée de Yahfoufa, arrose 12 villages et finit par se perdre dans le Litani, au dessous de Rayak.

El-Assi, le cours d'eau le plus important de la Syrie, prendrait naissance à la source intermittente d'Allak, à 2 heures de Baalbek, vers le N. En hiver, la rivière d'Allak, grossie par les nombreux torrents qui s'y jettent, parcourt le côté N. du canton, se réunit aux eaux de Leboué et continue sa marche rapide jusqu'aux limites du canton. Là, elle se joint à la source intarissable de Aïn el-Zarka et prend alors le nom d'Oronte ou El-Assi. Après avoir traversé le nord de la Syrie et parcouru une distance de 267 kil., il débouche dans la Méditerranée près de Souaydié.

Environs : Afin de donner une idée exacte des alentours de Baalbek et d'en mieux faire ressortir les agréments et l'intérêt qu'ils offrent au touriste, je vais tracer quatre itinéraires différents qui permettront de les visiter minutieusement.

ROUTE I

de Baalbek aux Cèdres.

Après avoir traversé les jardins et les vergers qui entourent la ville de Baalbek et qui lui donnent un aspect enchanteur, après qu'on a vu de près ses vieux remparts et sa caserne bâtie par l'illustre général égyptien Ibrahim Pacha, on a devant

soi la plaine de l'ancienne Cœlésyrie, laquelle, si elle était bien cultivée, serait une des plus fertiles du monde. Après trois quarts d'heure de marche, on arrive à *Ya'at*, village pauvre en eau et habité par 600 Métoualis et 200 Grecs catholiques.

En quittant *Ya'at*, deux chemins se présentent au voyageur indécis sur le choix ; mais celui de la droite le conduira à son but. A 40 min. de là, on aperçoit du côté g., dans la plaine, la *Colonne d'Ya'at* qu'on peut atteindre après un petit détour de 5 min. Elle est composée de 16 pierres couronnées d'un petit chapiteau corinthien, et se trouve placée sur un socle en forme de gradins. Sa hauteur totale est d'environ 20 m. Une inscription illisible se remarque du côté N. Aucune autre trace n'apparaît dans tout son voisinage. La tradition rapporte que S^{te} Hélène, en venant de Constantinople à Jérusalem à la recherche de la S^{te} Croix, élevait à chaque relais un de ces monuments, d'abord en souvenir de son passage, ensuite afin de transmettre avec plus de rapidité la nouvelle de la découverte de la vraie Croix. Il serait plus probable de dire que cette colonne est un monument commémoratif de quelque bataille livrée en ces lieux.

Deir el-Ahmar, à une heure plus loin, est le premier village qu'on rencontre après la colonne de *Ya'at*. Ses habitants, Maronites au nombre de 1,000, n'ont pour boire qu'une eau trouble et rougeâtre. On y voit 2 églises et une école de 40 élèves. Le village est entouré de tous côtés par des forêts.

Pour aller de *Deir-el-Ahmar* à *Aïnata* un guide est indispensable. Lorsqu'on a quitté les forêts de chênes et de genévriers qui embellissent cette partie du Liban, on arrive, après 1 h. 1/2 de marche, à un pauvre hameau maronite,

Mouchaytiah; enfin une heure après, *Ainata* se montre avec sa chétive apparence et ses maisons mesquines. Cependant, la position en est très belle et le climat salubre; situé dans un vallon planté de gigantesques noyers, il est habité par 200 Maronites, qui ont une petite église.

A 10 min. du village, vers le nord, une source fraîche sort avec abondance de terre pour désaltérer le voyageur harrassé par une longue course. Le chemin que l'on suit à gauche, en quittant la source, monte en zigzag et presque à pic; mais de beaux points de vue viennent de temps en temps dédommager le voyageur de ses fatigues.

Au bout d'une heure et demie, on atteint le point culminant de *Djebel el-Arz* (Montagne des Cèdres), couvert le plus souvent de neige. On est alors à 2348 m. d'altitude. A cette hauteur respectable, un panorama ravissant attend le touriste. A ses pieds s'étend le mont Liban, creusé de nombreux vallons et couvert de vastes forêts. L'étang de Yammouné, par son contour régulier et par son miroitement paisible, rappelle, en miniature, les lacs enchanteurs de la Suisse. La plaine de Coelézyrie, plateau immense et fertile, s'étale, parsemée de villages et sillonnée de rares cours d'eau. Au fond, Baalbek se montre comme une reine somptueusement assise sur un trône de verdure, adossée d'un côté à l'Anti-Liban et, de l'autre dominant la plaine. Plus loin, à droite, l'altière cime de l'Hermon se détache de l'Anti-Liban sur un fond bleu d'azur. Du côté opposé, la vue n'est pas moins attrayante. D'abord, on découvre la forêt des Cèdres, flanquée de montagnes et qui s'étend tout autour en un vaste amphithéâtre. Puis s'échelonnent successivement les villages de Bécherré, de Hasroun, d'Ehden, etc., etc. jusqu'à Tripoli. Enfin, la mer forme l'horizon en confondant, dans

le lointain, son bleu verdâtre avec l'azur du firmament.

On descend ensuite par un sentier non moins escarpé que la montée qu'on vient de faire et en 1 h. 20, on arrive à la source de Qadischa. Dix minutes après, le but est atteint : on est aux CÈDRES.

Ces arbres sont, sans contredit, des plus élevés dans le règne végétal. Leur hauteur mesure jusqu'à 30 mètres. Le cèdre, qui est de la famille des conifères, est caractérisé par ses feuilles aciculaires et toujours vertes. Ses branches et ses rameaux s'étendent horizontalement en forme de plateau. Son fruit est un cône de couleur brun foncé. Son bois, qui est odoriférant et d'une grande solidité, renferme une bonne quantité de résine goudronneuse qui ne lui permet pas d'être attaqué par l'humidité, ni rongé par les vers. Pline représente le cèdre de Crète, d'Afrique et de Syrie comme le bois le plus estimé et le plus résistant. Nous avons une preuve de sa solidité dans le temple de Diane, dont le toit, construit en bois de cèdres, se conserva durant 400 ans ; le temple d'Apolon, en Numidie, demeura également intact pendant plus de 1500 ans.

La Sainte Bible vante le nombre des cèdres, leur élévation, leur grandeur et leur utilité pour les mâts, les édifices et les statues (1). David et Salomon l'ont employé, l'un pour son palais, l'autre pour le temple de Jérusalem (2). De nombreuses forêts couvraient alors les hauteurs du Liban. Profitant de cette occasion, Salomon fit travailler 30,000 ouvriers à tailler les cèdres et les cyprès. Ces ouvriers se relayaient chaque mois par nombre

(1) Ezéch. XXVII, 5 ; XXXI, 3 et suiv. ; Psaumes XCII, 12 ; Les Cantiques V, 15 ; Es. XLIV, 14 et suiv.

(2) II Sam. V. 11 ; I Rois, V, 6.

de 10,000 (1). Hiram roi de Tyr, allié de Salomon, faisait de ce bois de nombreux radeaux qu'il remorquait aux navires et expédiait ainsi à Jaffa.

Zorobabel, faisant construire le second temple, s'en est également servi (2). L'historien Josèphe dit à son tour qu'Hérode le Grand employa les cèdres pour la restauration du temple. On pense même que la Croix du Rédempteur fut en bois de cèdre. D'autres disent encore, que la coupole de l'église de la Résurrection à Jérusalem est faite aussi en bois de cèdre. De toutes les forêts qui couvraient autrefois le Liban, il n'en reste aujourd'hui que cinq; la plus belle et la plus célèbre se trouve près de Bcherré; nous allons en parler.

Ce petit bois a 1920 m. d'altitude; il s'élève au pied de *Dahr el-Kadib* (la cime de cette montagne atteint 3070 m. d'altitude), sur la croupe d'une colline verdoyante. Sa circonférence dépasse un kilomètre. Plus de 400 arbres existent encore; douze, entre autres, les plus vieux, se trouvent sur l'éminence S. E.; les autres sont plus ou moins petits; tous sont entourés d'un mur d'enceinte. Au milieu de cette forêt s'élève une chapelle maronite, au N. de laquelle se trouve le plus vieux et le plus gigantesque des cèdres, ayant 17 m. de circonférence à hauteur d'appui. Les Maronites vénèrent et respectent religieusement cette forêt où ils viennent de loin célébrer la fête de la Transfiguration.

Pour revenir à Baalbek, on prend une route qui s'engage dans le vallon d'Aïnata du côté O., et au bout d'une heure on arrive à *Yammouné* (100 Metoualis, 100 Maronites,

(1) I Rois, V, 13.

(2) Esdras, III, 7.

1 église), agréablement situé auprès d'un petit lac d'un kilomètre de longueur sur 500 m. de largeur. De nombreuses sources, jaillissant des rochers environnants, viennent se jeter dans ce lac. On remarque particulièrement celle de *Nahr el-Arbēin* « la source des Quarante » ainsi nommée parce qu'à l'époque de la fête des 40 Martyrs (Mars), ses eaux jaillissent avec abondance du pied d'un rocher, à l'O. du village, et en se précipitant, elles forment une cascade qui se heurte et se brise sur un lit rocailleux; puis, après avoir fait tourner quelques moulins, elles viennent se perdre dans ce même lac. Quant au lac lui-même, il n'a d'autre écoulement qu'un grand pertuis. Il se dessèche complètement vers la fin de l'été; car les sources qui l'alimentent subissent le même sort.

Sur l'autre versant de la montagne et dans un point opposé au lac de Yammouné, se trouve la source d'Afka, l'ancienne Aphéca, qui forme la rivière Ibrahim (L'ancien Adonis). Les Libanais croient que la source d'Afka est un déversoir du lac de Yammouné; car leurs eaux jaillissent et tarissent à la même époque.

A l'O. du village, tout près du lac, se trouvent les traces antiques d'un temple élevé à Astharté (Vénus); ce qui confirme les mythes phéniciens qui prétendent qu'Astharté, fuyant Typhon, qui avait tué Adonis, se métamorphosa en poisson dans ce lac. On affirme, en outre, qu'Astharté est la même qu'Isis d'Egypte, qui se refugia dans le lac d'Aphéca et habita le Liban. La mythologie rapporte aussi que Dercète, fille d'Astharté, s'étant noyée dans le lac d'Aphéca, fut sauvée par les poissons. On a voulu sans doute dire le lac de Yammouné; car à Afka et dans ses environs aucun lac n'a jamais existé, tandis qu'à Yammouné il y a, non seulement un lac, mais aussi les vestiges du temple ancien dont nous venons de parler.

Au reste, la croyance traditionnelle des Libanais que les eaux d'Afka proviennent du lac de Yammouné, ne fait que nous confirmer dans notre opinion.

On se dirige ensuite vers l'E., on côtoie quelques petites vallées, on traverse des bois et, au bout de 2 h., on arrive à *Bétédi'i* (100 Mar.), petit et misérable village qui jouit cependant d'une belle position. Situé sur un petit plateau, au pied du Liban, ce village domine la plaine. Au milieu du village, on voit les ruines d'une tour construite avec d'énormes pierres. A 5 min. vers l'O. est un couvent de moines maronites, où l'on trouve des fragments de colonnes et de chapiteaux corinthiens. A 5 min. du couvent, vers le N. et près de la route que nous venons de décrire, est une pierre sur laquelle on lit une inscription latine que nous citerons au chapitre VII. N° 9.

Plus loin, à 30 min. de Bétédi'i, on passe près des ruines d'un grand et ancien monastère nommé *Deir-Eliante*, dont il ne reste que des débris jetés pêle-mêle, ça et là. Une heure après, on regagne Ya'at, dont nous avons déjà parlé, et de là, Baalbek n'est qu'à une distance de 50 minutes.

ROUTE II.

de Baalbek à Zahlé.

(*Chemin carrossable de 30 kil.*).

En suivant la route carrossable, à l'O., on arrive, en 15 m., à Kobbat Douris (page 5). 5 min. plus loin, au S. O., on voit, à gauche, *Douris*, village qui compte 450 habitants pour la plupart Maronites, 35 min. après et à 15 min. de la route, à dr., on voit au milieu de la plaine *Mejdeloun* (300 hab. Grecs Cathol. et Métoualis)

on y remarque des colonnes antiques et un linteau de porte à grosses moulures. Une heure plus loin, à g., au bord de la route, le village de *Talia* (500 hab. Gr. Orth.), avec une église et une école. De là, on tourne vers l'O., on passe une petite source, on arrive au bout de 35 min. au pont de Litani. 20 min. plus loin, à dr., *Beit Chama* (300 hab. Métoualis et quelques Gr. Cath. et Orth.). 10 min. après, à dr. (à 5 min. de la route), le village de *Bednael* (600 Métoualis) situé dans un vallon verdoyant. A 10 min., à dr., est le village de *Kasr-Néba* (300 Met.) sis sur un plateau élevé, entouré de montagnes. On remarque dans ce village des vestiges d'un ancien temple, avec de rares ornements. 25 min. après on a, à dr. (à 10 min. de la route), à une certaine hauteur et contre la montagne, *Temnin el-Foka* (300 Met.), tout près duquel on voit des ruines nommées *Hosn Bounbousch* et plusieurs chambres sépulcrales avec des entrées de style phénicien. Bientôt après, 5 min., à g., dans la plaine, *Temnin el-Tahta* (400 Mét.). 4 min. après (15 min. de la route), on trouve le village de *Niha*, situé derrière une colline qui supporte une ancienne tour, autrefois un temple. Dans le village même, d'autres ruines bien intéressantes attestent par leurs inscriptions qu'on est devant un temple dédié au dieu syrien Hadaranis que servaient les vierges pénitentes (V. Chapitre VII N°10).

Au bout de 25 min., on traverse le village de *Ablah* (800 Gr. Cath.). En face d'Ablah, sur la montagne, se trouve le village de *Nébi-Eila* (Prophète Élie), entouré de beaux vignobles; au milieu de ce village est bâtie une petite mosquée surmontée d'un dôme; elle est dédiée au prophète dont le village porte le nom. Puis à 15 min. d'Ablah, à dr., et à 15 min. de la route carrossable,

on voit le gros et beau village de *Fourzol* (1500 Gr. Cath.) possédant une église et 2 écoles. Ce village est très ancien; du temps des Romains on l'appelait *Mariamnansis*. Quelques écrivains prétendent que Fourzol correspond à l'Abylène de Lysanias (Luc III, 1). Josèphe l'a appelé Abel-Liban en parlant de Tel-Tourbol. Le professeur Darch croit aussi que Hoba (1) n'est autre qu'Abylène, qui n'est autre que le Fourzol de la Bekaa. Ce Hoba, qui est à gauche de Damas, est l'endroit où Abraham poursuivit et mit en pièces les rois qui avaient emmené captif Lot son neveu. Mais toutes ces suppositions sont trop vagues, à mon avis; car les archéologues les plus érudits s'accordent à placer l'Abylène à Souk Ouadi Barada qui est aussi à gauche de Damas.

Le Fourzol devint un siège épiscopal au 5^e siècle et jusqu'aujourd'hui les évêques de Zahlé portent le titre d'évêques de Zahlé, Fourzol et la Békaa.

On trouve, au N. O. de ce village, des grottes sépulcrales nommées *Moughre el-Habis* (Grottes de l'ermite); quelques unes d'entre elles portent des sculptures fort simples. A une demi-heure de ces grottes et au milieu de la montagne, on voit les ruines d'un temple antique devant lequel s'élève un obélisque couronné de lauriers.

Vingt cinq minutes après avoir quitté le Fourzol, on rencontre, à dr., *Karak Nouh* (400 hab. dont les 3/4 Gr. Cath. et les autres Métoualis). Au centre du village il y a une ancienne mosquée, que les habitants affirment être le tombeau de Noé. Ils croient qu'après le déluge ce Patriarche vint habiter la Békaa et mourut à Karak où il fut enterré. Son tombeau mesure 30 m. environ; car, toujours d'après la légende, Noé était d'une taille gigantesque.

(1) Genèse XIV, 15.

D'autres vont même jusqu'à soutenir que l'énorme sépulcre ne contient que la jambe du Patriarche géant, qui, assurant les habitants, pouvait mettre un pied sur le Liban et l'autre sur l'Anti-Liban.

Après son avènement au trône, l'an 1258 après J. C., Bibars, sultan mamelouk d'Égypte, visita ce tombeau et le restaura entièrement. Dernièrement, les Métoualis s'occupèrent aussi à réparer ce que les injures du temps avaient détruit. Une inscription qu'on trouve dans ce monument, atteste que c'était une fortification bâtie par les Romains.

A 5 min. du Karak, *Maalaka*, chef-lieu du canton de la Békaa; 2000 habitants, pour la plupart chrétiens (Gr. Cath. et Mar.). Cette bourgade possède 4 églises et un temple protestant ainsi que de vastes jardins, à proximité desquels se trouve, au S. E., la Gare de la ligne ferrée qui relie Beyrouth à Damas. Maalaka se confond avec Zahlé dont il n'est séparé, vers le S., que par un bosquet touffu de peupliers; tandis qu'à l'O., les maisons se touchent sans aucune ligne de démarcation.

Zahlé (945 m. d'altitude) est une ville de 20,000 hab. (17,000 Gr. Cath. 1,800 Mar. 1,200 Gr. Orth.) formant seule un kaïmakamat, relevant du gouvernement libanais. Elle est agréablement bâtie en amphithéâtre sur les deux versants d'une charmante vallée, au fond de laquelle le Bardouni roule ses eaux pleines d'écume; il arrose de beaux jardins servant de promenades aux nombreux amateurs de villégiature qui passent la saison d'été dans cette ville.

Zahlé, ville entièrement chrétienne, est le siège d'un évêque grec-catholique et d'un évêque grec-orthodoxe. Elle possède 12 églises, (9 Gr. Cath., 2 Gr. Orth. et 2 Mar.). On y voit aussi un temple protestant et deux

couvents, l'un de St Elie, aux Gr. Cath. et l'autre, aux P.P. Jésuites. En outre, 11 écoles primaires et 6 écoles secondaires (3 pour les filles et 3 pour les garçons), y répandent l'instruction; deux de ces écoles sont dirigées par les P.P. Jésuites, 2 par l'évêché grec catholique et 2 par la mission américaine et la mission britannique.

Zahlé est une ville très industrielle. Son commerce est assez vaste et consiste en bétail, laine, céréales et produits de vignes. Elle possède aussi une grande tannerie, l'unique, peut-être, en Syrie.

Au point de vue historique, Zahlé n'offre aucun intérêt. C'est une ville tout à fait moderne; elle n'a été mentionnée que vers la fin du 17^e siècle, pendant les guerres des émirs libanais. Pour fuir la tyrannie et l'oppression des Harfouches, émirs de Baalbek, les habitants chrétiens de cette dernière ville se réfugièrent à Zahlé, vu sa position inaccessible. Aussi distingue-t-on jusqu'aujourd'hui, à Zahlé, deux partis: les Baalbekins et les Rassiotes, originaires de Ras-Baalbek, grand village dont nous parlerons plus loin.

En 1860, toute la Syrie fut bouleversée par les querelles des Chrétiens et des Druzes. Zahlé eut sa large part de ces désastres: elle fut prise d'assaut et complètement incendiée.

ROUTE III

De Baalbek à Zébédani.

A peine a-t-on quitté Baalbek, en se dirigeant vers le S., que l'on se voit auprès des carrières antiques, où l'on trouve la fameuse pierre appelée par la légende

Hajar el-Hibla (V. ch. VI). De là, on suit la lisière de l'Anti-Liban et au bout de 25 min., à g., on est à *Douris* dont nous avons déjà parlé. 50 min. après, on s'engage dans un vallon aride au fond duquel jaillit une petite source qui fournit l'eau nécessaire aux 200 habitants Gr. Cath. d'un village voisin appelé *Taibeh*. Une demi-heure après, on laisse, à 10 min. à g., au pied d'une colline, *Brital* (800 Met. et un tout petit nombre de chrétiens) que l'on croit être l'ancienne *Berothai* (V. Sam. VIII, 8). Les habitants de *Zahlé* l'ont brûlé, en 1855, pour venger un de leurs concitoyens assassiné par les Britaliens.

A une demi-heure, *Hortaala* (300 Mét.), dominant une vallée stérile et pierreuse, traversée en hiver par un torrent impétueux. Ensuite, la route monte faiblement pendant une heure et traverse *Nébi-Schit* (800 Mét.) au milieu duquel est une mosquée renfermant, au dire des habitants, les cendres de *Seth* (?), qui a laissé son nom au village. Les Métoualis se font un devoir de visiter le soi-disant tombeau du patriarche antédiluvien.

Le chemin continue à monter pendant 15 min. jusqu'au point culminant, puis il descend précipitamment durant 10 min. par un sentier difficile, jusqu'au fond d'une vallée où roule la rivière de *Yahfoufa*. Tout près, se trouve le hameau de *Janta*, entouré de jardins qu'on laisse à dr. pour remonter la rivière et arriver, après une demi-heure, à *Yahfoufa* (75 Met.), environné de montagnes boisées. Ce village possède une station de la voie ferrée de *Beyrouth* à *Damas*.

En remontant toujours la rivière, on passe au bout de 20 min. sur un pont nommé *Jisr er-Roummané*. A 28 min. *Sourgaya* (800 Mét.) apparaissant au flanc d'une montagne nue; cependant ce village possède de beaux jardins, arrosés par une source abondante. Après une

heure de marche vers le S. O. on est à *Aïn Haouar*. A 25 min. de ce hameau, la route se bifurque en deux embranchements; celui de g. conduit par un sentier tortueux et montant à *Bloudan* (1477 m. d'altitude), au sommet d'une haute colline d'où l'œil embrasse un paysage des plus pittoresques.

En suivant la route de droite, on atteint, au bout d'une demi-heure, la bourgade de **Zébédani** (1213 m. d'altitude). Les habitants au nombre de 3,000, dont deux tiers Musulmans Sunnites et un tiers Gr. Orth. et Gr. Cath., vivent des revenus des immenses vergers qui donnent à cette localité une vue splendide. Tout près jaillit la source de *Barada* qui arrose Damas et ses environs.

De Zébédani à Damas, on ne fait que suivre, pendant 8 heures, le cours sinueux de Barada, roulant ses eaux au fond d'une charmante vallée, qui, grâce à des plantations luxuriantes, offre à la vue un des panoramas les plus ravissants.

ROUTE IV

De Baalbek à la source de l'Oronte.

En se dirigeant vers l'E. et en suivant, durant 1 h. 10 min., les flancs de l'Anti-Liban, on arrive à *Nahlé* (250 Mèt.) qui s'élève au dessus d'une profonde vallée, où coule un ruisseau abondant. Au centre de ce village, on voit les ruines d'un temple antique dont le soubassement comprend deux rangées de blocs; il n'en reste que quelques assises de pilastres ornés de frise. A 20 m. du village, vers le S. E., est la source du *Léjouge* dont l'eau fraîche et limpide était amenée par deux canaux à la forteresse (aux temples) et à la ville de Baalbek. Aujourd'hui que les canaux sont détruits, l'eau se perd

dans les champs de la ville. Il existe encore des traces de canalisation qu'on attribue aux Romains.

Après avoir traversé la vallée verdoyante de Nahlé, on se dirige vers le N. E., en longeant le versant d'une colline et l'on arrive au bout de 50 min. à *Iounin* (1,200 hab. : 1,100 Mét. et 100 Sun.) C'est un gros village occupant le fond d'une petite vallée, où jaillissent plusieurs sources qui arrosent de beaux jardins. Puis le chemin monte et descend à travers plusieurs monticules et plusieurs vallons durant une demi-heure jusqu'à ce que l'on arrive à la source de *Ahla*, qui sort du pied d'un rocher et arrose le hameau de *Resm el-Hadeth* (le tracement de la frontière) qu'on laisse à g. Le mot « Resm el-Hadeth », dit Murray, veut désigner peut-être quelques rapports avec la frontière de la Terre Promise.

Puis on monte doucement durant une heure et l'on arrive à une hauteur dominant un panorama splendide. La plaine spacieuse de la Coélé Syrie s'étend au S. comme un immense échiquier parsemé de villages. L'Anti-Liban sec et aride se prolonge au N. pour se terminer sur les confins du désert, vaste et stérile, de Palmyre. En face, le Liban forme un contraste frappant avec l'Anti-Liban par les bois touffus et les forêts nombreuses qui le couvrent. Il s'avance hardiment vers le N. où il se perd dans l'horizon. Brillant et uni comme une immense glace, se découpe dans le lointain le beau lac de Homs, couvert le plus souvent de brouillard. Plus près, on aperçoit le monument intéressant de Kamouh el-Hermel (V. P. 26).

De cette hauteur on descend lentement durant une heure et on arrive à *Léboueh* (150 Mét.). "La forme Léboueh correspond exactement au mot hébreu "Leboa", lequel est traduit dans la Bible, en plusieurs endroits, par « entrée à », en parlant de Hamath, comme par

exemple dans le livre des Nombres (XXXIV, 8) où l'on pourrait lire correctement : « Puis de la montagne de Hor, vous marquerez pour vos limites Leboa de Hamath ».

Hamath dans ce cas comprendrait toute la contrée dont la ville de Hamath était la capitale (compar. « Grand Sidon » « Gadara », etc.) Dans le livre d'Ezéchiel, ch. XLVII, 15, le même mot est employé en parlant de Zédad, et là on le traduit « (de Héthlon) jusqu'à Zédad ». Ce passage, dans ce cas, devrait se lire ainsi : « Voici la frontière du pays du côté du Nord : depuis la grande mer, en suivant le chemin de Héthlon, Leboa, Zédad, etc. » S'il en est ainsi, Léboueh est un point de repère important pour marquer la frontière de la Terre promise. Le voisinage de Resm el-Hadeth semble favoriser cette manière de voir. Jusqu'à ce jour, on a généralement été d'accord de placer « l'entrée de Hamath » dans la Plaine de la Beka'a, entre la chaîne du Liban et les montagnes des Noussayrieh; mais nous préférons voir dans le mot « Leboa » le nom d'un endroit et nous le fixons à ce village même, dans Leboueh » (1).

En effet, les deux Libans se rapprochent tellement en cet endroit, qu'ils ne laissent aucun autre passage au pays de Homs et Hamath que par ce village.

La campagne qui entoure Leboueh est une des plus fertiles du canton; elle est arrosée par de nombreux ruisseaux formés par une source unique et abondante, qui, jaillissant à 5 m. vers l'E., mugit avec un grand fracas. La tradition raconte que la célèbre Zénobie conduisit, dans un grand canal, une grande partie des eaux de ce village à Palmyre, capitale de son royaume. Aussi le ruisseau, qui se perd à l'entrée du désert de Palmyre, après avoir

(1) Murray. Hand-Book to Syria and Palestine. R. 47. P. 378.

arrosé divers villages, se nomme-t-il El-Kanat (Le Canal). Quelques traces de canalisation, éparses ça et là dans le désert, sont une preuve frappante de ce que nous avançons.

Dans le village même, on aperçoit les ruines d'un temple jadis transformé en château-fort par les Arabes.

En 1170, les environs de Léboué furent témoins d'un combat sanglant entre les Musulmans et les Croisés. Chéhab-Eddin Mahomet, le Seldjoucide, commandant de la forteresse el-Biré, marcha à la tête de 200 cavaliers au service du Sultan Nouredin. Arrivé à Léboué, il sortit avec ses cavaliers pour faire une partie de chasse; il rencontra bientôt 300 cavaliers croisés qui faisaient une incursion dans le pays, sous le commandement du grand-maître des Hospitaliers. Une lutte acharnée s'engagea. Les Croisés jonchèrent le sol de leurs corps et ceux qui échappèrent au carnage, tombèrent prisonniers entre les mains des vainqueurs.

De Leboué, le chemin fait un circuit de 5 min. avant d'atteindre la source. On suit ensuite le cours du Kanat. Au bout d'un quart d'heure, on est en face de *Nébi Osman* (100 Mét. et une mosquée). 10 min. après, on traverse *el-Aïn* (500 Mét.) dont la belle position commande des vergers luxuriants. Ce village, qui était la résidence d'une branche de la famille des Harfouche, est actuellement occupé par un agent de paix.

On s'achemine ensuite pendant 10 min. à travers des collines peu élevées et l'on atteint une hauteur qui domine *el-Fakieh*. On arrive à ce village en s'engageant, durant 8 min., dans un sentier rocailleux et difficile.

Ce village, entouré de collines et de rochers escarpés, compte 800 habitants dont les deux tiers sont Gr. Cath. et les autres Sunnites. On y trouve une église, une école,

une mosquée et un bazar. La principale industrie des habitants consiste dans la fabrication de tapis.

On quitte ce village et après une montée de 5 min., on se trouve sur un petit plateau, au bord duquel est bâti *Ras Baalbek*, qu'on atteint après 20 min. de marche. C'est le plus gros village du canton; ses 2,000 habitants, de constitution forte et robuste, sont tous Gr. Cath., ils possèdent une église, une école et un couvent sous le patronage de Notre Dame du Ras, construit, en 1790, par Mgr. Joseph Sakr, évêque melkite de Homs. Ce village était beaucoup plus grand qu'il ne l'est aujourd'hui; la plupart de ses habitants, en butte aux exactions et à l'oppression des émirs Harfouches, se sont réfugiés à Zahlé, ainsi que nous l'avons déjà mentionné. On y trouve les traces de deux anciennes églises, dont l'une s'élevait au milieu du village et l'autre à l'O. A côté de celle-ci, on voit des ruines antiques qu'on croit être les vestiges d'un aqueduc romain.

Quelques écrivains croient que Ras Baalbek correspond à l'ancien *Conna*, mentionné dans l'Itinéraire d'Antonin et les Rassiotes affirment que leur village s'appelait jadis *Connayet* qui n'est que l'altération du nom antique.

Ce village possède au N. une petite source qu'on laisse derrière soi pour prendre la direction N. O. Après avoir traversé de vastes terrains plantés de figuiers, on s'engage dans la plaine. Au bout de 2 h., on atteint presque le mont-Liban. Alors la route devient très accidentée; on doit monter et descendre à plusieurs reprises, durant 20 m.; on débouche ensuite dans un pré couvert de gazon et resserré par des rochers à pic et des montagnes escarpées. C'est dans ce pré que sort en silence d'un grand bassin, ombragé de platanes séculaires, *Aïn Ezzarka*, source principale de l'Oronte. A 30 pas jaillit,

en mugissant avec fracas, une autre source, contrastant avec la tranquillité de la première, à laquelle elle va s'unir directement.

A 500 pas de la source, vers l'est, est taillé dans un rocher à pic, haut de 90 m., *Deir Mar Maron*, qui commande la vallée où l'Oronte roule et précipite ses eaux écumantes sur un amas de rochers. C'est une immense caverne artificielle à trois étages où sont creusés, dans le roc vif, quelques autels, un escalier et de petites cellules qui, croit-on, auraient servi de résidence à S^t Maron, fondateur de la communauté maronite. Des meurtrières pratiquées dans les murs, attestent que ce couvent fut converti en forteresse par les Arabes.

A une demi-heure de la source de l'Oronte, au N. E. s'élève, sur une colline, l'édifice nommé *Kamouh el-Hermel* qui domine la partie de la plaine comprise entre Homs et le mont Hermon. Il est construit sur un soubassement en basalte atteignant 1 mt. 10 de hauteur. Au dessus reposent deux étages carrés dont l'inférieur, haut de 7 m. sur 9 m. de côté, est orné de bas-reliefs où figurent des scènes de chasse, dont on ne distingue aujourd'hui que deux cerfs; vers le N. Sur l'étage supérieur, haut de 6 m., s'élève une pyramide ayant 4 m. 50 de hauteur. Ce monument est situé sur les limites septentrionales du canton.



CHAPITRE III

HISTOIRE

Différents noms de la ville : Le mot Baalbek accuse une altération du nom syriaque Baal-Bah, ou une origine phénicienne de Baal-Beka. La première syllabe Baal correspond à « Soleil ». La terminaison syriaque Bah veut dire « Ville ». Quant à la désinence phénicienne Beka, elle signifie « contrée » si elle est pour le mot arabe « *Bokaat* (بوكعة), contrée, pays. Cependant dans les inscriptions phéniciennes récemment découvertes, le mot *Beka* a le sens de « ville ». Dans la langue égyptienne, le mot *Baki* correspond aussi à « cité ». De là, nous pouvons conclure que « Baalbek » veut dire invariablement « Ville de Baal ».

Le nom d'*Héliopolis*, qui est la traduction littérale de Baalbek, fut imposé par les Séleucides et adopté par les Romains. Mais les indigènes ont toujours conservé le nom sémitique qu'ils firent revivre sous la domination des Arabes. Le mot Baalbek est mentionné dans les poésies d'AMROU EL-KAYS, l'Homère des Arabes, qui vivait 6 siècles avant la conquête de la Syrie par les Arabes (1).

لقد أنكرتني بعلبكُ واهلها ولا بن جريج في قري حمص انكرا (1)

Mythologie et tradition : On compte Baalbek parmi les plus anciennes villes du monde. Toutes les nations qui s'en sont emparées et surtout les Arabes, en font remonter la fondation à un temps immémorial. Leurs légendes font vivre Adam et les Patriarches antédiluviens dans les contrées avoisinant Baalbek. Ainsi on prétend qu'Adam habitait *Damas* et qu'il mourut à Zébédani ; que *Abylène* fut le théâtre de l'assassinat d'Abel dont elle conserve le nom. *Nebi-Schitt* fut la résidence de Seth, et les habitants y vénèrent jusqu'aujourd'hui son tombeau. Noé fut enterré à *Karak-Nouh* et son fils Cham, à *Ham*, village de l'Anti-Liban, à 3 h. de Baalbek. Caïn, à la suite de la malédiction que Jéhovah lança contre lui, construisit, au dire des mêmes légendes, la ville et la forteresse de Baalbek pour lui servir de refuge.

Ainsi, ESTFAN DOUÉHI, patriarche maronite, parle de Baalbek en ces termes. « Les traditions racontent que la forteresse de Baalbek, au mont Liban, est la plus ancienne construction du monde ; c'est Caïn, fils d'Adam, qui la fit bâtir, l'an 133 de la Création, quand le délire s'empara de lui. Il lui donna le nom de son fils Henok et la peupla de géants dont les iniquités furent punies par le Déluge ».

Le père J. GOUJON rapporte que « quelques

auteurs, ainsi que le prince Radzivill et les habitants du pays, prétendent que le démon Echmoudi fut le fondateur et l'architecte de Baalbek. Car ils ne pouvaient admettre qu'un être humain pût atteindre une perfection et une habileté au point de pouvoir construire un édifice aussi beau avec des blocs aussi prodigieusement grands » (1).

Un touriste anglais est de l'avis des Orientaux qui soutiennent que Baalbek est antérieure au déluge. Il dit que les matériaux gigantesques employés à la construction des monuments de Baalbek, ont dû être transportés par le mastodonte qui vivait au temps de Caïn (2).

Les Arabes prétendent que Nemrod, qui régnait au Liban, méconnaissant son créateur, devint rebelle à ses lois et fonda l'idolâtrie. Abraham, son contemporain (!), vint l'avertir de la part de l'Éternel, que ses nombreuses iniquités avaient attiré sur lui la colère divine. Le fier Nemrod, irrité de ces menaces, fit jeter le messenger de Dieu dans une fournaise ardente. Abraham en sortit sain et sauf. Ce qui augmenta la colère du tyran, qui résolut d'attaquer, dans ses domaines célestes, Celui dont il avait reçu les menaces par la bouche d'Abraham. Il fit construire, pour exécuter ce projet téméraire, la fameuse tour de Babel.

(1) Mon Obser. Hist. II, 4.

(2) David Urghart, The Lebanon, Diary.

Parvenu au sommet de l'édifice, il se trouva tout aussi loin de son but que lorsqu'il en était à la base. La nuit suivante, la tour s'éroula d'elle même. Cet incident ne fit qu'acroître sa colère et exciter sa vengeance. Nemrod songea à escalader les cieux dans un char attelé de quatre vigoureux oiseaux. Ce nouveau procédé ne lui réussit pas davantage. Son char, après avoir longtemps erré dans l'espace, tomba violemment sur le mont Hermon, où le corps du téméraire, horriblement mutilé, fut enterré.

Les Arabes croient que c'est à Baalbek que fut élevée la fameuse tour qui devait conduire Nemrod jusqu'aux cieux. A ce propos, d'Arvieux, qui visita la Syrie, en 1660, nous dit en parlant des Juifs : « Ils affirment que l'aridité et la sécheresse de l'Anti-Liban, ne sont que la conséquence de la malédiction que s'est attirée Nemrod en construisant la tour de Babel (Baalbek) (1). »

On lit aussi dans un manuscrit arabe trouvé à Baalbek : « Après le déluge, quand Nemrod régna au Liban, il envoya des géants pour reconstruire la forteresse de Baalbek qui fut appelée ainsi en l'honneur de Baal dieu des Moabites et des adorateurs du Soleil ».

Les traditionnistes musulmans soutiennent également qu'Abraham régna sur Damas et sur

(1) D'Arvieux. Memoires, II part. ch. 26.

territoire qui en dépendait. Ils prétendent que Baalbek lui servait de résidence, ainsi qu'à bon nombre de prophètes. ZAKARIA el-KAZOUINI, historien arabe, dit à son tour, en parlant de Baalbek : « On y trouve le château de Salomon, la forteresse, un édifice consacré à Abraham et un couvent au nom de St Elie. C'est à Baalbek que ce prophète confondit les prêtres des idoles, qu'une nuée lui apparut en forme d'égide, qu'il monta sur un cheval de feu, et qu'ensuite on n'entendit plus parler de lui » (1).

Les Arabes et les Orientaux ne se sont pas bornés à tous ces récits étranges. Ils se plaisent à raconter aussi que Salomon fit construire à Baalbek un château prodigieux, qu'il offrit en dot à Balkis. « Ce roi, ajoutent-ils, déjeûnait à Baalbek et dînait à Istakhr (Afghanistan) » (2).

Les chrétiens du Levant veulent voir dans Baalbek la Forêt du Liban où Salomon fit élever un superbe édifice (3 Rois, VII, 2). Ils croient aussi que la tour du Liban qui regarde vers Damas (les Cantiques, VII, 4), n'est autre que Baalbek.

Mais tous ces récits fantastiques et toutes ces traditions légendaires, ne nous disent rien de sérieux

(1) Assar el-Bilad, page, 104.

اثار البلاد. الصفحة ١٠٤

(2) Encyclopédie arabe de Boustani, V. Istakhr انظر

اصطخر

et ne font qu'embrouiller l'histoire de cette ville.

Epoque biblique : Certains auteurs ont confondu Baalbek avec Baal Gad dont parle Josué (XI, 17). Assurément, ils n'ont pas dû lire le chapitre suivant du même prophète qui place Baal Gad au delà du Jourdain, au pied de l'Hermon (XII, 7). Tandis que nous lisons (3 Rois, IX, 17, 18, 19) « SALOMON bâtit donc Guézer, et Beth-Horon la Basse; et *Baalath*, et Tadmor (Palmyre), dans la partie déserte du pays; toutes les villes servant de magasins, appartenant à Salomon, les villes pour les chars, les villes pour la cavalerie, et tout ce qu'il plut à Salomon de bâtir à Jérusalem, au Liban et dans tout le pays soumis à sa domination ».

La ressemblance frappante qui existe entre Baalbek et Baalath, tant sous le rapport du nom que sous celui de leur position au désert, dans le voisinage de Tadmor, nous porte à croire, que les deux villes n'en font qu'une. Baalbek, vu sa position avantageuse entre la Palestine, Tyr et Tadmor (Palmyre), a dû être un centre de commerce des plus actifs du royaume de Salomon, qui s'étendait depuis Gaza jusqu'à Taphsa sur l'Euphrate (1). C'était donc une des villes servant d'entrepôt que fit bâtir Salomon sur le chemin le

(1) 3 Rois, IV, 21, 24.

plus court de l'Euphrate et de la Mésopotamie, celui de Damas lui étant intercepté, à cause de son inimitié avec Adad, roi de Damas, inimitié qui dura tout son règne.

Il est probable aussi que Salomon, pour complaire à ses femmes étrangères, construisit, vers la fin de son règne, un temple somptueux, en l'honneur de Baal, dans la ville qui porte son nom et qui était le foyer, par excellence, du culte qu'on lui rendait.

Cela se trouve en parfaite concordance avec la tradition populaire qui raconte que Salomon fit élever à Baalbek un château superbe, qu'il offrit, en dot, à Balkis, reine de Saba (Shèba).

Quelques écrivains refusent de reconnaître Baalbek dans la Baalath de Salomon. Ils prétendent que celle-ci fut le partage de la tribu de Dan, qui occupa le pays situé au sud de la Palestine (1). Ces écrivains semblent oublier que plus d'une ville en Palestine porta le nom de Baal, dont le culte était si profondément enraciné chez les Phéniciens et les Cananéens. Ainsi, il n'est pas rare de voir plusieurs Baalath en Syrie et en Palestine comme Baalath qui est Kirjath-Jéarim, dans le territoire échu à la tribu de Juda (2). Dans la portion que le sort donna à Siméon, nous trouvons aussi

(1) Josué. XIX, 40-46.

(2) Jos. XV, 9, 24, 29.

Baalath Béér qui est Rama la méridionale (1). Nous rappelons aussi, pour réfuter l'objection de ces auteurs, le texte que nous avons cité (3 Rois, IX, 18) « . . . et Baalath et Tadmor dans la partie déserte du Pays ». Or Baalbek n'est séparée du désert de Tadmor que par 7 heures de marche.

Époque phénicienne : Tout ce que nous venons de dire de Baalbek, tant par rapport aux traditions légendaires qu'à l'époque biblique, met en évidence l'antiquité reculée de cette ville.

Les immenses blocs de calcaire, insérés dans ses monuments superbes, nous parlent éloquemment, dans leur muet langage, des milliers d'années qu'ils ont vues expirer à leurs pieds, en spectateurs indifférents, impassibles.

Aussi, sommes-nous porté à croire, qu'à la mort de Salomon, les Phéniciens, devenus maîtres du pays, concentrèrent leurs forces et déployèrent toute leur habileté pour embellir et orner le temple de Baal. Dès lors, la célébrité de Baalbek acquit des proportions toutes nouvelles. Elle fut regardée par les contemporains, comme la ville sainte de Baal, où ce dieu était adoré et vénéré avec une magnificence et une splendeur exceptionnelle. Des milliers de pèlerins accouraient de toutes parts aux fêtes de leur dieu favori, pour assister aux somptueuses solennités célébrées en son

(1) Jos. XIX, 8.

honneur et inonder ses autels du sang de leurs innombrables victimes.

Le passage suivant emprunté à un ouvrage du P. Martin de la compagnie de Jésus, fera connaître le rôle important qu'a joué la ville de Baalbek, comme centre d'un culte religieux :

« Quoique, qu'il ne nous soit pas possible de confondre Baalbek avec Baal-Gad, nous avons néanmoins des données suffisantes pour affirmer l'importance et la haute antiquité de la première de ces deux villes. Les blocs énormes de ces constructions primitives, sans aucune forme architecturale et capables de défier les ruines de tous les siècles, nous reportent à l'époque la plus reculée. Des édifices aussi surprenants nous apprennent sûrement que là était un sanctuaire fameux, et qu'un peuple de géants y adoraient le Dieu-Soleil. Baalbek, cachée au pied des montagnes, à la frontière de plusieurs États, protégée par le Liban contre les pirates des mers et par l'Anti-Liban contre les surprises des envahisseurs venant de l'est, occupait une position on ne peut plus favorable pour devenir un lieu spécialement consacré au culte de Baal, dont les mystères devaient rester enveloppés d'un voile impénétrable. Aussi cette ville fut-elle avant tout un sanctuaire du culte syro-phénicien. Et malgré sa position avantageuse à l'entrée septentrionale de la Békaa, sur le chemin

que parcouraient les caravanes, position, qui lui permettait de dominer un territoire de cinquante lieues carrées qu'embrasse cette belle et riche vallée, d'étendre sa puissance, d'arriver à une grande prospérité, de nouer des relations très actives avec toutes les grandes nations de l'antiquité ; elle ne fut cependant, à toutes les époques, qu'un centre religieux, un temple renommé de Baal, la capitale d'un Etat sacerdotal, probablement très restreint. Toutefois ne voulant le céder à aucune des villes voisines en grandeur et en activité, elle profita du respect religieux qu'elle leur inspirait, de leurs dons et de leurs ressources pour élever ces monuments gigantesques dont les ruines nous étonnent encore.

« L'autorité qui régnait dans la ville de Baal devait être sacerdotale, ou tout au plus partagée, comme à Tyr, entre le grand prêtre de Baal et un roi plus spécialement chargé des intérêts matériels. Ainsi l'exigeait la constitution toute religieuse de ce petit État. (1) »

L'auteur de l'ouvrage intitulé *De Dea Syriae*, fait mention d'un temple égyptien bâti à Baalbek et dédié au Soleil. Macrobe, écrivain latin du 5^{me} siècle, raconte aussi que des prêtres égyptiens élevèrent à Baalbek un temple au Soleil.

Il me semble que ce prétendu temple égyptien,

(1) Histoire de Liban. Traduction arabe. T. I, ch. III, p. 391.

n'est autre chose qu'une restauration opérée par les Pharaons, qui gouvernèrent la Syrie à plusieurs reprises et durant de longues années. Ils ont élevé dans leur royaume divers édifices qui sont jusqu'à nos jours des monuments indestructibles de leur passage. Entre autres travaux, ils auraient relevé le temple de Baal, qu'un tremblement de terre aurait détruit.

D'autres auteurs ajoutent que la statue du dieu Soleil, fort semblable à celle d'Osiris, fut transportée d'Helipolis l'égyptienne à l'Héliopolis de Syrie (1). Macrobe nous décrit comment ce transport a eu lieu. « Les Assyriens ou les Syriens, dit-il, honoraient avec une grande pompe, dans la ville d'Héliopolis, le Soleil qu'ils appellent *Dia Heliopolites*. La statue de ce dieu fut apportée d'Egypte, de la ville qui porte aussi le nom d'Héliopolis, sous le règne de Sénémur, qui est, peut-être, le même que Sénépos. Elle avait été primitivement transportée en Egypte par Opia, député du roi assyrien Déléboris et par les prêtres égyptiens dont le chef était Portémétis. Ainsi ce dieu, qui avait longtemps séjourné chez les Assyriens, fut enfin transporté à Héliopolis » (2).

Macrobe croit, dit le Père Martin, que l'origine du culte du dieu solaire en Syrie était égyptienne

(1) Volney. Voyage en Syrie. P. 228.

(2) Saturnalia. L. I, c. 23.

et que des prêtres égyptiens l'ont introduit en Syrie. Le père Martin commente ainsi le texte de Macrobe :

« Cette origine égyptienne du Baal Héliopolitain n'a probablement d'autre fondement que la ressemblance du nom que les Grecs et les Romains donnaient à ces deux villes. Macrobe lui-même avoue que le culte de Jupiter-Soleil, à Héliopolis de Syrie, n'avait rien de commun avec celui des dieux égyptiens. Les noms, qu'il donne à ces personnages, n'ont d'ailleurs rien de réel dans l'histoire. Le dieu Soleil égyptien, pas plus que le phénicien, ne s'appelait ni Zéus, ni Apollon, c'était Ra et Baal, noms très différents comme ces deux villes, No-Ra et Baal-Bek. La vogue qu'eurent les mythes égyptiens chez les Grecs et les Romains, comme sources de tous les mythes, aura sans doute poussé Macrobe, comme les autres mythographes, à chercher en Egypte l'origine du Baal d'Héliopolis, malgré les oppositions profondes qui séparent les mythologies des deux villes ».

« Baal, comme divinité solaire, comme principe de vie et d'existence, avait ses mythes particuliers, ses titres inscrits dans le nom même de la ville de Baalbek et était, de plus, un dieu commun à toutes les tribus qui habitaient la Phénicie et la Syrie. On ne saurait donc, sans faire violence à toutes les données anciennes, considérer son mythe

comme originaire d'Égypte ou de l'Assyrie dont les monuments représentent des dieux bien différents de ce nom et de ce type. Les conjectures de Macrobe sur l'origine d'Héliopolis, ne sont donc pas satisfaisantes ; car, pourquoi aller chercher si loin le dieu de Baal qui remplissait la Syrie et la Phénicie ? Cependant, il n'est pas dans l'état actuel de la science de décider absolument à qui appartient la primauté dans ces mythes orientaux de la Coélé Syrie, où l'influence assyrienne fut si forte et si ancienne. Sans nier des influences réciproques considérables entre l'Assyrie et l'Asie occidentale, on ne peut, néanmoins, méconnaître que le nom et les mythes de Baal n'aient des caractères primitifs plus propres à la Phénicie qu'à l'Assyrie, qui n'en conservait qu'un nom déjà corrompu dans son Bel et ne lui donnait dans ses mythes qu'un rôle bien moins essentiel que celui qu'il joue dans les mythes de la Coélé Syrie et de la Phénicie. Autant qu'on peut constater le culte de Baal et d'Astarté à Héliopolis, on reconnaît que leur mythe est tout indigène avec un caractère pleinement phénicien et nullement assyrien. Ses coutumes sont les mêmes et les temples de cette ville sont reliés par d'étroites relations avec ceux de Yammouni, d' Afka, et de Tyr qui sont incontestablement phéniciens » (1).

(1) Histoire de Liban, traduction arabe. ch. 3, N. 6.

Le Père Martin a mal interprété le texte de Macrobe, qui nous fait simplement entendre qu'une statue du dieu solaire égyptien a été transportée au temple de Baalbek et non pas, comme l'explique le Père Martin, que cette offrande a été l'origine de l'adoration du Soleil en Syrie. Quant aux noms que Macrobe donne aux personnages qui ont figuré dans le transport de la statue, ils ne sont pas, il est vrai, mentionnés dans l'histoire ; mais cela n'atténue pas la vérité du récit que l'auteur latin nous fait ; car ces noms ont pu subir une certaine altération.

Il nous paraît incontestable que Baalbek a toujours été le foyer du culte du Soleil, ou, comme disaient les Phéniciens, de Baal : et c'est la célébrité de ce culte qui lui a valu le respect et la vénération de l'antiquité. A tout prendre, il n'y aurait rien de surprenant qu'un roi égyptien ait dédié au dieu de Baalbek une statue du dieu-Soleil ; il est à peine besoin d'ajouter que cette statue aurait été vouée, à une époque très ancienne, dans le sanctuaire dont les ruines actuelles couvrent l'emplacement.

Cependant, avec tout ce que nous venons de dire, nous n'avons pas encore entamé la question la plus importante de notre histoire. Quelle est l'origine de Baalbek ? Cette ville serait, croit-on, phénicienne, et ce qui appuie cette hypothèse, c'est

le fameux trilithon, qui rappelle, par sa grosseur démesurée, l'œuvre de ces incomparables tailleurs de pierres que Salomon employa à la construction du temple de Jérusalem (1). Quant à savoir la date exacte de la fondation et le nom du fondateur, ce sont deux questions que les documents anciens ne nous mettent pas en état de résoudre. Il est probable que l'origine de la ville du Soleil, comme celle des grandes villes phéniciennes de la côte, telles que Tyr, Sidon, Aradus, se perd dans la nuit des temps.

Époque gréco-romaine : Quelques écrivains veulent voir dans les fameuses ruines de Baalbek une œuvre exclusivement romaine, qui aurait été exécutée vers le milieu du 2^{me} siècle. C'est moins que probable. On ne peut admettre que les Phéniciens aient donné à Baalbek le nom de leur divinité favorite sans y avoir préalablement élevé un temple qui, par sa magnificence, a rendu cette ville célèbre dans toute l'antiquité. Les agents physiques, quelque puissants qu'ils soient, n'ont certainement pas pu anéantir jusqu'au moindre vestige de ces constructions gigantesques et telles que les Phéniciens en faisaient. Où trouver donc la trace de cet édifice anti-gréco romain, si ce n'est dans le mur cyclopéen qui porte si profondément l'empreinte du génie phénicien ?

(1) 3 Rois, V, 17, 18 et 3 Rois VII, 10.

Néanmoins on ignore complètement ce qu'est devenue Baalbek sous la domination des Grecs Séleucides qui traduisirent le nom phénicien par celui d'Héliopolis.

Vers l'an 47 av. J.-C., Jules César fit la conquête de la Syrie et fonda à Baalbek une colonie romaine ainsi que l'atteste la figure de bœuf empreinte sur les médailles qu'il fit frapper à cette occasion. Au temps d'Auguste, dit Volney, elle est citée comme tenant garnison, et il reste sur le mur de la porte du midi, une inscription qui en fait preuve ; car on lit en lettres grecques : Kenturia prima (1). Il dota aussi cette colonie du nom de sa fille favorite Julia, nom qu'il fit graver depuis sur les médailles de Baalbek : Colonia Julia Augusta Félix Heliopolis.

Ptolémée, géographe de la première moitié du deuxième siècle ap. J.-C., mentionne Baalbek comme la première ville de Coélesyrie, sans parler toutefois de ses temples. On sait pourtant que vers le commencement du deuxième siècle de l'ère chrétienne, Trajan César a été consulter, à Baalbek, l'oracle du Soleil au sujet de sa seconde expédition contre les Parthes. Cette donnée historique, jointe aux titres privilégiés que les empereurs ont accordés à Baalbek, nous fait conclure que le temple de Soleil, construit sur les bases colossales du temple phénicien, était à

(1) Voyage en Syrie. P. 228.

l'apogée de sa gloire quand les Romains firent la conquête de la Syrie. Mais nous n'avons aucun renseignement précis sur l'époque de sa fondation.

A propos de la supercherie mise en œuvre lorsqu'on consultait les oracles, voici ce qu'on lit dans le livre intitulé *De Dea Syriae* : « Dans le grand temple se dressait une statue en or de Jupiter, représenté sous les traits d'un jeune homme. Elle était portée, les jours de fête, en procession solennelle dans toutes les rues de la ville. Ceux qui étaient désignés à l'honneur de porter cette statue, se préparaient à cette fonction sacrée, en se rasant les cheveux et en offrant des sacrifices pour l'expiation de leurs péchés. A l'interrogation du pontife, la statue répondait affirmativement ou négativement, selon que ceux qui la portaient lui imprimaient un mouvement en avant ou en arrière (1).

Quant au temple de Jupiter, qui est de moindre proportion que celui du Soleil, il fut élevé par Antonin le Pieux entre l'an 138 et 161 ap. J.-C. Jean Malala d'Antioche, historien du 7^{me} siècle, s'exprime ainsi : « A Héliopolis de la Phénicie libanaise, *Ælius Antoninus Pius* construisit un grand

(1) Lucien. *De Dea Syriae*, 36 — (V Dolligner. *Judaïsme et Paganisme*, t. III. p. 280.

temple à Jupiter qu'on estime parmi les merveilles du monde » (1).

Si l'on examine minutieusement les colonnes du temple de Jupiter et celles du temple du Soleil, on constate qu'elles sont identiques par rapport au style. On peut déduire de là que le temple du Soleil fut édifié à une époque assez rapprochée de celle qui vit la construction du temple de Jupiter, mais pourtant plus ancienne. Autrement, on ne saurait expliquer comment Trajan, que 21 ans séparent d'Antonin, a pu consulter l'oracle solaire de Baalbek.

D'un autre côté, Jules Capitolin, historien d'Antonin, ne cite aucun édifice particulièrement remarquable élevé par cet empereur à Baalbek. C'est ce qui fait dire à beaucoup d'écrivains qu'Antonin le Pieux s'est illégalement arrogé l'honneur de la construction du temple de Jupiter, rien que pour y avoir entrepris quelques réparations. A l'inspection des médailles que Septime Sévère fit frapper à Baalbek, d'autres auteurs ont soutenu que le temple de Jupiter fut achevé sous le règne de cet empereur (193 à 211 après J.-C.). On lit dans l'Encyclopédie arabe de Boustani « C'est entre l'an 193 et 211 que fut commencée la construction du temple de Zeus (Jupiter) par S. Sévère. Ce temple

(1) Chronogr., 366, dans la Patrologie grecque de Migne, T. XCVII.

fut terminé sous le règne de Caracalla, ainsi qu'on le constate sur les médailles et autres documents ». Parmi les monnaies de S. Sévère, il en est une qui représente un temple périptère, semblable à celui de Jupiter portant cette inscription :

Col. Hel. J. O. M. H.

« Colonia Heliopolis Jovi Optimo. Maximo Heliopolitano ». « Colonie d'Héliopolis, dédié à Jupiter Héliopolitain, très bon et très grand ».

Toutes ces données nous font conclure que le temple de Jupiter doit sa fondation à Antonin le Pieux. Septime Sévère et Caracalla achevèrent et embellirent l'œuvre de leur prédécesseur.

Quant au vaste Téménos, qui comprend un Pan-théon, une cour et des propylées, il fut construit, selon toute probabilité, par Caracalla et terminé par ses successeurs. Le désir d'expier le meurtre de son frère Géta, joint à l'affection profonde qu'il conservait pour le temple d'Héliopolis, où il officiait jadis comme grand-prêtre, a dû porter l'empereur fraticide à entreprendre les immenses travaux qui ont doté le temple de Soleil de l'entrée la plus grandiose de l'antiquité gréco-romaine. Une double inscription l'atteste. Sur deux des douze bases de colonnes qui ornaient le portique on lit l'inscription suivante :

M (agnis) Diis Heliopol (itanis), pro sal (ute [et]

victoriis d(omini) nostri Antonini Pii Fel(ici)
Aug(usti) et Julia Aug(ustæ), matris d(omini) n(ostri)
castr(or)um Senat(us) patr(iæ), Aur(elius)
Ant(oni)us Longinus specul(ator) leg(ionis) I.
[Ant]oninianæ, capita columnarum dua ærea auro
inluminata sua pecunia ex voto L(ibens) A(nimo)
S(olvit).

« Aux grands dieux d'Héliopolis, pour le salut et les victoires de notre seigneur Antonin le Pieux, l'heureux, l'auguste, et de Julia augusta, mère de notre Seigneur, (mère) des camps, (mère) du Sénat, (mère) de la patrie (1); Aurèle Antoine Longin, chef des éclaireurs de la première légion Antoniniana, a fait dorer librement et à ses frais, à la suite d'un vœu, les deux chapiteaux d'airain des colonnes.

Il ne faut pas confondre Ælius Antonius Pius fils adoptif d'Adrien avec Antonius Pius qui est le nom de Caracalla mentionné ici avec sa mère Julia Domna. La confusion entre les deux noms impériaux a donné lieu à l'erreur commise par beaucoup d'écrivains, qui ont fait remonter cette inscription à Antonin 1^{er}.

Les successeurs de Caracalla ont complété et ornementé à profusion les vestibules que la durée

(1) « Mère de notre empereur, protectrice des camps et du sénat, mère de la patrie. Ce sont les titres privilégiés de Julia Domna, qui accompagnaient toujours son nom.

insuffisante de son règne ne lui permit pas d'achever. On attribue à Philippe l'Arabe (244-249) la construction du superbe escalier curviligne qui aboutit aux propylées et que cet empereur fit graver sur l'une de ses médailles.

Quoique interrompus pendant quelque temps par Constantin le Grand, les travaux de sculpture et d'ornementation furent repris sans relâche jusqu'au règne de Théodose, qui les arrêta définitivement. Aussi remarque-t-on aujourd'hui dans divers endroits des festons interrompus, des fleurons inachevés et des murailles entières non taillées.

H | Bon nombre d'auteurs ont prétendu que les Romains ont construit leur Téménos ainsi que les souterrains sur des fondements phéniciens. Quant à moi, je suis porté à croire que ces vastes annexes sont une œuvre exclusivement romaine, faite pour rendre le temple du Soleil plus somptueux et plus imposant encore. Les Phéniciens n'ont fait qu'édifier le temple de Baal sur l'emplacement duquel s'élevait autrefois le temple du Soleil dont nous admirons les ruines.

Avec Constantin, le christianisme régna sur l'empire romain. Ce grand empereur fit élever dans la ville même de Baalbek, ce boulevard du paganisme, une superbe basilique, en rapport avec sa magnificence impériale et son profond attachement

au vrai Dieu des Chrétiens (1). Il fit fermer les fameux temples de Jupiter et du Soleil. Outre ces deux divinités principales, Vénus avait aussi à Baalbek, son sanctuaire particulier. Eusèbe nous raconte que « Héliopolis la Phénicienne adorait Vénus sous le nom de Hydôn qui veut dire « le plaisir », ce qui engendrait parmi les habitants beaucoup de superstitions et de mollesse ». On fêtait cette déesse en se livrant solennellement, dans son temple, aux élans les plus voluptueux des plaisirs sensuels. Ce temple fut aussi fermé par ordre de Constantin. Cet empereur fit interdire le culte infâme de Vénus aux habitants d'Héliopolis, qui vouaient religieusement leurs filles aux honteuses cérémonies requises pour célébrer dignement cette divinité charnelle par excellence. Les Chrétiens respirèrent librement durant le règne de cet empereur ; mais ce ne fut pas pour longtemps : Julien l'Apostat fit asseoir auprès de lui, sur le trône de l'Empire Romain, l'idolâtrie que son prédécesseur avait humiliée en se déclarant chrétien. La persécution, qui s'était relâchée durant le règne de Constantin, redoubla de violence et inventa de nouvelles tortures contre ceux qu'on reconnaissait pour chrétiens. Les victimes du fanatisme

(1) Euseb. Vit. Const. III. 58 — Aboul-Faradj, Histoire des dynasties.

païen furent assez nombreuses à Baalbek ainsi qu'on le verra dans le 5^{me} chapitre.

Mais le christianisme ne tarda pas à l'emporter. Il fut rétabli pour toujours par Théodose le Grand, qui convertit les temples d'Héliopolis en églises et acheva l'œuvre que Constantin avait commencée. « Constantin le Grand, dit le Chronicon Paschale (1), se contenta de fermer les temples des Grecs ; mais Théodose les détruisit. Il transforma en une église chrétienne le temple d'Héliopolis, celui de Baal-Hélios, Baal-Soleil, le grand, le célèbre Trilithon ».

Cette église, dont le sanctuaire s'adossait contre l'entrée du temple du Soleil, occupait l'espace médian du Panthéon, où l'on en voit encore les restes.



(1) 289^e olympiade.

CHAPITRE IV

ÉPOQUE MUSULMANE

Tous les événements historiques de cette époque sont parfaitement connus. L'histoire arabe nous fait un récit clair et précis de ce qu'est devenue Baalbek sous la domination musulmane. Elle garda toujours sa place parmi les villes les plus importantes et les plus industrieuses de la Syrie. Elle se rendit surtout célèbre par la confection des étoffes et des sucreries qui étaient connues sous son nom. IBN BATOUTA, qui visita Baalbek, au 14^e siècle, en parle en ces termes :

« Enfin nous sommes arrivés du Liban à Baalbek. C'est une belle et ancienne ville, en face de laquelle on voit une immense quantité de beaux jardins et d'excellentes prairies. Des rivières y coulent et arrosent son terrain. Elle ressemble à Damas par l'abondance de ses produits. Les grains de croton, qu'on y récolte, n'ont pas de pareils. On y fait la mélasse qui tire son nom de cette même ville : c'est une sorte de rob (jus), que l'on extrait du raisin et que l'on met dans une cruche particulière où il s'épaissit ; on casse ensuite la cruche et la mélasse reste en un seul morceau. De cette mélasse, on fait une sorte de confiture

nommée « malban » pleine à l'intérieur d'amandes et de pistaches. On exporte beaucoup de ses laitages à Damas. Un seul jour suffit à un homme qui marche à pas pressés, pour franchir la distance qui sépare ces deux villes ; mais une caravane qui partirait de Baalbek le matin, pourrait passer la nuit à Zébédani et arriver dans l'après-midi à Damas. L'industrie de Baalbek est célèbre par les cache-nez, les étoffes, les vases, et les cuillers en bois regardées comme le travail le plus perfectionné en Orient. Parmi ses chefs-d'œuvre remarquables, on cite celui-ci : Dix plats qui se contiennent les uns dans les autres, de sorte qu'aux yeux du voyant, ils ne paraissent qu'un seul. Le même travail a été fait pour des cuillers que les hommes de ce temps-là portaient à leurs ceintures ; si par hasard l'on se trouvait invité quelque part, le convive tirait la susdite cuiller qui paraissait aux assistants comme une seule, et la décomposait en neuf autres inaperçues ».

Dans son livre intitulé « La Découverte des royaumes et la connaissance des chemins et des voies », KHALIL EL ZAHIRI donne une courte description de Baalbek :

« Baalbek, dit-il, est une belle ville qui contient de grandes colonnes, qu'on dit avoir été érigées sur l'ordre du grand Salomon, fils de David. En outre, Baalbek renferme des mosquées, des écoles,

des édifices sacrés, des marchés, des bains, des jardins et des rivières, qu'il serait long d'énumérer, ici: c'est une belle province contenant 360 villages, et qui relève elle-même de Damas».

ABOUL FUDA en parle ainsi :

« Baalbek, qui donne son nom à une des provinces de Damas, est située dans la montagne ; c'est une ancienne ville, ayant des remparts et une grande citadelle bien fortifiée, d'une structure merveilleuse. On y voit des arbres, des sources, des rivières et des richesses innombrables, La distance de Baalbek à Zébédani est de 18 milles ».

Vers l'an 634, les Musulmans, encouragés par le succès de leurs armes dans les provinces voisines, poussèrent rapidement leurs conquêtes en Syrie et mirent le siège devant la ville de Damas. L'empereur romain Héraclius donna ordre à Calus, un de ses généraux, de se mettre à la tête de 5000 soldats pour porter secours à la ville assiégée. Arrivé à Baalbek, il vit les habitants, qui, terrifiés par l'approche des Musulmans, étaient sortis au devant de lui, les cheveux épars et les larmes aux yeux, gémissant sur le sort de leur pays. Calus, surpris de ce spectacle navrant, leur demanda la raison de ce deuil général: « Quoi ! Seigneur, lui répondit-on, vous, qui êtes envoyé à notre secours, vous ignorez le motif de nos lamentations ? — Est-ce que ce sont les Arabes

qui vous font ainsi trembler ? — Certainement, Seigneur, ne se sont-ils pas déjà emparés d'Arcat, de Palmyre, de Horan et de Bostra ? Ne savez-vous pas aussi qu'ils ont mis le siège devant Damas ? ». Là dessus, Calus s'informa du nom du général ennemi et du nombre des soldats dont il disposait « Khaled-Ibn-El-Oualid, lui dit-on, est le nom du chef des envahisseurs ; il n'a sous ses ordres que 1500 cavaliers, mais il reçoit continuellement de nouveaux renforts. » A ces mots, Calus fit éclater un grand dédain pour le petit nombre des ennemis et rassura les habitants, en leur jurant qu'il leur apporterait la tête de Khaled au bout d'une lance. Il continue sa marche vers Damas, attaque l'armée musulmane, et provoque le général ennemi à un combat singulier dont l'issue lui est fatale. Khaled le fait prisonnier, et, sur son refus d'embrasser la religion de Mahomet, il lui tranche la tête.

Baalbek fut prise par les Musulmans vers la fin de l'année 634, sous le califat d'Omar El-Khattab. Lorsqu'Abou-Obéida El-Jarrah, général en chef de l'armée arabe, eut achevé la conquête de Kansérine, il reprit le chemin de Homs, qui grâce à un général habile, envoyé par Héraclius pour la défendre, était bien fortifié. Craignant d'être arrêté trop longtemps devant cette ville, Abou-Obéida y laissa Khaled, qu'il remplaça dans

une expédition semblable contre Baalbek. A quelques milles de la ville, il aperçut une riche et nombreuse caravane. Un messenger reçut l'ordre d'aller faire des reconnaissances, il revint bientôt et lui apprit que c'étaient des marchands romains, qui se rendaient à Baalbek avec de la soie et du sucre. L'occasion était bonne. Abou Obéida harangua ses soldats en ces termes : « Baalbek est en guerre avec nous ; aucun traité ne nous lie à ses habitants. Attaquez-les donc et enlevez-leur les biens qu'Allah envoie au devant de vous. » On engagea le combat ; la caravane fut prise et faite prisonnière. Les pauvres captifs purent cependant se racheter en payant chacun une rançon. Rentrés dans la ville, ils racontèrent à leurs concitoyens tout ce qu'ils venaient d'essuyer de la part des Arabes. Baalbek avait alors pour gouverneur Herbus ; c'était un homme aussi brave qu'intrépide. Il réunit aussitôt l'armée et sortit au devant des Arabes qui, ayant passé la nuit dans un village des environs, continuaient leur marche contre Baalbek. Lorsque les deux armées furent en présence, un des officiers d'Herbus lui conseilla de ne pas livrer bataille, le gouverneur romain rejeta ce conseil ; quant à l'officier il retourna dans la ville, suivi de plusieurs guerriers. Cependant Herbus range ses soldats en ordre de bataille leur adresse une harangue, aussi fière que noble ;

puis il attaque l'ennemi avec autant de courage que d'acharnement. Le combat se prolonge et la victoire reste longtemps indécise ; mais Hebrus a déjà reçu sept blessures. Malgré son héroïsme, force lui fut de battre en retraite et de se retrancher dans la ville, dont il fait fermer les portes. Abou Obéida ne perdit pas de temps, il livra assaut à la ville, qui dut son salut à ses solides fortifications. Baalbek offrait alors un bien triste spectacle : outre le nombre considérable de ses habitants, ceux de la campagne, avec leurs troupeaux et leurs bestiaux, s'y étaient entassés pêle-mêle.

Abou Obéida passa cette nuit-là hors des remparts. Le lendemain, il écrivit aux Baalbekins une lettre dans laquelle il leur proposait de capituler ou de payer un tribut. Le gouverneur rassembla alors les principaux habitants pour les consulter sur le parti à prendre. Plusieurs furent d'avis de négocier la paix. Mais Herbus, qui voulait à tout prix prendre ses représailles, penchait pour la continuation des hostilités. Deux partis se formèrent ainsi dans la ville. Herbus, prenant alors la lettre du général ennemi, la met en morceaux et renvoie le messager sans réponse. A cette nouvelle, Abou Obéida entre en colère. «Sachez, dit-il à ses guerriers, que cette ville se trouve au milieu des pays que vous avez conquis ; si vous



Bédouins en Syrie

ne la prenez pas, elle vous suscitera de grands malheurs.» L'armée arabe ne tarda pas à livrer assaut; les Romains, de leur côté, se défendirent énergiquement en lançant sur l'ennemi une grêle de traits.

Pendant le combat, les Arabes remarquèrent que plusieurs d'entre les assiégés étaient impitoyablement précipités du haut des remparts. On s'en approcha et on les interrogea: «Nous habitons les environs de Baalbek, dirent-ils; à votre approche, nous sommes venus y chercher refuge contre vos coups. Les Romains, s'y trouvant trop serrés, se débarrassent de nous, en nous traitant de cette façon.» Le combat recommença avec plus de vigueur et de rage; mais ni les flèches, ni les catabutes des Musulmans ne purent ébranler le courage des assiégés. Réduits à l'impuissance, les Arabes ne purent, ce jour-là, aborder les remparts; aussi passèrent-ils dans leurs tentes une nuit glaciale. Le lendemain matin, Abou Obéida fit apprêter des mets réchauffants pour reconforter les soldats, dont les membres étaient engourdis par le froid excessif. Les Romains, prenant le change, crurent à une fuite des ennemis. Ils fondirent sur eux; mais les Arabes sentirent leur sang bouillonner dans leurs veines, et leur impétuosité l'emporta sur le courage des Romains. Ceux-ci, mis en déroute, s'enfuirent dans la ville, dont ils

fermèrent les portes. Parmi les braves, qui, dans les rangs des Arabes, se couvrirent de gloire dans cette journée mémorable, on doit mentionner l'ami du fameux Antar, le célèbre Amrou Ben-Ma'adi Kareb, dont la bravoure contribua à la prise de Baalbek.

Après ce succès, les Arabes retournèrent dans leur camp, où ils firent du feu. Abou Obéida conçut alors le dessein de diviser son armée en plusieurs corps, afin d'obliger les ennemis eux-mêmes à partager leurs forces et, par là, à s'affaiblir.

Le jour suivant, Herbus, à la tête d'une nombreuse armée, qu'il exhorta à la patience et au courage, fit une sortie, et attaqua l'ennemi avec fureur. Les Musulmans, pris à l'improviste, purent cependant concentrer leurs forces, et soutenir bravement le choc des assiégés. Le sang coula à flots : cette bataille fut une des plus terribles de cette campagne. La victoire sembla d'abord pencher du côté des Romains et les Arabes étaient sur le point de lâcher pied, lorsqu'un musulman, qui avait été blessé dans la mêlée et qui s'était retiré sur une colline afin de mieux suivre les mouvements des guerriers, s'aperçut que deux corps de l'armée d'Obéida, postés sur un point opposé des remparts, restaient inactifs, parce qu'ils ignoraient ce qui se passait de l'autre côté. Il eut alors la présence d'esprit d'allumer du feu,

signal ordinaire que se font les Arabes lorsqu'ils veulent demander du secours. Les deux corps ne se méprirent pas sur la signification de ce signal et sur le péril que courait leur général en chef. Ils attaquèrent aussitôt l'arrière-garde de l'armée romaine. Grâce à ce renfort et à cette diversion, les soldats d'Abou Obéida reprirent courage. Ils revinrent sur l'armée d'Herbus, qu'ils mirent complètement en déroute. Pris entre deux feux et ne pouvant rentrer dans la ville, dont le chemin leur avait été intercepté, les vaincus se réfugièrent dans un village voisin. Quoique vainqueur, Abou Obéida n'osa pas les attaquer dans ce dernier asile, de crainte de se laisser prendre à quelque ruse de guerre. Seul, un corps de l'armée arabe les poursuivit, mais, trop faible en nombre, il fut repoussé. Dès qu'Abou Obéida apprit cet échec, il dirigea sur les ennemis une armée plus nombreuse, sous le commandement de Saïd Bin-Zayd. Après bien des efforts inutiles, les Romains durent capituler. Herbus demanda qu'on lui laissât la vie sauve à lui et à tous ses soldats et qu'il lui fût ensuite permis de se rendre auprès d'Abou Obéida pour régler avec lui les conditions de la paix. Mais ce dernier, instruit de la capitulation, s'était empressé de recommencer les hostilités contre Baalbek. Les habitants étaient déjà réduits à la dernière extrémité lorsqu'arriva Saïd, amenant avec lui Herbus,

qui offrit de payer à Abou Obéïda, s'il voulait lever le siège, mille onces d'or, deux mille onces d'argent et mille pièces d'étoffe en soie. Le général arabe exigea le double de ces offres auxquelles il ajouta cinq mille épées, les impôts de l'année, les armes de tous les soldats assiégés dans le village, un tribut annuel et l'engagement de n'élever, à l'avenir, aucune église chrétienne, ni de faire la guerre aux musulmans. Quelque dures que fussent ces conditions, Herbus les accepta. Il obtint toutefois que les Musulmans ne pénétreraient pas dans l'enceinte de Baalbek et que le successeur d'Abou Obéïda respecterait cet engagement. On lui permit alors d'entrer dans la ville et de porter ces conditions à la connaissance du peuple. Tout d'abord Herbus ne fut point écouté, car on trouvait ces exigences trop onéreuses ; mais lorsqu'il eut promis de payer de sa propre bourse le quart du tribut, il fit cesser toute résistance. La somme stipulée fut prélevée et remise au vainqueur. Abou Obéïda, voulant retourner à Homs, confia le gouvernement du pays à Rafi el-Souhmi, de la tribu de Koraïche (tribu du prophète). Il laissa sous ses ordres un régiment de 500 hommes et lui recommanda la justice et la modération. Les soldats, qui étaient restés hors des remparts, saccageaient tout le pays d'alentour. Ils apportaient dans la ville les riches produits de leur pillage et

les vendaient à vil prix. Aussi, non moins que les soldats, les Baalbekins purent réaliser de gros bénéfices. Herbus demanda la dixième partie du gain, sous le prétexte qu'il avait rendu de grands services à la ville, qu'il avait contribué, pour le quart, à payer le tribut et que, grâce à ses soins, on avait obtenu des conditions de paix très avantageuses. On discuta longtemps avant d'obtempérer à ses désirs; on finit cependant par le satisfaire. Mais lui, se montrant de plus en plus avide et insatiable, ne se contenta pas de cette part; il exigea le quart du profit, disant qu'il y avait droit, puisqu'il avait payé le quart du tribut. C'était pousser à bout la patience des habitants: ils résolurent de s'allier aux Arabes. Ils se soulevèrent et massacrèrent leur cupide gouverneur. Puis ils envoyèrent des députés à Rafi pour le prier d'entrer dans la ville et d'en prendre le gouvernement. «Je ne puis le faire, répondit-il, sans l'ordre de mon chef Abou Obéida.» Il écrivit à ce dernier pour le consulter sur la conduite qu'il devait tenir. Abou Obéida lui ordonna de répondre au vœu des habitants. Rafi pénétra dans la ville, dont il devint gouverneur, le 20 février (15^{me} année de l'hégire). Dès qu'ils se virent maîtres de la ville, les Musulmans y accomplirent deux changements importants: le premier, ce fut de faire revivre son ancien nom syriaque de «Baalbek»; le second,

de convertir le grand et le petit temple en une forteresse formidable.

Quelque temps après, Baalbek tomba sous le pouvoir des Ommiades, qui en restèrent maîtres jusqu'à la fin de leur domination. En 751 de l'ère chrétienne, elle passa aux mains des Abbassides, qui, affaiblis à leur tour, durent la céder (876 après J.-C.) à Achmet Toulon, gouverneur d'Égypte. L'année 902 vit l'invasion des Karmates (espèce de Druzes) : ces barbares attaquèrent et massacrèrent sans pitié les habitants, dont un petit nombre seulement put échapper au carnage. Mouktafi, calife abbasside, la reprit, en 903, au successeur d'Achmet Toulon.

La Fatimites la soumièrent en 969. Quatre ans après, Zamithès, général du Bas-Empire, venu pour reconquérir la Syrie, arriva sous les murs de Baalbek, où il rencontra une forte résistance. Il ne laissa pas d'en faire le siège, la prit et fit passer au fil de l'épée tous les habitants, sans distinction d'âge, ni de sexe.

En 974, Hafat Kin, officier turc au service des Abbassides, vint en Syrie, à la tête d'une petite armée. Baalbek était alors gouvernée, au nom des Fatimites, par Zalem el-Oukailé ; il marcha contre l'envahisseur turc. Arrivé à Jussié, ville située sur la route de Homs, il apprit que son ennemi venait de recevoir de nouveaux renforts. Il rebroussa

chemin sans avoir dégainé l'épée. Poursuivi par Zalem jusqu'à Baalbek, il prit la fuite et alla se réfugier dans Saïda (Sidon). Le général turc s'empara de la ville sans coup férir. A son tour il fut attaqué et battu par les Grecs en 974. Les Chrétiens ayant mis le feu à la ville, se dispersèrent dans la campagne, répandant l'effroi sur tout leur passage.

Ismâïl, fils de Bouri de Tagatkin, un des rois Seldjoucides, qui avaient soumis la Syrie en 1070, se voyant obligé de réprimer une révolte de son frère Mahomet, gouverneur de Damas et de Baalbek, vint l'attaquer dans cette dernière place, dont il ne put s'emparer qu'après plusieurs assauts et une terrible et sanglante bataille.

Mahomet se réfugia dans la citadelle (les anciens temples, aujourd'hui en ruines), où son frère le poursuivit et ne cessa de manœuvrer ses béliers et ses balistes que lorsque le rebelle lui eut demandé la paix. Ismaïl la lui accorda et le maintint même dans le gouvernement de Baalbek.

A Ismaïl, mort en 1134, succéda Mahomet; il fut assiégé dans Damas (1138) par Zinki, et bientôt assassiné par ses propres esclaves. Aïez, son vizir, prit la direction des affaires et lorsqu'Atak, fils de Mahomet, qui se trouvait à Baalbek et qu'il avait envoyé chercher, vint à Damas, il le plaça sur le trône de son père. Pour récompenser Aïez de

l'avoir aidé à affermir son autorité, Atak le nomma gouverneur de Baalbek. A cette nouvelle, Zinki vint mettre le siège devant cette place, qui, pendant trois mois, reçut les projectiles que lançaient quatorze béliers, fonctionnant jour et nuit. Manquant de ressources et de vivres, les habitants se rendirent et lui ouvrirent les portes de la ville. La forteresse seule continua à soutenir le siège ; elle était défendue par une garnison de braves Turcs. Malgré leurs efforts héroïques, ils durent céder à la cruelle nécessité. Ils livrèrent la citadelle et tout ce qu'elle contenait. Le vainqueur leur avait promis de leur laisser la vie sauve, mais il faillit à sa parole et les fit attacher au gibet presqu'au dernier. Il donna à Nejmeddin Ayoub, le fondateur de la dynastie Ayoubite, le gouvernement de Baalbek ainsi que le tiers de son territoire, à titre de fief.

Atak, prince de Damas, profita de la mort de Zinki pour rétablir son autorité sur Baalbek (1148). Il y mit le siège et la serra de si près que, l'eau étant venue à manquer dans la forteresse, les assiégés ne purent venir dans la ville pour en puiser. La situation devenait plus difficile de jour en jour. C'est pourquoi Nejmeddin, qui, d'ailleurs, n'espérait plus recevoir aucun secours des fils de Zinki, demanda et obtint la paix. Atak lui enleva le commandement de la forteresse, qu'il confia à

un certain Dahak el Beka'i; mais il lui laissa le gouvernement de la ville et, comme fief, le tiers du territoire.

En 1158, le sultan Noureddin Mahmoud, fils de Zinki, après avoir pris Damas, dépouilla Dahak de l'autorité qu'il exerçait sur Baalbek. Il le fit à la prière de Nejmeddin qui, sachant que Noureddin était occupé à tenir tête aux Croisés, et ne pouvait venir attaquer lui-même la ville, lui demanda de lui envoyer quelques renforts. Noureddin, en considération de l'amitié dont son père avait été lié avec Nejmeddin, lui envoya des troupes, qui s'emparèrent de la forteresse. Depuis lors Noureddin regarda Nejmeddin comme un de ses vassaux.

Cette même année, il y eut un tremblement de terre si fort qu'on n'en avait jamais vu de pareil : il renversa plusieurs maisons et détruisit les remparts, la forteresse et les temples. Dès que Noureddin apprit ce grand désastre, il accourut à Baalbek afin d'y relever ce que le tremblement avait démoli; mais à peine y était-il arrivé qu'on lui annonça la ruine des autres villes. Il chargea quelques uns de ses officiers du soin de faire les réparations nécessaires et il partit lui-même pour Homs. Sur l'une des portes de la ville, nous possédons encore une inscription datant de ce roi; nous la donnerons au chap. VII; n° 12.

Le sultan Salah-Eddin (Saladin), fils de Nejmeddin

Ayoub, entreprit, en l'an 1154, une expédition contre Baalbek. Yamen, qui en était gouverneur, voyant le grand nombre des soldats de Saladin, fut saisi de crainte et envoya, au moyen d'un pigeon-voyageur, demander du secours au fils de Nouredin. Après avoir vainement attendu la réponse, il fit la paix avec le sultan et lui remit les clefs de la ville, dont celui-ci confia le gouvernement à Schamseddin el-Moukadem.

En 1176, un corps de Croisés, sous le commandement de Raymond vint de Tripoli et attaqua la ville, qui fut prise et saccagée. Les vainqueurs se retirèrent, chargés de riches dépouilles. Au dire des historiens arabes, Schamseddin remporta la victoire et fit 200 prisonniers, qu'il envoya à Saladin, occupé alors à combattre Mosbath. Balouin IV s'empara également de Baalbek et en emporta un butin considérable. Lorsque Saladin eut achevé de repousser les Croisés, il eut à étouffer l'insurrection de Schamseddin. Son frère Touran Schah, qui avait été élevé à Baalbek, lui en demanda le gouvernement. Il ne pouvait lui refuser cette faveur. Schamseddin reçut donc l'ordre de céder ses pouvoirs à Touran Schah, mais au lieu de s'exécuter, il leva l'étendard de la révolte. Saladin vint alors mettre le siège devant la ville, et, ne voulant livrer ni assaut ni combat, il se contenta de la bloquer de tous côtés. L'hiver

venu, il y laissa des troupes suffisantes pour en continuer le siège, et se rendit à Damas. Convaincu que l'armée de Saladin ne se retirerait qu'après l'avoir fait rentrer dans le devoir, Scham-seddin se soumit, et, en échange du gouvernement de Baalbek, il reçut celui d'une autre ville.

Lorsque Tauran Schah fut, par ordre de son frère, mis à la tête d'Alexandrie, Farkh Schah, leur neveu, le remplaça à Baalbek, mais une mort prématurée (1182) l'empêcha de jouir longtemps de sa principauté. Saladin, qui était alors dans la Mésopotamie, conserva à Bahram-Schah, fils du gouverneur décédé, la place qu'occupait son père.

Celui-ci continua à gouverner Baalbek longtemps après la mort de Saladin (1190). En 1201, il se joignit aux gouverneurs de Hama et de Homs pour marcher contre les Croisés qui occupaient Housn el-Akrad, Tripoli et autres places fortes. Cette entreprise fut couronnée d'un plein succès.

Un autre tremblement de terre, qui eut lieu en 1203, causa dans Baalbek, de nouveaux dégâts.

Ce même Bahram Schah fut du nombre des princes syriens, qui, en 1221, allèrent au secours d'El-Kamel, roi d'Egypte. On sait qu'ils reprirent Damiette aux Croisés.

Bahram fut à son tour attaqué par son cousin El-Achraf Moussa, fils de Melek el-Adel, qui envoya contre lui son frère Ismael. Après un siège

d'une année, il dut se rendre et se contenter, pour tout fief, de Zébédani et de quelques autres villages. Bahram résida à Damas, où il mourut assassiné par ses mamelouks. Ce prince avait gouverné Baalbek pendant 47 ans.

Ismael, qui, par sa valeur, avait contribué à la prise de Baalbek, en fut nommé gouverneur. En 1238, il prépara une expédition contre Damas, qu'il convoitait. Ayoub, père d'Omar, gouverneur de cette ville, et petit-neveu d'Ismael, se trouvait alors à Naplouse. Secrètement averti des desseins de son oncle, il envoya à Baalbek un médecin, du nom de Saad-Eddin, en qui il avait pleine confiance, avec ordre de le mettre au courant de tout ce qu'il découvrirait. A cet effet, il lui avait donné plusieurs pigeons-voyageurs. Ismael pénétra les motifs secrets de la mission de Saad-Eddin, mais, feignant de ne rien savoir, il l'invita à descendre chez lui et lui prodigua les témoignages de l'amitié la plus sincère. Il fit ensuite enlever et remplacer par d'autres pigeons ceux qui avaient été élevés à Naplouse. Ne se doutant pas de cette substitution, Saad écrivit à Ayoub une missive ainsi conçue : *« Votre oncle Ismael lève des troupes et se prépare à marcher contre Damas. »* Il la plia et l'attacha à l'aile d'un des messagers aériens, qui, n'étant pas dressé à de longs voyages, rentra dans la ville, après avoir sillonné

l'air quelque temps. Ismael dégagea la lettre du médecin et en mit une autre rédigée en ces termes : « *Votre oncle Ismael ne se propose, en levant des troupes, que de vous porter secours contre vos ennemis* ». Il va sans dire que cette missive, que le médecin [était censé avoir écrite, fut confiée aux pigeons de ce dernier. Grâce à cette ruse, le gouverneur de Baalbek eut tout le loisir de terminer ses préparatifs. De concert avec Schirkoh, prince de Homs, il marcha contre Damas, dont il assiégea la forteresse, défendue par Omar lui-même. Se reprochant alors sa lenteur, Ayoub vint en toute hâte au secours de son fils ; mais il n'arriva pas à temps : en chemin, il apprit la défaite d'Omar et la prise de Damas. Il ne jugea pas à propos de poursuivre sa marche, et il retourna sur ses pas, se promettant de prendre ses représailles à la première occasion.

En effet dès qu'il eut conquis l'Egypte, il envoya une armée, sous le commandement de l'émir Hessam-Eddin el-Hazabani, qui força Ismael à lui ouvrir les portes de Damas (1245). Ayoub laissa néanmoins le gouvernement de Baalbek à son perfide oncle, quoiqu'il ne méritât pas une telle générosité. Car il ne tarda pas à s'unir à David, prince d'Al-Kark, et tous deux firent cause commune avec les Khaoarezmites, espèce de Tartares qui servaient dans l'armée d'Ayoub et qui s'étaient

révoltés contre lui, parce qu'il avait refusé, après la prise de Damas, de leur accorder ce qu'ils réclamaient. Tous ces ennemis coalisés attaquèrent Damas ; mais Hessam-Eddin la défendit avec autant d'habileté que de bravoure, jusqu'à ce que, des renforts lui ayant été envoyés, il battit Ismaël, qui s'enfuit à Alep (1246). Le vainqueur se porta sur Baalbek, qui, après un siège de courte durée préféra traiter de la paix que de soutenir la guerre. Les deux fils d'Ismaël furent faits prisonniers.

Lorsqu'Ayoub apprit la reddition de Baalbek, il fit décorer et illuminer la ville du Caire, capitale de l'Égypte.

Quelques années plus tard (1260), Holako, sultan des Tartares, assiégea Baalbek, s'en empara et la détruisit. Les fortifications mêmes ne furent pas épargnées.

Cette malheureuse ville, était à peine relevée de ses ruines qu'elle se vit, le 10 mai 1318, inondée et démolie par un torrent impétueux. Les eaux pénétrèrent dans la ville par deux endroits : à l'est, elles passèrent par dessus les remparts contre lesquels elles se heurtèrent, en vain ; il n'en fut pas de même du côté nord-est, là les eaux, se précipitant avec une force prodigieuse, parvinrent à ouvrir dans les remparts une brèche de 30 mètres, bien que leur épaisseur fût de 4 mètres. Au dire même de quelques historiens, elles reculèrent de

400 mètres une tour ayant 12 mètres carrés. La ville fut alors entièrement submergée; rien ne résista au torrent; les ruines furent immenses. Parmi les pertes qu'on eut à déplorer, on compte 1500 maisons, la grande mosquée, 131 boutiques, 44 vergers, 13 édifices affectés au culte religieux et à l'enseignement, 17 fours, 4 aqueducs et 11 moulins. Le nombre des victimes humaines, hommes, femmes et enfants, qui périrent dans ce cataclysme, s'élève à 194.

Le tartare Tamerlan (Timour-Lank), se rendant à Damas, après avoir rempli Alep de terreur et de ruines, passa par Baalbek (1401). Ce fut en vain que les habitants supplièrent ce farouche conquérant d'épargner leur ville. N'écoutant que son instinct barbare, il la livra à la rapacité de ses soldats, qui la pillèrent impitoyablement. En 1516, lorsque Sélim 1^{er}, Sultan Ottoman, eut conquis la Syrie, Baalbek entra, par le fait même, sous son empire.

BAALBEK

SOUS

LES ÉMIRS HARFOUCHES.

Issus d'une ancienne famille chiite (Métouali), du sein de laquelle sont sortis un grand nombre de braves guerriers et d'habiles cavaliers, ces

émirs, bien qu'ils se reconnussent toujours comme les vassaux du Sultan, et qu'ils fussent, sous le rapport hiérarchique, soumis aux gouverneurs de Damas, vinrent, à leur tour, faire peser sur Baalbek leur joug despotique. La tradition fait remonter leur origine à l'émir Harfouche, qui, lors de l'expédition entreprise par Abou Obéida contre Baalbek, avait un drapeau dans un corps d'armée, c'est à dire, était du nombre des principaux chefs. Soit qu'il renonçât au métier des armes, soit qu'il fût partie de la garnison qui occupa la ville à cette époque, il est certain qu'il habita Baalbek, et que ses descendants, devenus nombreux, y acquirent une prépondérance toujours croissante jusqu'au jour où ils en prirent en main le gouvernement. Alors ils ne mirent plus de borne à leur tyrannie et ils poussèrent leurs exactions iniques jusqu'à dépouiller les habitants des biens modiques dont ils tiraient leur stricte subsistance. Les Chrétiens quittèrent une ville, où la vie leur était devenue impossible et transportèrent leurs pénates, qui à Zahlé, qui à Damas; les uns à Saïda, d'autres enfin à Douma, à Bécherri, ou dans d'autres villes. Ainsi Baalbek, qui avait été une des plus grandes et des plus florissantes villes de la Syrie, Baalbek, que tant de guerres successives avaient déjà bien appauvrie, fut complètement ruinée par les émirs Harfouches.

Comme aucun chroniqueur ne s'est occupé en particulier de cette famille, il me sera difficile d'en donner l'histoire avec toute la précision et toute la clarté que je voudrais. Faute de documents suffisants, j'ai compulsé tous les passages épars çà et là que j'ai pu trouver et j'ai recueilli tout ce que la tradition populaire nous a conservé.

En 1602, l'émir Moussa Harfouche envahit Joubbat Bécherri, village du Liban, la dépouilla de toutes ses richesses et lui enleva ses troupeaux. Pour se venger, Joseph Pacha Sayfa réunit une milice de 5000 hommes, brûle sur son chemin le village de Hadeth, et se jette sur Baalbek dont il met les habitants en débandade. La forteresse (les anciens temples) servit, comme à tant d'autres avant eux, de refuge aux Harfouches et à un grand nombre d'habitants. Joseph Pacha l'assiégea et s'en rendit maître au bout de cinquante jours. Après avoir fait passer au fil de l'épée la plus grande partie de ses ennemis, il retourna triomphant dans sa patrie.

On rapporte que ce même émir Moussa, s'étant insurgé contre la Puissance Ottomane, et ayant été cerné de tous côtés par les troupes impériales du Sultan, partit secrètement pour Constantinople, où il demanda sa grâce et sa réintégration dans le gouvernement de Baalbek, s'engageant, en retour, à soumettre et à faire rentrer dans le de-

voir Ghazir, chef-lieu du Kesrouan, mont Liban. La Sublime-Porte accepta cette proposition. Moussa revint donc à Baalbek, leva une armée de 18000 hommes, marcha contre Ghazir, l'attaqua et remporta la victoire. Après ce succès, il reprit les rênes de son gouvernement.

L'émir Iounès Harfouche, pour fuir la colère de son frère Moussa, s'était réfugié auprès de l'émir Fakhr Eddin El-Maani, gouverneur du Liban, de Beyrouth et de Saïda ; il trouva en ce dernier un protecteur dévoué ; plus tard, il obtint même la main de sa fille pour son fils Achmet. A la mort de Moussa, Iounès, grâce à ce puissant appui, devint gouverneur de Baalbek. Quelque temps après, Achmet pacha Hafez, gouverneur de Damas, ayant des rancunes contre l'émir Iounès, équipa une armée et se dirigea vers Baalbek. Iounès demanda secours au brave gouverneur du Liban. Fakhreddin répondit à son appel et força le pacha à renoncer à son expédition. Depuis ce jour, Hafez épia l'occasion de se venger de ses deux antagonistes. Nassouh pacha, investi du grand-Vizirat en 1611, demanda la tête de Iounès à Fakhreddin, qui, par son habileté, parvint à apaiser le Grand Vizir.

En 1613, lorsque Fakhreddin combattait dans le Horan contre les milices de Damas, Iounès, à la tête de ses troupes, vint se joindre à lui. Hafez

Pacha prévint Constantinople et le Sultan Sélim envoya une armée de 50,000 soldats, déployant 50 étendards et commandés par 14 pachas, avec ordre non seulement de châtier Fakhreddin mais encore d'exterminer toute sa famille. Devant toutes ces forces, le lâche Iounès perdit courage et trahit son bienfaiteur, offrant ses services à Achmet pacha. Celui-ci le chargea d'aller couper le chemin aux troupes qui allaient porter secours à Fakhreddin, retranché dans la citadelle de Schékif Arnoun. La rencontre eut lieu près du pont d'El-Khardali, mais Iounès, malgré les avantages qu'il remporta, ne put empêcher les partisans de Fakhreddin de pénétrer dans la citadelle. Néanmoins, Fakhreddin, ayant fait la paix avec Achmet Pacha, pardonna à Iounès sa défection. Six années après cet événement, en 1619, le turbulent Fakhreddin, se rendant à Akkar, s'arrêta à Baalbek. Iounès, à son approche, s'était renfermé dans la citadelle de Léboué. L'émir Libanais, escorté de 10 cavaliers seulement, alla le trouver, le rassura et revint avec lui dans sa tente. Iounès, toujours inquiet, ne tarda pas à prendre congé de son hôte, sous le prétexte qu'il devait pourvoir aux vivres nécessaires aux soldats de Fakhreddin. Une fois rentré dans la citadelle, il oublia entièrement sa promesse; de là une froideur réciproque, qui aurait peut-être entraîné des suites fâcheuses, sans la

circonstance suivante. L'émir Achmet, fils de Iounès et gendre de Fakhreddin, mourut en 1621. Son père promit 8000 piastres à l'émir Fakhreddin, s'il acceptait que son fils Hossein épousât la veuve de son frère. L'émir donna son consentement et, grâce à son intervention, Iounès obtint ensuite le gouvernement de Homs.

En 1626, la fortune sembla abandonner l'émir Libanais, heureux jusque-là. Il fut dépouillé du gouvernement de Safed; ses troupes, battues et mises en déroute, s'enfuirent à Naplouse et à Ajloun. Le hasard lui fit connaître toute la noirceur du cœur de celui qu'il avait comblé de tant de bienfaits. En effet, en apprenant les revers de Fakhreddin, Iounès les raconta à un de ses amis, Kurd-Hamzé, dans une lettre pleine de fiel et de dérision. Ce dernier, ayant à écrire à Fakhreddin, lui envoya par erreur celle de Iounès. Qu'on juge de la colère de l'émir à la lecture de cette lettre! Pour comble d'ingratitude, le déloyal gouverneur de Baalbek défendit aux paysans Libanais, dépendants de Fakhreddin, de venir dans la Békaa, comme de coutume, chercher leur subsistance en cultivant les terres, et il alla même jusqu'à mettre la main sur les propriétés que possédait, près de Kab-Elias, Ali, frère de sa bru. Hossein, animé de sentiments plus nobles, intercéda, mais en vain, pour que les terres fussent restituées à son beau-

frère. Fakhreddin, justement irrité, rassembla ses troupes et vint de Beyrouth à Kab-Elias (1), où demeurait Hossein, son gendre. Celui-ci invita son beau-père à un festin, qu'il lui donna dans son château. Fakhreddin s'y rendit; mais, le repas achevé, il montra à son gendre un acte en règle, qui lui assurait, à lui Fakhreddin, la propriété de ce château et il lui enjoignit de le quitter sur le champ. « Ce château, lui dit-il, nous appartient et nous voulons le reprendre, parce que nous en avons besoin. Nous vous l'avions cédé par pure bonté; mais partout où nous vous avons établi, vous avez empiété sur nos droits; retournez donc auprès de votre père ». Puis l'émir enleva à son gendre sa femme, sa fille et son fils, qu'il fit partir pour Beyrouth. Hossein, pénétré d'une vive douleur, vint à Baalbek et raconta à son père le traitement dont il avait été l'objet de la part de son beau-père. Pour la seconde fois, Iounès, craignant le ressentiment de l'émir, s'enfuit à Zabadani. Quant à ce dernier, après avoir saisi toutes les propriétés des Harfouches et démoli le château de Kab-Elias, il se porta à Jisr El-Majami. A la nouvelle que l'émir avait quitté Kab-Elias, son rival se rendit à Damas pour solliciter de Mustapha Pacha le

(1) Grand village de la Békaa, à une heure de Shtora vers le sud-ouest; il servait de résidence à quelques membres de la famille des Harfouches.

gouvernement de Safed et de Ajloun. Il l'obtint moyennant 15,000 lingots d'or. Mis au courant de cette transaction, Fakhreddin écrivit au gouverneur de Damas une lettre ainsi conçue : « J'apprends que l'émir Iounès Harfouche a élevé de mille lingots d'or le bail de Safed et d'Ajloun, et que vous les avez acceptés. Eh, bien ! moi, j'offre une surenchère de cent mille lingots d'or pour le gouvernement de Baalbek et de la Békaa ». En même temps, il écrivit à Constantinople pour faire part de cette offre au grand Trésorier de l'Empire et au chef des janissaires. Ses démarches échouèrent tout d'abord. Il revint à la charge, pria son correspondant dans la capitale de redoubler d'instances et, après bien des sollicitations, il put obtenir le gouvernement de Safed, d'Ajloun et de Naplouse. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour Mustapha Pacha, qui ordonna à l'émir Iounès de réunir ses troupes aux Turkmans de la plaine de Baalbek et de venir le rejoindre pour combattre Fakhreddin. Leur ennemi ne les fit pas languir. A la tête d'une nombreuse armée, il avança contre la Békaa. Un jour qu'il cherchait du fourrage pour ses chevaux, il poussa avec mille cavaliers jusqu'à Karak, où il rencontra, par hasard, un détachement de 150 soldats, appartenant à l'armée de Iounès. En apercevant le général ennemi, ceux-ci se retranchèrent dans la mosquée de Noé et commencèrent contre

lui une vive fusillade. Les cavaliers de Fakhreddin se jettent sur eux, leur tuent 45 hommes et mettent les autres en fuite. De leur côté ils ne perdent que 5 des leurs. Les vainqueurs poursuivent les fuyards qui s'étaient réfugiés dans le village, les traquent de maison en maison et les font tous prisonniers. Bientôt Karak n'est plus qu'un immense monceau de cendres.

Fakhreddin se porta ensuite sur Sarīne, autre village habité par les Harfouches, il y mit le feu, après l'avoir saccagé. Bref le redoutable émir pillait et incendia tous les villages qu'il rencontra dans sa marche dévastatrice à travers la plaine méridionale de Baalbek. De retour à Kab-Elias, son premier soin fut d'envoyer les prisonniers à Beyrouth. Cette mesure jeta l'alarme parmi les Harfouches, demeurés à Baalbek; ils s'enfermèrent dans la forteresse et envoyèrent prévenir Iounès de tous ces tristes événements. Celui-ci leur expédia une poignée de cavaliers pour les défendre contre l'ennemi.

Sur ces entrefaites, Iounès avait réuni ses forces à celles de Mustapha Pacha. Tous deux vinrent livrer bataille à Fakhreddin près d'Anjar. Ils essayèrent une entière défaite, et le pacha fut fait prisonnier. L'émir Harfouche, suivi de ses alliés, l'émir Omar Sayfa et Kurd-Hamzé, accourut à Baalbek, y laissa une garnison de 210 soldats,

pour en garder la forteresse, et courut se réfugier dans celle de Léboué. Mustapha, vaincu et captif, apprit à Fakhreddin que tout ce qui s'était passé entre eux avait été tramé par Kurd-Hamzé. L'émir n'eut pour son prisonnier que des égards et lui rendit même la liberté. Touché de ce trait de générosité, le pacha se joignit à lui et à l'émir Ali Chéhab pour se rendre avec eux à Tamnin et de là marcher contre Baalbek. Terrifié, Iounès alla avec ses enfants et les autres membres de sa famille, chercher un asile plus sûr dans Kalaat el-Hosn, où le suivit Kurd-Hamzé. Fakhreddin cependant était arrivé devant Baalbek, et, sur son ordre, les Druzes, les habitants de la Békaa et ceux de la montagne, firent main basse sur toutes les récoltes des Harfouches. Plus alarmé que jamais, Iounès ne se crut pas assez en sûreté à Kalaat El-Hosn. Il vint à Homs où il laissa son fils Hossein, et alla se cacher à Hama. Dans cette situation critique, l'émir Chalhoub Harfouche, vint faire sa soumission à Fakhreddin, qui, oubliant les torts de sa famille, lui fit grâce. Iounès et Kurd Hamzé, de Hama, s'étaient rendus à Alep, d'où il leur était facile de faire parvenir à Constantinople les accusations les plus fortes contre Fakhreddin. Loin d'être intimidé, celui-ci envoya à Léboué et à Assal el-Ouard ses soldats, qui enlevèrent aux Harfouches 12 mille moutons.

Peu de temps après, Fakhreddin donna une nouvelle preuve de son esprit chevaleresque. Un certain Moudlij, chef d'une tribu arabe, demanda son secours contre la tribu Fayad. L'émir Druze laissa son fils Ali devant Baalbek ; puis, accompagné des émirs Chalhoub Harfouche et Soleyman Sayfa, il partit, à la tête de 5000 cavaliers et de 300 fantassins, pour Ras-Baalbek ; de là, il pénétra dans le désert de Palmyre, aida l'émir Moudlij à vaincre son ennemi et revint triomphant. Arrivé devant la citadelle de Léboué il somma la garnison de se rendre ; « Nous dépendons, lui répondirent les assiégés, des soldats qui défendent la citadelle de Baalbek ; s'ils capitulent, nous le ferons aussi. » Là dessus, il transporta le siège devant Baalbek et le poussa avec une vigueur extrême. Il combla les fossés, éleva des tranchées, et, après bien des travaux et des fatigues, il parvint jusqu'aux murs de la forteresse, que ses infatigables soldats entreprirent de percer afin de s'ouvrir un passage.

Désespérant de poursuivre une lutte si désastreuse pour lui et les siens, Iounès vint trouver Fakhreddin et lui demanda d'oublier le passé. L'émir Druze, dont la générosité égalait la bravoure, sut, cette fois encore, faire taire son ressentiment, et pardonna à celui qui, si souvent, l'avait trahi au mépris de toutes les lois. Mais les assiégés ne voulurent point rendre la forteresse et

Iounès, craignant de payer de sa tête la résistance de ses partisans, reprit le chemin de l'exil et alla cacher son infortune à Maarrat el-Naaman. Le destin lui fut contraire même dans ce pays étranger : Amurat pacha, gouverneur d'Alep, le fit arrêter et l'envoya dans cette ville où il fut jeté en prison. Ce nouveau malheur désola Hossein ; il chargea l'émir Chalhoub Harfouche et son frère Ali, d'aller trouver Fakhreddin, qui était encore à Baalbek, et de lui promettre 40000 piastres s'il obtenait la mise en liberté de son père.

La nouvelle de l'emprisonnement de Iounès se répandit partout. Les assiégés, d'abord décidés à résister jusqu'à la dernière extrémité, sentirent leur moral s'évanouir. Leur commandant se rendit auprès de Fakhreddin et conclut la paix avec lui, à condition qu'on leur laisserait tous leurs biens. La forteresse fut donc évacuée, et la garnison passa dans l'armée du vainqueur. Cent cinquante ouvriers furent employés à détruire une partie des fortifications de la citadelle. Durant tout le siège Fakhreddin ne perdit que 40 soldats.

Cependant les défenseurs de Léboué ne voulurent point se rendre, malgré la promesse qu'on leur fit de leur accorder les mêmes conditions avantageuses qu'à leurs frères de Baalbek. Irrité de cet entêtement, l'émir vint les assiéger avec 4000 soldats.

Lorsque les travaux du siège étaient déjà avancés,

Ali, fils de Iounès, alla à Calaat el-Hosn et demanda à son frère Hossein la somme promise pour la libération de leur père. Il retourna bientôt, en compagnie de son cousin Ali, paya à Fakhreddin 16000 piastres et lui donna une garantie pour le reste de la somme. La paix conclue de part et d'autre, le siège de Leboué cessa, et l'émir Iounès Harfouche, mis en liberté, rentra dans son gouvernement de Baalbek, aussitôt que son terrible adversaire se fut éloigné pour se rendre à Merj-Youn.

Cette même année, grâce à l'entremise de l'émir Ali Chéhab, l'émir Hossein vit rentrer sa femme sous le toit conjugal. Cependant, en 1624 Fakhreddin, qui avait reçu du Sultan le gouvernement de toute la Syrie, avec le titre de *Sultan el-Barr*, (Sultan du Continent), parcourait à la tête de ses troupes, les différentes parties de cette province, afin d'y établir l'ordre et une bonne organisation. Lorsqu'il arriva dans le district de Baalbek, les Harfouches, se méfiant toujours de lui, s'enfuirent dans l'intérieur du pays, vers Yabroud. (1) Les habitants pour se concilier ses bonnes grâces, vinrent au devant de lui, lui fournirent les vivres nécessaires à ses troupes et lui promirent de lui payer 45000 piastres. N'ayant rien à craindre des

(1) Bourg de 5000 âmes, situé dans le district de Kalamoun, à 10 heures de Baalbek, vers l'est.

Harfouches, Fakhreddin resta un mois à Baalbek, afin de réparer les brèches faites à la forteresse. Il y laissa une garnison bien munie, et il prit le chemin de Kab-Elias.

En 1626, l'émir Hossein pria l'émir Ali Chéhab de le réconcilier de nouveau avec son beau-père. Fakhreddin était alors à Saïda; il fit un bon accueil à son gendre et lui rendit ses bonnes grâces. L'étoile de ce chef intrépide allait bientôt s'éclipser. Prévenue qu'il travaillait secrètement à se rendre indépendant dans le pays qu'il gouvernait, la Sublime-Porte expédia contre lui, en 1633, une formidable armée, commandée par son ancien rival, Achmet Pacha Hafez. Les émirs Hossein et Mahomet, fils de Iounès Harfouche, ayant fait acte de soumission à l'envoyé du Sultan ne furent point molestés. Rassuré de ce côté, Hafez Pacha alla présenter la bataille à Fakhreddin, et, l'ayant battu et fait prisonnier, il l'envoya à Constantinople, où on le mit à mort.

En 1676, l'émir Chédid Harfouche ravagea le village de Ras-Baalbek; mais, à son tour, il fut attaqué et vaincu par Ali Pacha, gouverneur de Damas. Il se vit alors, avec tous les membres de sa famille, chassé de Baalbek, dont le gouvernement fut remis entre les mains de l'émir Farès Chéhab, qui avait sous ses ordres 2000 Druzes. Les Harfouches, dispersés et persécutés, se trouvaient dans le plus

grand embarras. Chédid rallia autour de lui soixante cavaliers aguerris, avec lesquels il erra de pays en pays, se déroband à la colère des agents du gouvernement impérial.

Les Baalbekins ne gagnèrent pas à changer de maître, car, dès que les soldats brutaux de Farès virent leur autorité solidement établie, ils se livrèrent à toutes les avanies, pillant et dévastant tout ce qu'ils trouvaient. L'un d'eux poussa la barbarie jusqu'à violer la fille d'une honorable famille. Cela se passait en 1680. La mère, au désespoir, courut à Nabha auprès de l'émir Chédid. D'une main elle portait un voile d'une blancheur éclatante, de l'autre une chaussure tout usée. « Si tu venges mon honneur, lui dit-elle en agitant le voile blanc, tel sera ton drapeau ; mais si tu te montres insensible à mes larmes, remplace-le par ce vieux soulier. » Elle lui fit ensuite le récit de l'outrage dont sa fille venait d'être l'objet. Au discours de cette mère désolée, Chédid sentit son courage s'enflammer. Plein d'un généreux enthousiasme, il se dirigea, avec sa petite troupe, contre Farès, qui, au lieu de l'attendre, vint à sa rencontre, à la tête de 1000 hommes. Le combat se livra dans le voisinage de Iounin. Les cavaliers Baalbekins, résolus de vaincre ou de mourir, fondirent sur les ennemis avec une telle vigueur que, loin d'être débordés par le nombre, ils soutinrent vaillamment

le choc. Dans le fort de la mêlée, le digne chef de ces héros chercha l'émir Druze et le provoqua à un combat singulier. Ce dernier prit honteusement la fuite. Chédid ne voulut point lâcher sa proie : il allait l'atteindre, lorsque Joseph Soukarié, cavalier Baalbekin qui avait suivi son chef, profitant d'un mouvement maladroit de Farès le frappa de sa lance. Le fer meurtrier, lancé avec une extrême vigueur et une adresse parfaite, passa par dessus la tête de Chédid, atteignit le fuyard et le renversa de son cheval. Il n'était plus qu'un cadavre. Leur chef tué, les Druzes prirent la fuite, laissant cinquante morts sur le champ de bataille. Le corps de Farès fut inhumé non loin de là, dans un endroit, qui, jusqu'à nos jours, s'appelle *Kalaat Farès*.

Lorsque cette nouvelle parvint aux oreilles de l'émir Moussa Chéhab et de l'émir Ali Nejm, ils résolurent de venger la mort de leur cousin. A la tête de leurs gens, ils quittèrent, le premier, Hasbaya, et le second, Rachaya, et se mirent en marche contre Baalbek. Arrivés sur le territoire de cette ville, ils se prirent à saccager tout ce qui s'offrait à eux. Effrayé, l'émir Omar Harfouche se rendit en toute hâte auprès de l'émir Achmet el-Maani, le priant de lui prêter son concours pour arrêter la marche de ses ennemis. Achmet préféra agir en conciliateur. Il usa de tant d'adresse que

les Chéhabs acceptèrent la paix, à la condition que les Harfouches leur payeraient, comme prix du sang versé, la somme de 5000 piastres et deux chevaux de race.

En 1681, Ali pacha, gouverneur de Damas, se concerta avec l'émir Béchir Chéhab 1^{er}, pour attaquer Chédid. Les Scheiks Hamadés, ayant promis leur appui à ce dernier, virent leur pays al-Akoura, ainsi que 40 autres villages, réduits en cendres par le pacha.

A l'émir Hossein, qui gouvernait Baalbek en 1702, succéda son cousin Haydar (1741). Assad pacha, gouverneur de Damas, crut qu'il rendrait les Harfouches plus soumis à son autorité en donnant à l'émir Melhem Chéhab tout pouvoir juridique sur Baalbek. Un différend survenu entre cet émir et le pacha força ce dernier à recourir à l'émir Haydar Harfouche, qui ne demandait pas mieux que de se débarrasser de son concurrent. Assad Pacha fut vaincu, et, l'émir Melhem, profitant de son départ pour la Mecke, saccagea Baalbek et remplaça l'émir Haydar par son frère l'émir Hossein. A son retour, le pacha, instruit de ce fait, entreprit de lever une puissante armée. Sur ces entrefaites, il fut mis à mort par un ordre venu de Constantinople. Hossein put jouir plus longtemps de sa place. Quant à Haydar, il se retira à Kalamoun, à l'est de Baalbek.

Le muphti de Baalbek, apprenant un jour que

l'émir Hossein faisait la cour à sa sœur, souleva contre lui les Musulmans de la ville, qui l'assassinèrent la nuit, dans sa propre maison. Les Métoualis, maltraités, persécutés, envoyèrent prier l'émir Haydar de venir reprendre son ancienne charge de gouverneur. Il obtempéra à leur désir. Quoiqu'ils fussent en petit nombre dans la ville même, ils comptaient sur les habitants des villages, presque tous de leur secte. Ceux-ci, en effet, par une ruse très ingénieuse, pénétrèrent dans la ville sans éveiller les soupçons, et descendirent chez leurs coreligionnaires. Lorsqu'ils furent prêts pour la lutte, ils assaillirent, à la faveur des ombres de la nuit, la maison du Muphti, et vengèrent la mort de Hossein. Haydar recouvra ainsi le gouvernement de Baalbek.

Baalbek, si florissante et si peuplée du temps des Romains, ne comptait plus, en 1751, que 5000 habitants. Ce nombre alla toujours diminuant, de sorte qu'en 1850 il n'était plus que de 800 âmes. Mais lorsque le gouvernement impérial eut mis un terme à l'oppression des Harfouches, il y eut une réaction et la population redevint aussi nombreuse qu'elle l'était au milieu du 18^e siècle.

L'émir Haydar mort en 1753, l'émir Mustapha prit sa place. C'est sous le gouvernement de ce dernier, en 1759, que Baalbek fut presque entièrement détruite par un terrible tremblement de terre.

Rien ne resta debout, maisons, remparts, fortifications, les colonnes même des anciens temples, qui depuis lors n'ont pas été relevées. Ce fut le coup de grâce pour cette malheureuse cité, qui ne devait plus recouvrer sa splendeur passée.

Après Mustapha, son fils Jahjah prit en mains les rênes du gouvernement. En 1776, cet émir fut, après un combat acharné, défait par Caramanla, officier envoyé contre Baalbek par le sanguinaire Achmet Pacha Djazar. Le vainqueur quitta la ville presque aussitôt pour aller au secours de son maître, menacé par l'émir Joseph Chéhab, gouverneur du Liban. L'émir Jahjah rentra dans la ville, qu'il continua à gouverner. En 1788 il se joignit à ce même gouverneur du Liban pour faire essuyer une défaite au Djazar.

L'émir Kassem, disputant le gouvernement de Baalbek à son cousin Jahjah, demanda un renfort à l'émir Béchir, surnommé le Grand, successeur de l'émir Joseph Chéhab. L'émir Béchir lui envoya une troupe qui s'arrêta à Zahlé, dont les habitants avaient reçu ordre de faire partie de cette expédition. On devait également attendre dans cette ville l'arrivée des émirs Lamaa et de leurs gens.

Dès que tous ces bataillons furent réunis, l'émir Kassem se mit en marche contre Baalbek. L'émir Jahjah sortit à leur rencontre. Le combat se livra à Ablah. Kassem fut défait et perdit une quantité de

chevaux et d'armes. Cet échec ne rebuta point l'émir Béchir. On fit de nouvelles levées. Cette fois il en confia le commandement à son frère Hassan. A leur approche Jahjah évacua la ville et n'y laissa point de vivres. C'est pourquoi l'armée des Chéhabs dut retourner sur ses pas. Voyant que toutes ses tentatives échouaient, Kassem s'adressa au Djazar, qui, à l'instigation de l'émir Béchir, expédia une armée, à laquelle se joignirent les scheiks Druzes et leurs gens. A la vue de cette nombreuse armée, Jahjah se réfugia au Ras, et, se voyant poursuivi, il s'enfuit à Yabroud. Maître de Baalbek, le Djazar s'y fit représenter par un certain nègre, du nom de Selim Aga.

Piqué au vif, Jahjah se rendit auprès des Arabes de Khazaa, tribu dont sa famille descend, et sollicita vainement leur secours. Ils se contentèrent de lui donner une somme considérable d'argent et un magnifique cheval de race. Il vint alors à Zahlé, où il intéressa à sa cause une centaine de guerriers. A la tête de cette poignée d'hommes, il se rendit à Baalbek, y pénétra la nuit, après avoir fait couvrir de feutre les pieds des chevaux, et tua tous les ennemis qu'il put rencontrer. Les soldats de Djazar qui échappèrent au carnage s'enfuirent à toutes jambes. Après cet exploit, Jahjah, en compagnie de son frère Sultan, retourna à Zahlé, où il fut attaqué par Ismaïl Manla, officier de Djazar,

commandant 1200 soldats. Mais les Zahliotes, qui avaient embrassé le parti des Harfouches, vinrent à sa rencontre. Une troupe d'entre eux se mit en embuscade et se jeta à l'improviste sur les ennemis, qui, décimés par les balles, durent prendre la fuite. N'ayant plus à craindre le Djazar, retenu par l'arrivée de Bonaparte, Jahjah reprit son gouvernement qu'il laissa après sa mort (1812) à son frère Amin.

En 1820, l'émir Nassouh, fils de Jahjah, tenta d'arracher l'autorité à son oncle Amin. A sa demande, l'émir Béchir envoya une troupe sous la conduite de l'émir Mulhem Chéhab. Amin se retira au Hermel, qu'il quitta bientôt pour fuir les soldats Libanais. Ne pouvant venir à bout de le saisir, l'émir Chéhab reprit le chemin du Liban. A peine l'émir Nassouh était-il retourné à Baalbek qu'il apprit l'arrivée d'Amin, et, comme les troupes auxiliaires étaient déjà parties, il se retira à Zahlé. Un jour que l'émir Amin était à Bednayl, il fut attaqué par les Zahliotes, ayant à leur tête Nassouh. Il n'eut que le temps de fuir. Enfin ce neveu coupable comprit qu'il ne faisait qu'envenimer la haine d'un oncle beaucoup plus puissant que lui, et lui fit sa soumission. Trompé par les apparences, il se fia à sa générosité, mais une nuit qu'il était couché à Majdaloun, il fut traîtreusement égorgé par un émissaire soudoyé par ce même oncle. Nassouh avait à peine 20 ans.

Débarassé de ce rival, Amin demeura maître paisible de Baalbek jusqu'à l'invasion de la Syrie par Ibrahim Pacha, fils de Mohamet Ali, Khédive d'Égypte. Comme il s'était déclaré en faveur de la Turquie, le prince égyptien l'attaqua en 1831, s'empara de la ville sans coup férir et l'obligea à prendre la fuite avec sa famille. Le nouveau conquérant, voulant tirer parti de la position avantageuse de Baalbek, y établit une garnison, éleva une vaste et solide caserne, et mit le pouvoir aux mains de l'émir Jawad Harfouche. En 1832, Amin chercha asile auprès de l'émir Béchir, allié d'Ibrahim Pacha et le pria de le réconcilier avec ce dernier. Son entourage l'en dissuada et il recommença sa vie errante. Avertis qu'il était à Aïn el-Wohoul, à l'est de Baalbek, les Hanadés, cavaliers d'Ibrahim Pacha, au nombre de 400, allèrent l'y attaquer. Amin n'avait avec lui que son fils Kabalan et douze cavaliers. Mais ce fils était un héros qui allait prouver que le nombre ne peut rien contre le courage invincible. A l'arrivée des Hanadés, il charge son père de garder les femmes et, à la tête de ses 12 cavaliers, il fond sur les ennemis avec l'impétuosité de la foudre, renversant tout ce qui s'oppose à sa marche. Il ne s'arrête qu'après avoir jonché le sol de morts et de blessés et avoir mis en fuite le reste des Égyptiens. Cet avantage cependant n'améliora pas

leur condition. Le père et le fils s'embarquèrent pour Constantinople, où, ils demeurèrent, entourés d'égards, jusqu'à l'évacuation de la Syrie.

De son côté, l'émir Jawad se révolta contre Ibrahim Pacha, qui l'avait remplacé par Achmet Aga Dazdar. Il parcourait le pays, soulevant les habitants contre les envahisseurs étrangers. C'est dans une de ces tournées qu'il rencontra, près de Yabroud, 200 cavaliers Kurdes, envoyés contre lui par Chérif Pacha l'Égyptien, gouverneur de Damas. Outre ses cousins Mohamet, Assaf, Issa et Saadoun, l'émir Jawad avait 30 cavaliers sous ses ordres. Une lutte terrible s'engagea alors. Les Harfouches déployèrent tant de bravoure que le nombre dut encore céder à la force. Les Kurdes se retirèrent laissant sur le champ de bataille un de leurs chefs, Ajage Aga. Abandonné des siens, Jawad prit le chemin de Homs. Il se trouvait un jour tout seul dans un endroit nommé Horayché, lorsqu'il se vit tout à coup attaqué par les Hanadés, qui lui barrèrent le passage du pont du Talle. Réduit au désespoir, il tire son épée, force les rangs des Kurdes, se fraye un passage et parvient ainsi à se sauver. Cette vie cachée et errante finit par le lasser. Il se rendit au Liban dans l'espoir que l'émir Béchir le ferait rentrer en grâce auprès d'Ibrahim Pacha. Mais l'émir Libanais le trahit et le livra à Chérif Pacha, qui le fit mettre à mort.

A Achmet Aga Dazdar succéda Khalil Aga Wardi ; celui-ci fut à son tour remplacé par l'émir Hamed Harfouche. Lorsqu'Ibrahim Pacha fut contraint d'évacuer la Syrie, l'émir Khanjar, ennemi mortel du prince égyptien, prit le gouvernement de Baalbek.

Cependant Osman Pacha était venu d'Alep avec 8000 soldats pour tenir tête à l'armée égyptienne. Il prit le chemin de la Békaa et, passant par Baalbek, il y laissa une garnison dans la caserne élevée par Ibrahim Pacha. L'émir Khanjar parvint alors à réunir 400 cavaliers et se joignit à l'émir Ali Lamaa pour harceler les détachements égyptiens. Après plusieurs escarmouches, il se rendit avec son frère à Zouc-Mikael (Liban, district du Kesrouan), afin d'y enrôler les habitants révoltés contre le parti d'Ibrahim Pacha. Un de ses confidents le trahit et dévoila son dessein à l'émir Abdallah Chéhab. Aussi lorsque l'émir Abdallah et les siens avancèrent vers lui, il les prit pour des alliés qui venaient lui offrir leurs services. Assailli et cerné de tous côtés, il fut poursuivi jusqu'à Ghazir où il fut jeté en prison avec son frère. Les Ghaziriens, aidés de quelques autres Kesrouanistes, forcèrent les portes de la prison, délivrèrent les deux émirs et les accompagnèrent jusqu'à Moukalés, où, après avoir soutenu un combat contre Abbas et Soleiman Pacha, généraux égyptiens, ils furent mis en fuite. De nouveau abandonné seul, Khanjar gagna le village de Akoura.

C'est vers cette époque qu'Abou Samra (1), à la tête de 4,000 hommes, vint attaquer un corps de l'armée égyptienne, campé à Aïnata. Le combat dura toute la journée. Vaincu mais non découragé, Abou Samra courut à Bécherré, leva des troupes fraîches et revint contre les Égyptiens. Cette fois, la victoire, longtemps disputée, tourna de son côté. Ses adversaires perdirent 70 soldats. Encouragé par Izzat Pacha, général en chef de l'armée turque, Abou Samra souleva les deux districts de Joubeil et de Batroun, se jeta sur Aïnata et, après une bataille sanglante, parvint à en chasser les soldats d'Ibrahim Pacha.

Après sa fuite, Khanjar ne resta pas dans l'inaction. Il mit son épée au service du général turc, et, de concert avec Omar bey, il combattit contre l'émir Massoud Chéhab. En récompense de sa fidélité, il reçut, après la cessation des hostilités, le gouvernement de Baalbek.

En 1841, l'émir Amin, accompagné de son fils Kabalan, revint de Constantinople, porteur d'un firman qui lui conférait, à lui et à son fils, le gouvernement de Baalbek ; mais il fut surpris par la mort à Beyrouth. Son fils se rendit à Damas pour faire viser le firman en sa faveur. Dès que cette formalité fut accomplie, des soldats, dans l'espoir

(1) Fameux cavalier, de Bekasine, Liban, qui a joué un rôle important pendant la campagne d'Ibrahim Pacha.

de recevoir les cadeaux de bonne nouvelle, coururent dans sa maison pour le féliciter. Les voyant arriver avec tant de précipitation, il crut qu'ils avaient ordre de le mettre à mort. Hors de lui-même, il monte à cheval et s'enfuit à bride abattue. Il était devenu fou. Il traîna sa malheureuse existence jusqu'en 1864.

Lorsqu'en 1841 des hostilités éclatèrent entre les Chrétiens et les Druzes, Khanjar s'unit aux habitants de Zahlé contre ces derniers. El-Arian, chef Druze, fut battu à Thalabaya, petit village dans le voisinage de Shtora. Les ennemis exaspérés, au nombre de 8000, revinrent contre Zahlé pour prendre leur revanche. On ne leur en laissa pas le temps. Les Harfouches et les Zahliotes allèrent à leur rencontre. Une lutte acharnée s'engagea. Les Druzes firent des efforts inouïs, mais ils furent repoussés avec des pertes considérables.

En 1842, sur l'ordre des autorités turques, Khanjar fut remplacé par l'émir Saadoun, qui mourut un an après et eut pour successeur l'émir Hamed. Celui-ci garda le gouvernement jusqu'en 1845. Son cousin Mahomet, ayant obtenu du gouverneur de Damas un ordre qui le constituait gouverneur de Baalbek, avançait contre lui avec 1,500 Kurdes. Il réunit des troupes assez considérables, marcha contre ses ennemis et leur livra, à Dalhamié, village de la Békaa, une sanglante bataille, dont il sortit

victorieux. Vaincu mais non déconcerté, Mahomet retourna à Damas et fit renouveler sa nomination. Chose étrange ! L'émir Joseph, fils de Hamed, ainsi que les émirs Khanjar et Chedid, s'étant également rendus à Damas, obtinrent un ordre, qui les reconnaissait gouverneurs du каза de Baalbek, conjointement avec Mahomet.

En 1850, l'émir Mahomet leva l'étendard de la révolte contre les autorités turques. Il recruta une armée dans les districts de Baalbek et Wadi el-Ajem. Mustapha Pacha marcha contre lui. La rencontre fut terrible, mais la victoire resta aux Turcs et Mahomet s'enfuit à Maaloula, (1) où il se retrancha dans une position fortifiée, avec ses frères Issa et Assaf, ainsi que quelques uns de ses cousins. Le général turc assiégea le village, mais il ne put s'en emparer que par la trahison d'un habitant. Les Harfouches prirent la fuite, à l'exception de Mahomet et de ses frères, Issa et Assaf, qui se réfugièrent dans une grotte plutôt que de se rendre. Les troupes turques les attaquèrent dans cet asile, tuèrent Issa et se saisirent de Mahomet et d'Assaf. Peu de temps après, Mustapha occupa Baalbek avec 3000 soldats. Les émirs Khanjar, Salman bey, Chédid, Soleiman, Hamed et son fils Joseph furent envoyés

(1) Village du district de Kalamoun, à 11 h. de Baalbek, vers l'est. C'est l'ancien *Magluda*. On y remarque un grand monastère appartenant aux Grecs-Orthodoxes.



à Damas avec leurs familles, et de là, en Grèce, où furent également relégués Mahomet et Assaf. Depuis lors la Sublime Porte leur enleva tout pouvoir. Baalbek devint un kaïmacamat de l'Empire. Le premier qui y exerça les fonctions de Kaïmacam, ce fut Teimour Pacha.





CHAPITRE V

ÉVÊQUES, SAINTS ET PERSONNAGES ILLUSTRES DE BAALBEK.

Évêques : L'histoire de l'Église a passé sous silence le nom des premiers évêques de Baalbek ainsi que l'époque où cette ville fut constituée en évêché. Eusèbe rapporte cependant que Constantin le Grand y fit élever une église qu'il érigea en siège épiscopal. Le martyrologe grec dit, de son côté, que le premier évêque en fut Théodote, qui convertit à la religion chrétienne sainte Eudoxie de Baalbek, vers le commencement du deuxième siècle, sous le règne de l'empereur Trajan : ce qui contredit les paroles d'Eusèbe. Quoiqu'il en soit, il est certain que Baalbek est un siège épiscopal très ancien.

Les martyrologes grec et latin citent *Nonus*, un de ses anciens évêques, comme orateur très éloquent et très distingué. Il vivait sous Marcien César, et avant d'être promu à l'épiscopat, il avait embrassé la vie religieuse dans le monastère de Tabanna. Plus tard, il fut nommé évêque d'Edessa (aujourd'hui Orfa), en remplacement de l'évêque Ibas, révoqué. Cependant, lorsque par un décret du concile de Chalcédoine, réuni peu de temps après, Ibas fut

réintégré dans son évêché, Nonus fut transféré à celui de Baalbek. Il montra dans l'accomplissement de son saint ministère, un zèle digne d'un apôtre ; sa piété et son humilité lui attiraient tous les cœurs. Cédant au vœu du patriarche Maximien, il assista au concile patriarcal d'Antioche. C'est dans cette ville qu'il ramena à Dieu, en 453, la célèbre pécheresse Pélagie, devenue ensuite Sainte Pélagie, après un sermon sur le jugement dernier dont elle fut profondément touchée. Ce digne prélat mourut en odeur de sainteté.

L'histoire mentionne encore un autre évêque, du nom de Joseph, qui vivait au temps de l'empereur Léon et qui assista au synode d'Antioche, présidé par le patriarche saint Domnus.

Depuis lors, les évêques de Baalbek forment une chaîne intacte dont les anneaux n'ont pas été interrompus même dans les époques les plus troublées. Actuellement le siège épiscopal du rite Grec-Catholique est occupé par Monseigneur Agabius Maalouf, consacré en 1896.

Saints. — *Sainte Eudoxie* : Née à Baalbek, vers la fin du premier siècle, de parents païens, elle fut dès son bas âge imbue des erreurs du paganisme ; mais son esprit droit lui fit découvrir l'inanité de la religion de ses parents et fut frappé de la sublimité du christianisme. Secondée par l'évêque Théodote qui l'instruisit des vérités de la religion

chrétienne, elle reçut le baptême en l'an 101. A cette époque, l'empereur Trajan commençait la persécution contre les Chrétiens. Vincent, gouverneur de Baalbek, obéissant au décret impérial, fit saisir Eudoxie et essaya, mais en vain, de la ramener au paganisme. La trouvant inébranlable dans sa foi, il lui fit trancher la tête en 114.

D'après le martyrologe latin, Eudoxie était une Samaritaine qui serait venue habiter Baalbek. Elle avait une grande renommée de légèreté. Un prêtre nommé Germain l'aurait convertie au christianisme qu'elle aima et servit avec un zèle admirable. Elle opéra plusieurs miracles avant le gouvernement de Vincent qui la fit tuer secrètement. Les Églises Grecque et Latine célèbrent sa fête le 1^{er} Mars.

Saint Gélasime. — En 297, sous l'empereur Dèce-clétien, le comédien Gélasime représentait sur la scène le rôle d'un néophyte, qu'on vient de baptiser, quand la grâce le toucha. Il embrassa aussitôt la religion chrétienne. Les spectateurs indignés le traînèrent hors du théâtre et le lapidèrent. Il fut enterré à Mariamna, lieu de sa naissance, connue aujourd'hui sous le nom de Fourzol.

Saint Cyrille et les vierges martyres. — Cyrille était diacre à Baalbek, sous Constantin le Grand. Par ses prédications et son zèle ardent, il gagna à sa religion un grand nombre de païens et brisa plusieurs idoles de la ville. Lorsque Julien l'Apostat

monta sur le trône impérial, il persécuta les Chrétiens et rendit aux païens la liberté de leurs cultes. Les habitants, qui ne pouvaient pardonner à Cyrille ses conversions, se jetèrent sur lui comme des bêtes fauves et leur haine ne s'assouvit que lorsqu'ils lui eurent ouvert les entrailles et qu'ils se fussent repus de son foie.

A cette époque, Vénus avait à Baalbek un temple tristement célèbre par les infamies qui s'y commettaient ; Constantin l'avait converti en église. Lors du martyre de S^t Cyrille, les païens, pour se venger de l'abolition d'un des cultes qui leur était le plus cher, se ruèrent sur des vierges chrétiennes, les traînèrent sur la place publique et les exposèrent à toutes sortes d'outrages. Puis, pour mettre le comble à leur barbarie, après leur avoir tranché la tête, ils leur arrachèrent les entrailles qu'ils donnèrent en pâture aux porcs. Craignant que ces animaux immondes mêmes ne reculassent devant ces chairs toutes palpitantes, ils les mêlèrent à l'orge et à d'autres substances alimentaires. L'église fête la mémoire du saint Cyrille et de ces saintes le 15 avril.

Les Chrétiens de Baalbek croient généralement que *Sainte Barbe* vécut et remporta la palme du martyre dans leur ville ; c'est pourquoi, disent-ils, le grand Constantin fit convertir le temple de Vénus en église, sous le vocable de cette sainte.

Hommes illustres.—*Callinique le Baalbekin.* Nous n'avons pas de documents certains sur l'année de la naissance de ce savant ; cependant il est probable qu'il naquit vers le commencement du 7^{me} siècle. C'était un géomètre et un chimiste distingué ; entre autres inventions, on lui attribue celle du feu grégeois, dont la composition exacte n'a pas été retrouvée. Cette matière inflammable se lançait au moyen de machines spéciales. Les ravages qu'elle causait étaient si grands que lorsqu'elle atteignait un vaisseau, elle le consumait immédiatement ; ni l'eau, ni aucun liquide ne pouvait l'éteindre. Longtemps les Grecs du Bas-Empire l'employèrent avec succès dans les combats navals. Aussi cette découverte si redoutable pour leurs ennemis devint-elle un secret d'État.

Constantin, fils de Luca. — C'était un philosophe de renom et un médecin célèbre. Il a composé ou traduit en langue arabe 38 ouvrages, embrassant la philosophie, la médecine, l'astronomie, la géométrie, l'histoire et l'agriculture. Il mourut en 908 dans la secte de Nestorius.

Abou Taher. — Cet imam était très versé dans la théologie musulmane ; aussi venait-on de tous côtés le consulter sur les cas les plus difficiles. Il composa un grand nombre de livres religieux et mourut en 1336, regretté de tous. Il a été célébré par plusieurs poètes.

Baalbek vit encore naître plusieurs autres savants, parmi lesquels *l'imam el-Aowzaï* (الامام الاوزاعي) qu'on venait trouver de tous les points de la Syrie pour connaître son opinion sur différentes questions de la religion musulmane. Né en 712, il mourut en 782, à Beyrouth, où son tombeau est en grande vénération. On cite encore le célèbre historien *el-Makrizi* (تقي الدين المقريني) ; né en 1358, il habita l'Égypte et y mourut en 1441.

La famille Moutran. — Cette famille grecque-catholique habite Baalbek depuis trois siècles environ. Plusieurs de ses membres méritent une mention spéciale, tant à cause de leur zèle et de leurs talents, que des postes élevés qu'ils ont dignement occupés :

Joachim Moutran, prêtre, né à Baalbek en 1696, entra dans les ordres de Saint Basile le Grand le 7 Juin, 1731. Élève du célèbre diacre Abdallah Zakher, il desservit plusieurs paroisses dans les diocèses d'Alep, de Homs et de Baalbek. Ce fut surtout comme orateur qu'il acquit la grande renommée qui s'attache encore à son nom. Il composa plusieurs livres, entre autres, l'*Eisagogie* sur la logique ; l'*Idahatt el-Noutkiah* (الايضاحات النطقية), volumineux ouvrage sur la liturgie grecque ; *el-Manara* (منارة الاقداس في تفسير القداس) expliquant les paroles de la sainte messe ; et un livre de sermons pour les fêtes et dimanches de l'année, etc., etc. C'était

un homme d'une intelligence remarquable et d'un jugement solide ; ses écrits sont clairs ; sa parole était persuasive. Sa mémoire prodigieuse l'avait aidé à retenir un grand nombre d'événements. Mais le meilleur éloge qu'on puisse faire de lui, c'est qu'il était vertueux et craignant Dieu. Il mourut à Saint Jean-d'Acre, en 1772.

Clément Moutran, évêque de Baalbek. Il fut promu à cette dignité en 1810 et mourut à Yabroud en 1827.

Joseph Moutran. — Conseiller intime de l'émir Jahjah Harfouche ; respecté et aimé, il employait tout le crédit dont il jouissait à adoucir l'humeur despotique du gouverneur et à défendre la cause des chrétiens. Aussi, acquit-il, par sa noble conduite, une popularité fort rare à une époque où la tyrannie des Harfouches foulait les droits des particuliers. Il mourut en 1850.

Habib Pacha Moutran. — Fils du précédent. Né en 1829, il fut élevé dans les nobles sentiments de son père dont il suivit l'exemple en modérant le despotisme des émirs Harfouches. En 1850, il persuada au gouvernement turc de purger le pays de ces émirs. Mustapha Pacha, général de division, attaqua, la même année, l'émir Mahomet Harfouche qui campait à Maloula. Les Harfouches furent vaincus et exilés du pays, grâce au zèle infatigable que Habib Pacha déploya dans cette occasion.

Cependant, son zèle faillit lui coûter cher : les quelques émirs échappés à l'exil résolurent de venger la ruine de leur famille en versant le sang de celui qui en fut la cause. Heureusement, leurs projets furent déjoués et la chute des émirs Harfouches fut définitive. Baalbek et la Békaa formèrent, depuis, un vaste canton gouverné par un kaïmakam ottoman.

L'influence de Habib Pacha augmentait de jour en jour, et grâce à la confiance qu'il inspirait aux habitants de Baalbek et de Zahlé, il put rendre d'éminents services à Fuad Pacha, commissaire impérial extraordinaire envoyé en 1860 par la Sublime-Porte pour châtier les promoteurs des massacres et rétablir la sécurité publique en Syrie. Habib Pacha qui avait reçu pour ses services importants la décoration de grand officier du Medjidié, se rendit en 1892 à Constantinople où il eut l'insigne honneur d'être présenté à Sa Majesté le Sultan par son fils Joseph Bey. Il fut investi alors du grade de Mir-Miran et, trois ans après, décoré de l'Osmanié, 2^e classe (grand-officier).

Joseph Bey Moutran. — C'est le fils du précédent. Il naquit à Baalbek en 1855. De bonne heure il montra une grande disposition pour les affaires publiques et un attachement inébranlable au gouvernement.

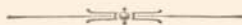
En 1880, des affaires particulières l'appelèrent

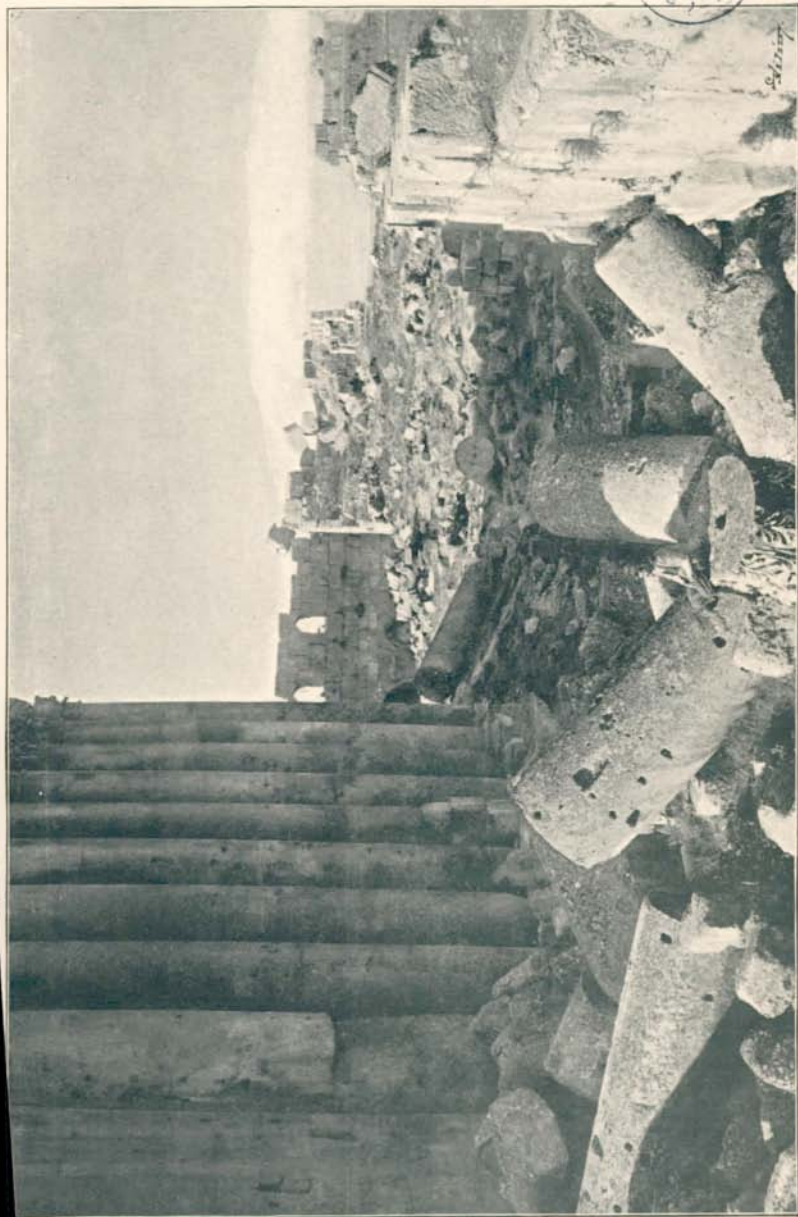
à Constantinople pour quelque temps ; là, il fit la connaissance des diplomates les plus influents de l'Empire, dont il sut s'attirer la bienveillance. Cinq ans après, il se rendit de nouveau à Constantinople, où il se dévoua corps et âme au service de sa patrie et de son Souverain. C'est alors que commença sa carrière si brillante. En 1888, il obtint les concessions du port de Beyrouth et du tramway à vapeur de Damas. Il devint en même temps grand officier du Medjidié et chevalier de la Légion d'honneur. En 1889, il obtint aussi pour 99 ans, la concession du chemin de fer de Damas-Hauran. Ses talents et son dévoûment lui acquirent la confiance particulière de Sa Majesté Impériale le Sultan qui l'honora de l'ordre de grand officier de l'Osmanié avec la médaille de l'Imtiaz, accordée seulement aux grands hommes de l'État. Deux années plus tard, il devint officier de la Légion d'honneur et obtint plusieurs autres décorations des Puissances étrangères. En 1893, il obtint la concession de la grande ligne du chemin de fer de Damas-Homs-Hama-Alep-Biredjik sur l'Euphrate dont la longueur est de 600 kilomètres.

Les intérêts particuliers de la Sublime-Porte firent de Paris la résidence de Joseph Bey où il gagna l'estime des notabilités françaises. Sa maison devint, pour ainsi dire, le rendez-vous des personnages les plus distingués. En 1894, il demanda

et obtint la main de M^{lle} Fany, fille du général Caro, gouverneur militaire de Briançon. Leur mariage fut célébré avec une pompe et une solennité exceptionnelles. Sa Sainteté le Pape daigna elle-même bénir ce mariage, en envoyant, par dépêche télégraphique, au couple sa bénédiction pontificale. Mais l'étoile de Joseph Bey Moutran, après avoir brillé de son plus vif éclat, pâlit soudain. Quelques mois après son mariage, revenant dans son pays natal, qu'il avait servi de toutes ses forces, il s'arrêta au Caire où il eut le malheur de perdre sa chère épouse à la suite d'un accident fâcheux. Cette perte désola son cœur au point qu'il ne put s'en consoler ; il contracta une maladie terrible qui l'enleva rapidement en 1895, à Paris, malgré les soins inouïs que lui prodiguèrent ses parents et ses amis.

Sa Majesté le Sultan daigna exprimer ses regrets à Habib Pacha, son père, et l'assurer de sa haute protection, en passant en son nom, les concessions qui étaient au nom de son fils et en accordant la position de Joseph, à Paris, à son frère, Réchid Bey.





LEBES
L. 100
L. 100

S. 100

Ruines d'une colonnade à Baalbek

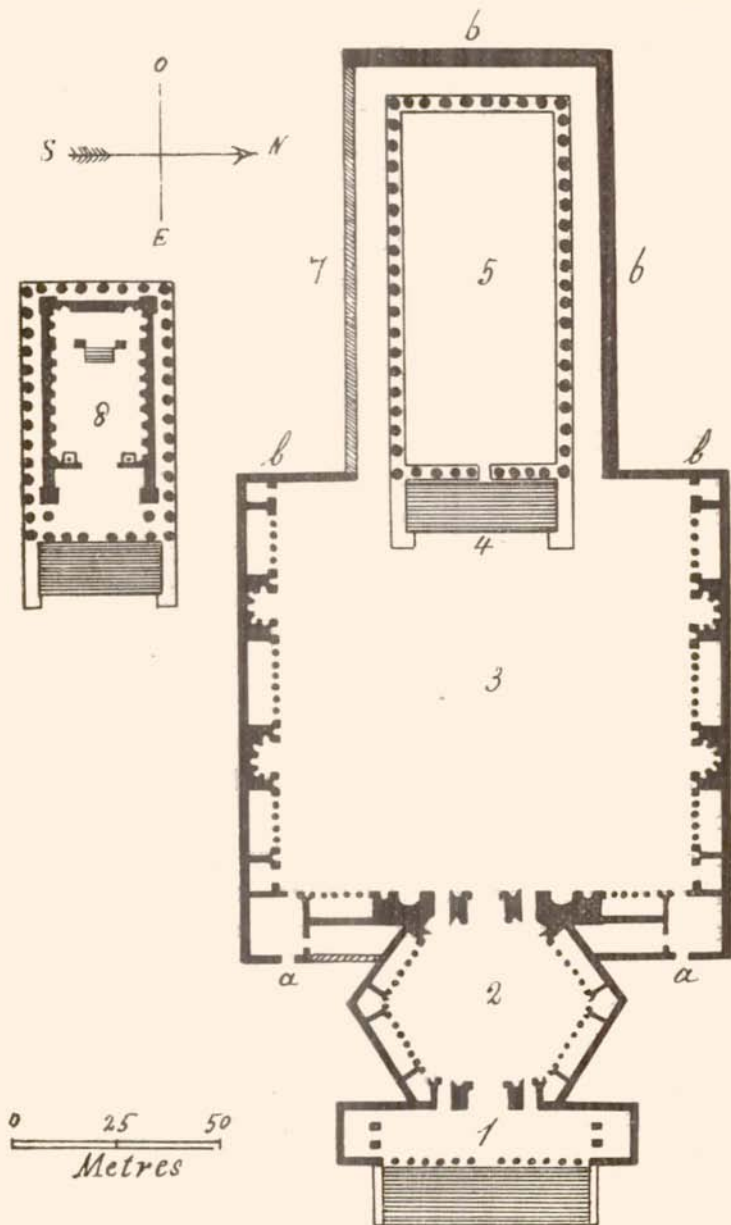
CHAPITRE VI.

L'ACROPOLE ET AUTRES ANTIQUITÉS DE BAALBEK

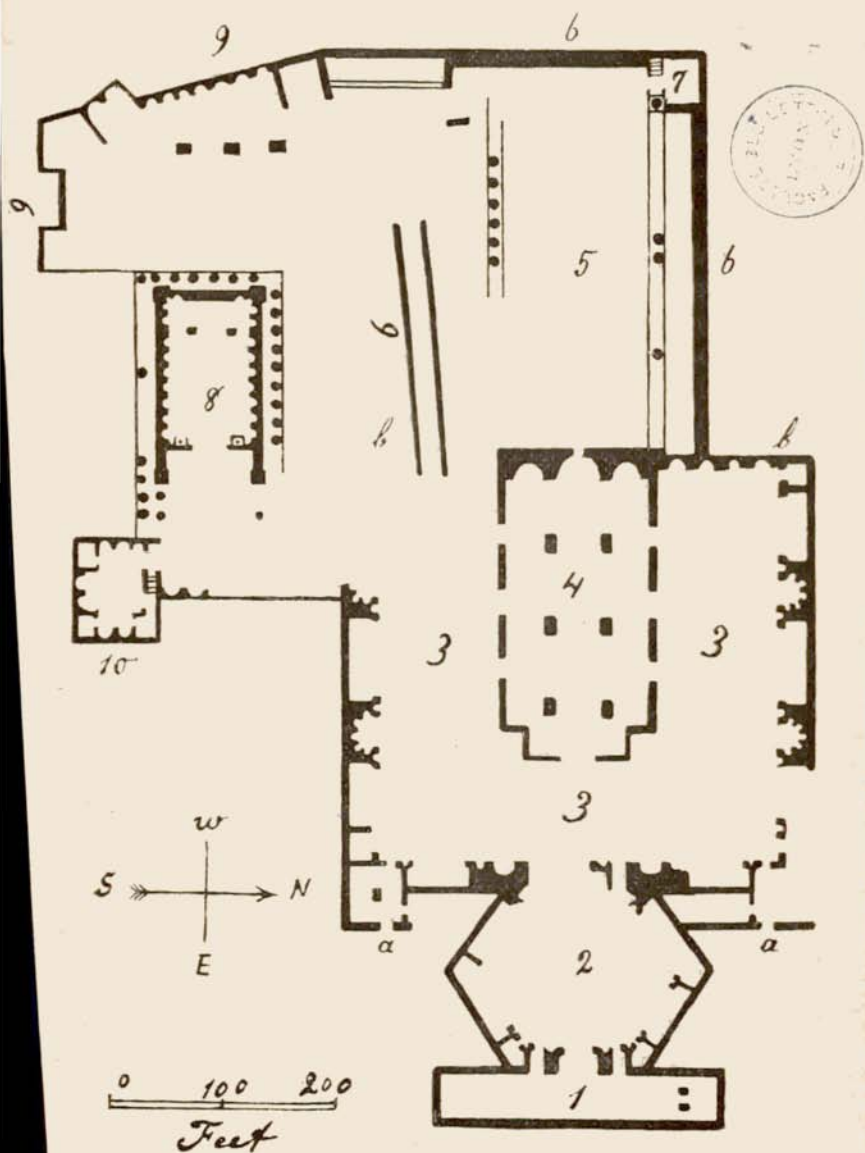
Nous voici arrivés au sujet le plus important de notre histoire, aux célèbres ruines de Baalbek : c'est d'elles que nous allons parler et tâcher de montrer tout ce que le génie de l'homme peut créer de grand et de merveilleux.

L'acropole qu'on nomme vulgairement *Kalaat* (قلعة), aujourd'hui en ruines, se trouve à l'O. de Baalbek. On y remarque deux parties distinctes : La première se compose des temples construits par les anciens et dédiés par eux à leurs divinités. Ces temples, ornés de toutes sortes de sculptures admirables, font l'admiration de tous les siècles tant par la perfection de l'art, auquel étaient parvenus nos pères, que par les forces prodigieuses qu'ils ont dû mettre en œuvre. C'est en effet ce qui frappe avant tout le monde archéologique et les nombreux excursionnistes qui ne se laissent point rebuter par les difficultés multiples que présente la visite des curiosités de notre globe. Tous ont déclaré trouver là un chef-d'œuvre de l'architecture grecque.

PLAN DES TEMPLES COMME ILS ÉTAIENT.



PLAN DES TEMPLES COMME ILS
SONT ACTUELLEMENT.



EXPLICATION DES PLANS.

A

- (1) Propylées.
- (2) Cour hexagonale.
- (3) Grande cour ou Panthéon.
- (4) Escalier supposé pour entrer au temple du Soleil.
- (5) Grand temple du Soleil.
- (6) Assises phéniciennes ou murs cyclopéens.
- (7) Mur cyclopéen, probablement encombré.
- (8) Temple de Jupiter.
- a* Entrée des souterrains.
- b* Issues des souterrains.

B

- (1) Propylées.
- (2) Cour hexagonale.
- (3) Grande cour ou Panthéon.
- (4) Basilique de Constantin restaurée.
- (5) Grand temple du Soleil.
- (6) Assises phéniciennes ou murs cyclopéens.
- (7) Tour arabe (bab el-hawa).
- (8) Temple de Jupiter.
- (9) Fortifications arabes.
- (10) Citadelle arabe.
- a* Entrée des souterrains.
- b* Issues des souterrains.

La seconde partie bâtie par les Arabes et destinée à la défense de la place, n'est qu'une architecture militaire, de beaucoup inférieure à la première, comme construction et comme sculpture.

En conséquence, les ruines les plus intéressantes que nous aurons à étudier dans l'acropole sont : l'étage inférieur ou les souterrains, les propylées, la première cour ou cour hexagonale, la grande cour ou Panthéon, le grand temple du Soleil, le petit temple de Jupiter, les édifices arabes et enfin l'extérieur de l'enceinte et son mur cyclopéen.

Souterrains. — En étudiant la structure de ces temples l'on se trouve devant cette vérité, que pour ne pas les édifier au niveau du sol, les anciens ont dû former une espèce de colline artificielle en établissant des souterrains de 7 m. de hauteur, sur lesquels, fut élevée l'acropole actuelle.

Au-dessous des propylées et de la cour hexagonale, on voit encore des chambres souterraines complètement obstruées.

Mais au-dessous de la grande cour sont trois souterrains (pl. *aa*, *bb*.) dont le méridional, fait de pierres énormes en forme de voûte, sert actuellement d'entrée aux ruines. Sa longueur de l'E. à l'O. est de 120 m. et sa largeur de 5 m. A 15 m. de là on trouve, à dr., un *autre souterrain* non moins grandiose, perpendiculaire à un troisième, qui lui-même est parallèle au premier, auquel il

ressemble par le style et la longueur. Les pierres de ces souterrains ont dû être d'abord posées à leur place et plus tard taillées ; ce qui le prouve, c'est que quelques unes sont terminées d'un côté et restent inachevées de l'autre.

Plusieurs clefs de voûte portent des inscriptions et des figures de divinités. Dans la voûte du premier souterrain méridional, en face du second transversal, se voit encore la figure d'Hercule avec sa massue près de laquelle on lit ces deux mots latins : *DIVISIO MOSCHI*. La même inscription est répétée à l'extrémité orientale du souterrain du nord où se trouve encore des lettres peu lisibles. (V. N° 13 au chapitre VII). Tout porte à croire, vu la forme de ces caractères, qu'ils furent gravés au temps de Caracalla à qui l'on attribue la construction de ces souterrains et qui se plaisait, dit-on, à se faire souvent représenter sous la figure d'Hercule. On trouve aussi, un peu au delà de cette figure, celle de Diane avec le croissant, puis un autre buste d'Hercule et enfin, à l'extrémité de cette voûte, une figure décorative représentant une divinité marine. Sur la clef de voûte du souterrain septentrional, et à l'endroit où il se rencontre avec le transversal, on remarque aussi la tête de Méduse.

De nombreuses chambres sont des deux côtés des souterrains dont la plus remarquable se trouve

dans le corridor méridional, en face du transversal. On y pénètre par une fenêtre pratiquée après coup dans le même corridor. Son plafond magnifiquement sculpté passe pour l'un des plus beaux qui existent; il est couvert de caissons hexagonaux, dont le fond est orné de figures. Dans la face N., où se trouve l'entrée actuelle, on remarque trois niches artistement sculptées; celle du milieu est surmontée d'une figure d'enfant tout nu. Cette chambre ouvrait autrefois sur l'extérieur de l'enceinte par un triple portail, séparé par deux piliers carrés à chapiteaux doriques.

Après que l'on a traversé le premier souterrain méridional, on se tourne vers l'E., on franchit la grande cour et la cour hexagonale et on pénètre dans les propylées. Il est temps que nous donnions à nos lecteurs une description plus détaillée de ce qu'il va visiter.

Propylées. (pl. 1) — Nous sommes devant le portique proprement dit du grand temple (8 m. d'élévation au dessus du verger voisin). Dirigé du sud au nord, sur une longueur de 50 m. (les ailes exceptées) et une largeur de 11, il s'ouvrait au levant. On y montait autrefois par un grand escalier travaillé avec art et dont il ne reste plus de trace aujourd'hui. Les Arabes le détruisirent et en employèrent les pierres à la construction de la forteresse. Quelques unes cependant se voient encore

dans le mur qui bouche le côté E. A la place de ce mur se trouvaient douze colonnes de granit rose, dont les bases de l'extérieur subsistent encore. Il est certain que les Arabes enlevèrent ces colonnes pour bâtir Koubbat Douris et la grande mosquée dont nous parlerons plus tard. Sur deux bases de ces colonnes, on lit, de l'extérieur, une inscription latine, répétée deux fois, indiquant qu'Aurèle Antoine, officier supérieur de la première légion Antoniana, a fait dorer à ses frais, à la suite d'un vœu aux dieux d'Héliopolis, les deux chapiteaux d'airain des colonnes pour le salut et les victoires d'Antonin le Pieux (Caracalla) et sa mère Julia Domna. (V. page 46, chapitre VII. N^o 11).

Aux deux côtés de ces propylées, s'élèvent deux pavillons ornés à l'extérieur de pilastres corinthiens de la hauteur des colonnes du portique. Trois portes, séparées par des piliers carrés, donnent accès à chaque pavillon, qui forme à l'intérieur une chambre de 11 m. de long sur 9 m., 50 de large. Elle est ornée de pilastres et de niches de statues surmontées de frontons triangulaires. Dans le moyen-âge, les Arabes convertirent ces deux pavillons en tours. De nos jours, le pavillon du S. est presque complètement détruit. La tradition raconte que le Sultan Ez-Zaher ayant été fait prisonnier par le gouverneur de Baalbek et emprisonné dans la chambre du pavillon nord, son

vizir Schiha, se déguisa, et vint secrètement sur les lieux ; puis, à force de patience et d'adresse, il réussit à percer le mur oriental et à sauver son maître. Depuis, cette ouverture fut désignée sous son nom « *L'ouverture de Schiha* ».

L'arrière-muraille de ce portique était ornée de 12 niches de statues, effacées par le temps. Trois portes se remarquent dans cette muraille dont la plus grande est celle du milieu ; on en reconnaît la place aux vestiges de deux gros pilastres auxquels aboutit une frise partant des deux ailes latérales. Elle a 7 m. de haut sur 6 m. de large. Les deux autres, secondaires, n'avaient que 4 m. sur 2, 50. Aujourd'hui la petite porte de gauche seule est ouverte ; les deux autres sont obstruées. Par ces portes, on entrait jadis dans la cour hexagonale.

Cour hexagonale ou première cour. (pl. 2)—Cette cour, qui formait un hexagone régulier de 60 m. de diamètre, avait dans les six angles, six salles irrégulières dont il ne reste plus qu'une seule, bâtie au-dessus de l'une des portes de la grande cour. Ces salles servaient probablement de logement aux prêtres ; elles sont séparées, l'une de l'autre, par une chambre ou exèdre en long carré avec façade ouverte, précédé chacun de quatre colonnes aujourd'hui disparues. Ces chambres étaient ornées, dans les parois, de deux étages de niches superposées,

surmontées de frontons et de corniches richement sculptés. Tombée en ruines, cette cour est de nos jours encombrée de pierres. Dans la partie occidentale étaient pratiquées trois portes, vis-à-vis de celles des propylées. Nous n'en voyons plus que celle de droite, où se trouve bâtie la salle ci-dessus mentionnée. On communiquait jadis par ces portes, avec la grande cour rectangulaire.

Grande cour ou Panthéon (1), (pl. 3). — Cette cour est de forme carrée. Elle mesure 117 m. de longueur (exèdres compris) du S. au N. et 112 de largeur. Sur tous ses côtés, sauf à l'O., on remarque de nouveau des exèdres, tous identiques, qui se correspondent exactement. Quatre de ces exèdres sont semi-circulaires et huit ont la figure d'un long carré ; tous sont ouverts à la façade. En avant des derniers, était une rangée de colonnes de granit rose qui avec les murs, soutenaient un plafond plat ou pyramidal. Les premiers étaient sur-

(1) Tous les auteurs qui ont parlé des ruines de Baalbek sont unanimes à donner le nom de « grande cour » à l'immense carré qui sépare la cour hexagonale du temple du Soleil. A mon avis, il serait plus juste de l'appeler « Panthéon » ; car il a dû servir au culte de tous les dieux en honneur dans la contrée. Ce qui confirme cette hypothèse, c'est le nombre des exèdres qui correspond à celui des divinités principales de l'Olympe. Ainsi chaque exèdre devait être consacré à un des douze grands dieux de la mythologie et autour de lui se groupaient d'autres divinités secondaires. Le nombre des niches que j'ai pu compter, s'élèvent à 230 et, si on les ajoute à celles de la cour hexagonale, on en aura 330.

montés de dômes. Les parois contiennent deux rangées de niches superposées. Dans les niches inférieures on plaçait des statues et dans les supérieures, qui sont de moindre grandeur, des bustes ou des statues en proportion. Toutes les niches portent des sculptures diverses avec frontons triangulaires aboutissant à une corniche richement sculptée d'oves, de denticules, de rosettes variées et de guirlandes. Cependant, des ornements bizarres, qu'on voit çà et là, dénotent une époque de décadence, celle qui finit le III^e siècle. Après cet aperçu général il nous semble qu'il est temps d'entrer dans quelques détails.

Sur les deux côtés des trois portes de cette cour, à l'E., signalons deux grandes niches qu'on croit avoir été destinées à deux statues colossales. Ces deux niches séparent deux exèdres oblongs, donnant chacun sur une grande salle. De ces deux salles qui surmontent, aux deux angles de l'E., l'entrée des souterrains (pl. *aa*), celle du sud-est encore debout. Tout nous fait présumer qu'elles servaient de logement aux prêtres.

En quittant la salle déjà mentionnée, pour se diriger vers le N., on rencontre une autre salle entièrement écroulée, puis un exèdre oblong également détruit, suivi d'un autre semi-circulaire. Sur le toit des deux niches de l'étage inférieur, on voit la figure d'un aigle et une tête de Bacchus. Tout près encore, on distingue un grand exèdre oblong, suivi

d'un autre semi-circulaire très riche de sculptures et d'ornementations ; cependant, la sculpture de l'étage inférieur des niches reste inachevée. Un autre exèdre en long carré se remarque près du précédent ; une partie de la corniche en est également inachevée. Enfin une petite salle à l'usage des prêtres, et dont la porte est artistement sculptée, s'étend à l'angle N. O. ; au-dessus de la porte, une niche se fait remarquer par la beauté et la perfection du travail.

Revenons au côté S., dans le coin duquel nous avons déjà vu la grande salle de l'angle E. ; tout près est une autre salle de prêtres, puis un exèdre oblong dont le milieu a été détruit par les tremblements de terre et reconstruit au moyen-âge par les Arabes. Un exèdre latéral, de forme semi-circulaire, regardé comme le plus parfait de cette cour, contient cinq niches superposées, dont les inférieures offrent, dans les toits, un dragon à ailes de vampire, deux têtes de Méduse hérissées de serpents, et enfin deux coquilles. Sur les deux côtés de chacune des statues, qui occupaient primitivement les niches supérieures, se trouvaient deux colonnes dont les bases subsistent encore. A la suite de cet exèdre viennent deux autres, l'un oblong, et l'autre semicirculaire. Ce dernier, à moitié détruit de nos jours, nous permet de pénétrer dans le temple de Jupiter. Il était flanqué d'un

exèdre oblong et d'une petite salle de prêtres, détruits par le temps ; ils devaient faire pendant avec l'aile septentrionale.

Le côté O. ne présente que quelques fortifications du temps des Arabes, près de la petite salle de l'angle N. O.

Au milieu de la grande cour est une plate-forme assez élevée, dans le centre de laquelle se dressait, probablement, l'autel des sacrifices. Constantin le Grand y construisit une basilique (pl. 4) dont le chœur, subsistant encore, occupe l'emplacement de l'escalier qui devait conduire de la grande cour au temple du Soleil. Ce qui me fait émettre cette hypothèse, c'est que le niveau du sol de toute la construction de la grande cour est d'environ 4 m. plus bas que celui du temple du Soleil. (V. les plans).

Grand temple du Soleil. (pl. 5) — Ce temple, le plus grand et le plus célèbre dans le monde archéologique, est celui qui a donné son nom à la ville de Baalbek ou Héliopolis. Il ne nous offre plus aujourd'hui que quelques vestiges de son ancienne splendeur ; vestiges suffisants cependant pour nous donner une idée des merveilles d'architecture et de sculpture qu'il renfermait. Il mesure 94 m. de long de l'E. à l'O. sur 45 de large. Il était autrefois entouré de 54 colonnes non-cannelées, de style corinthien, (8 colonnes de front et 19 de côté),

dont il ne reste plus que six debout dans le péristyle méridional. Les autres gisent par terre en partie brisées, sans compter celles qui ont été employées par les Arabes à construire les fortifications qui ont pris la place du péristyle septentrional. Chaque colonne se compose de trois blocs énormes, assis sur une grande base dont un homme debout ne peut atteindre le faite même avec l'extrémité de la main. La colonne est surmontée d'un chapiteau corinthien portant entablement, frise et corniche magnifiquement sculptés. L'entablement présente une ligne d'oves, surmontée de consoles à feuilles d'acanthé portant une série de petits lions et de taureaux ; plus haut des denticules et des rosettes, puis un dessin connu sous le nom de « grec-carré ». Sur la corniche supérieure, au-dessus de chaque colonne, des têtes de lions à gueule béante, servaient, probablement, de déversoir à un canal creusé dans la corniche. La colonne mesure, base et chapiteau compris, 20 m. de haut et 2 m., 23 de diamètre. L'entablement et la corniche mesurent 3 m.

« Il faut contempler, dit M^r le Vicomte E. M. de Vogüé, les six colonnes encore debout du temple du Soleil, ces arbres de pierres uniques au monde, entre lesquels nos peupliers et nos chênes paraîtraient d'humbles pariétaires, qui coupent par moitié la voûte du firmament et semblent la porter :

il faut les voir de loin dominant la plaine, se détachant sur le ciel pur de la Coélsyrie; il faut se dire qu'elles sont faites en tout et pour tout, soubassements, fûts, chapiteaux, architraves, d'une trentaine de pierres, pour savoir ce dont l'antiquité a été capable. Les architectes avaient à triompher de cette difficulté: élever des monuments dans une plaine étroite et basse entre deux chaînes de hautes montagnes, sans que leur effet fût diminué par ce redoutable voisinage: ils y ont si bien réussi que les montagnes, entrevues à travers les colonnades, apparaissent rapetissées et que, de quelque côté qu'il regarde, le spectateur aperçoit toujours le ciel entre les frises et les plafonds».

On remarque de plus dans le péristyle E. de front, des bases de colonnes occupant encore, à leur place primitive et dans la muraille N., quatre fûts de colonnes encore debout, chacun sur sa base.

Lorsque le temple de Baal eut été ruiné, les Romains le reconstruisirent complètement. Ils ne voulurent pas se servir de l'ancien mur cyclopéen. Ils édifièrent, à 7 m. à l'intérieur de l'ancienne enceinte, de nouveaux stylobates, dont celui du N. intégralement conservé est entièrement visible de l'extérieur. A son extrémité O., les Arabes élevèrent une tour composée jadis de deux étages dont un seul subsiste et qui fut, croit-on, la demeure du commandant arabe de la forteresse. Les

habitants appellent cette place [« Bab el-haoua », c'est-à-dire « la porte du vent ». De cette tour, on aperçoit, au dessous, le mur cyclopéen de 9 pierres, toute la hauteur du stylobate romain et une rangée de bases de colonnes dans leur ancien emplacement. D'ici s'offre encore à la vue un ravissant panorama : les jardins et les vergers de Baalbek qui entourent l'acropole, s'étendent au loin comme un beau tapis de verdure ; on aperçoit aussi une grande partie de la fertile plaine de Coélesyrie, dominée de deux côtés par les chaînes du Liban et de l'Anti-Liban.

Sur le mur cyclopéen du couchant, où se trouvent les trois fameux blocs, les Arabes ont élevé des fortifications qui masquent entièrement le stylobate romain ; et l'intervalle compris entre les deux est également comblé, comme, du reste, toute la partie sud qui s'étend devant les six colonnes. (V. le plan primitif et N^o 7).

Quant au temple, était-il à ciel ouvert ou fermé ? D'après mon opinion, jamais ce temple ne fut couvert, et cela est d'autant plus admissible qu'étant consacré à Baal, le dieu du Soleil, il [était tout naturel de laisser pénétrer ses rayons vivifiants dans le centre même du sanctuaire.

Petit temple de Jupiter. (pl. 8) — Il est situé au sud du grand temple, sur un emplacement moins élevé que le premier, dont il est complètement

LETTRES F. F. 10
1890



Ruines de l'acropole de Baalbek

indépendant. Il est regardé comme le temple le plus beau et le mieux conservé de la Syrie. Ce temple n'a pas de cour, on y montait directement par un escalier situé à l'E. et qui n'existe plus. Il était entouré, à l'extérieur, de 42 colonnes dont 8 cannelées s'élevaient dans le pronaos (1) et les autres non cannelées faisaient le contour du temple ; chaque colonne se composait de cinq morceaux de pierres énormes y compris la base et les chapiteaux dont la hauteur totale est de 18 m., 20 ; la circonférence vers la base est de 5 m., 73, en haut, de 4 m. 70 ; l'entrecolonnement comprend 2 m., 50. Leur forme et leur structure sont tout à fait semblables à celles du grand temple. Au-dessus de ces colonnes, règne un entablement richement décoré et surmonté d'une magnifique corniche. L'intervalle entre les colonnes du péristyle et la cella est de 3 m. L'entablement est relié à la cella par d'énormes dalles qui forment un plafond merveilleux, où l'on remarque des sculptures d'une beauté et d'une finesse incomparable. Ce plafond est divisé en hexagones et en losanges qui s'alternent. Au centre de chaque dalle est une grande figure au milieu d'un hexagone, entourée d'autres figures plus petites, séparées par de riches ornements. Ce sont des sujets mythologiques dont quelques uns ont pu être reconnus, grâce à leurs emblèmes respectifs. Mal-

(1) La partie antérieure d'un temple.

heureusement ils sont tous plus ou moins mutilés.

La façade N. du temple est la mieux conservée. Des 14 colonnes qui formaient le péristyle, il n'en reste que 9. La première dalle du plafond (côté E.) représente, au centre, le dieu Mars cuirassé. Puis vient un intervalle vide qui indique la chute du caisson voisin. La première grande figure qui vient ensuite représente la Victoire ailée, portant une branche de palmier. Dans le second hexagone, c'est Diane, prenant de la main droite une flèche dans son carquois. Le troisième représente Tyché, tenant la corne d'abondance et portant sur la tête le modius. Au quatrième on voit Vulcain, portant un marteau sur l'épaule. Au cinquième on reconnaît Bacchus aux grappes de raisin qui entourent sa tête. Au sixième se montre Cérès portant une gerbe d'épis entremêlés de pavots.

Quant à la façade Occidentale, on n'y voit plus que trois colonnes, les cinq autres sont aujourd'hui tombées en ruines. Le plafond n'y existe plus. On voit dans un caisson tombé à terre, une grande figure représentant Eiréné (la paix) allaitant Ploutos (la richesse). A côté, est un épi de blé, emblème de la moisson et de la paix. Dans un losange du même fragment, se montre un jeune homme, la tête coiffée du bonnet phrygien, sans doute Ganymède.

Il ne reste maintenant du côté S. que les deux

tambours d'une colonne, dont un tremblement terrestre inclina le sommet sur la cella. Grâce aux gros goujons de fer scellés au plomb et qui réunissent les tambours entre eux, cette colonne a pu résister aux siècles qui se sont écoulés depuis sa chute. Quatre autres colonnes à l'extrémité orientale font face à deux colonnes cannelées du pronaos. Elles portent un superbe plafond mieux conservé que celui du N. La première figure à l'E. représente Méduse aux cheveux entremêlés de serpents.

Examinons maintenant le pronaos. Un grand escalier se terminait aux bases de six colonnes cannelées derrière lesquelles deux autres colonnes également cannelées faisaient face au prolongement des murs latéraux. Il n'en reste maintenant que deux parallèles au prolongement de la cella et qui soutiennent avec les quatre colonnes du péristyle S., une tour crénelée, élevée par les Arabes. Après avoir traversé ce somptueux pronaos, on se trouve dans le vestibule qui précède la porte du temple. Imposante et splendide, cette porte a toujours été l'admiration des touristes qui sont saisis, fascinés, subjugués à la vue de ce chef-d'œuvre d'art sculptural.

Sa largeur est de 6 m., 50 ; mais on n'en connaît pas exactement la hauteur ; car les débris et les pierres tombées, en couvrent une bonne partie. Cependant, on ne l'estime pas moins de 14 m.

Tout autour une bordure de 1 m., 20, couverte de toutes sortes de sculptures représentant des fruits, des fleurs, des épis de blé, des oves et des pampres sur lesquels des petits personnages portent des grappes de raisin. Le linteau est composé de trois "grands blocs, dont l'un qui fait la clef de voûte est tombé à la suite du tremblement de terre de 1759 (1). Comme il était taillé en forme de coin, il s'était trouvé arrêté par les deux grands blocs latéraux. Craignant la chute complète de cette pierre, on a élevé en dessous une maçonnerie pour la soutenir. Sa face inférieure représente un aigle tenant entre ses serres une foudre et une clef à double poignée. Dans son bec, l'aigle porte deux guirlandes de fleurs et de fruits de pins et de pommes. Sur chacun des deux blocs latéraux, était la figure d'un génie ailé de forme très gracieuse soutenant le bout de la guirlande. Actuellement, l'aigle est caché par la maçonnerie déjà mentionnée ; le génie du bloc gauche est complètement brisé ; celui du bloc droit est bien con-

(1) On le voit en place sur les dessins de Wood et Dawkins, «Ruins of Baalbek », atlas in folio. Londres, 1757. A l'époque où ces voyageurs ont visité Baalbek (1751), le petit temple présentait encore 20 colonnes debout, et le grand temple, 9. Volney, en 1784, n'en a plus trouvé que 20 au petit temple [3 de plus qu'aujourd'hui] et 6 au grand. La pierre de la porte n'était descendue que de 22 centimètres ; aujourd'hui elle est descendue de près de 2 mètres.

(Isambert. Guide en Orient).

servé. Cet aigle n'est pas l'aigle oriental qui est l'emblème du Soleil; mais il est avec sa foudre le symbole de Jupiter. Des deux côtés et en bas se trouvent deux portes servant d'entrée aux pylônes latéraux. Ces deux portes sont comblées et on ne peut voir que la frise de celle qui est située à droite et sur laquelle on distingue un génie ailé et des animaux destinés aux sacrifices.

Entrons maintenant à l'intérieur du temple qui renferme le naos et le sanctuaire. Il mesure 35 m. de long sur 20 m., 50 de large. Le naos occupe les deux tiers de la longueur mais le sanctuaire est plus élevé. Les murailles latérales du naos contiennent chacune sept colonnes cannelées engagées dans le mur. Elles reposent sur des bases munies chacune d'un piédestal de 3 m. sur lequel courent deux frises dont la plus basse touche au sol. Au-dessus des chapiteaux corinthiens est une frise surmontée d'une corniche richement décorée, dont on ne peut décrire toutes les beautés.

L'entrecolonnement est partagé en deux étages par une frise à mi-hauteur. L'étage inférieur forme une niche à voûte cintrée composée d'une seule pierre. La statue qu'on y avait placée, n'avait pas de piédestal; mais il me semble qu'il était resserré entre les deux côtés de la niche, ainsi qu'on le voit dans chaque niche où manquent aux côtés latéraux, les deux pierres, qu'on a dû déplacer

pour enlever la statue. Quant à la niche supérieure, elle avait deux colonnettes au milieu desquelles se trouvait la statue. Au-dessus de chaque statue s'élève un fronton triangulaire richement sculpté, situé un peu au dessous des chapiteaux.

Le sanctuaire était séparé du naos par trois portes, dont celle du milieu est la plus grande. Elles étaient séparées l'une de l'autre, par deux colonnes cannelées de face et plates de derrière (celle de gauche est à moitié debout). Ces deux colonnes s'écartant de 2 m., des murs latéraux y étaient reliés par deux arcades ornées de glands sculptés avec grâce ; ainsi, elles forment les trois portes. La plus grande avait une hauteur de 14 m. sur une largeur de 10. Sur les deux côtés inférieurs, s'élevaient deux autels recouverts à leur face par des figures de génies et de guerriers actuellement détériorées. A l'intérieur du sanctuaire, on voit six pilastres non cannelés, dont quatre sur les côtés latéraux et deux en face sur le côté O. Ils contiennent des niches superposées comme celles du naos. Ce sanctuaire était consacré à la grande statue de Jupiter qui était au centre, adossée au mur et probablement creuse pour rendre les oracles. Deux chambres souterraines sont bâties au-dessous du sanctuaire. On y descendait par une porte, ouverte sous la petite porte de droite de ce lieu sacré, et un escalier, actuellement plein de décombres.

Après avoir traversé la première chambre, on remarque dans le mur une ouverture qui s'ouvrait autrefois ou se refermait à volonté moyennant une pierre mobile. Par cette ouverture on peut pénétrer dans une autre chambre assez vaste, dans le toit de laquelle étaient pratiquées deux petites ouvertures aujourd'hui obstruées, juste au dessous de la statue. Les prêtres pouvaient ainsi rendre l'oracle de l'intérieur de la statue sans que le peuple pût s'apercevoir de leur supercherie. On peut dire aussi que ces chambres souterraines servaient à cacher les dons précieux du peuple adorateur.

Sur les deux côtés de la grande porte du temple, sont deux gros pylônes à chapiteaux ornés de lotus, contenant chacun à l'intérieur, un escalier tournant. De nos jours, le pylône du S. est à moitié ruiné; les portes, l'une en dehors et l'autre en dedans du temple, en sont ensevelies sous les décombres. On peut pénétrer dans celui du nord par la porte interne tandis que l'externe est obstruée. L'escalier contient actuellement 89 marches dont 16 taillées dans une seule pierre qui occupe le sommet. Les escaliers conduisaient à une galerie élevée, située sur la terrasse des colonnes extérieures; il n'en reste plus maintenant qu'une petite partie au-dessus des colonnes du pronaos et des quatre colonnes du péristyle du S. Jadis détruite, elle fut reconstruite plus tard par le sultan Kalaon

qui y fit percer des meurtrières et s'en servit comme d'un fort. On y voit une pierre portant une inscription arabe qui date du temps de ce sultan (V. chapitre n° 14).

Des monnaies anciennes nous représentent ce temple avec des colonnes extérieures et un grand escalier, couvert d'un plafond pyramidal. Les décombres de ce plafond recouvrent le sol à une hauteur de 4 m.

On dit que Théodose le Grand convertit ce temple en église : ce qui nous porte à le croire, c'est une croix grecque découverte sur un piédestal dans le mur S., et qu'on croit avoir été gravée au temps de cet empereur.

Tels sont les détails que j'ai cru devoir donner sur cet admirable temple, détails que je regarde cependant comme bien insuffisants, laissant au touriste, qui le visitera le soin d'en admirer par lui-même les merveilles incomparables et les beautés indescriptibles.

Citadelle arabe. (pl. 10) — Ce bâtiment carré, s'élevant à l'E. du temple de Jupiter, près du pronaos, est aujourd'hui composé de deux étages ; autrefois il en contenait un troisième dont on ne voit plus que les traces. Une belle porte de forme conique et de style mauresque sert d'entrée à cette citadelle. Quand on la franchit on se trouve en face d'un mur, ayant à gauche une porte qui

conduit à l'étage inférieur. Entre les deux murs est un intervalle à jour d'un mètre de large, montant jusqu'au troisième étage, et formant ainsi un mâchicoulis, d'où l'on jetait sur les assiégeants toutes sortes de projectiles. On descend à l'étage inférieur par un escalier à moitié détruit. Cet étage construit irrégulièrement, est peut-être la plus ancienne fortification bâtie par les Arabes dans l'acropole. Le mur septentrional est formé en partie par le stylobate du temple de Jupiter. Trois salles, quatre arcades en voûte et plusieurs meurtrières, composent le premier étage. La porte du second étage est à gauche de la porte principale. Quelques marches conduisent à une grande salle symétriquement disposée, ayant quatre chambres aux quatre angles, que deux arcades à meurtrières unissent de chaque côté. Trois de ces chambres seulement présentent des meurtrières ; la quatrième, à dr. de l'entrée, très petite, sans aucune ouverture, supporte une jolie coupole ; on y conservait les flèches, armes dont on se servait en ce temps là, ou, ce qui est plus probable, elle tenait lieu de cachot. Dans la chambre, située à g. de l'entrée, se trouve une citerne où l'on descendait par un escalier, actuellement démoli. Les habitants désignent ce lieu sous le nom de « Habs el-damm » (prison du sang). Comme cet étage est bâti en forme de croix, quelques auteurs ont pris cette citadelle pour une église ;

ce n'est pas exact, tout, dans ce lieu, nous montre la main des Arabes. — Le troisième étage qui était entouré de parapets, est entièrement détruit.

Entre autres bâtisses élevées par les Arabes, on remarque une tour à deux étages derrière le temple de Jupiter et plusieurs arcades garnies de meurtrières et de créneaux (pl. 9).

Les Arabes percèrent tous les murs, pour entourer la forteresse de meurtrières ; ils creusèrent des fossés à l'extérieur, employant ainsi tous les moyens de défense, en cas de guerre. Ils y amenèrent l'eau de la source du Lèjougé au moyen de canaux dont on voit encore les vestiges ; ils espéraient ainsi la rendre inexpugnable.

Vue extérieure de l'enceinte. (360 m. de circonférence). — Pour compléter l'étude de ces ruines, il est indispensable de faire le tour des murailles. On y verra trois espèces de construction bien distinctes : les assises phéniciennes d'une énorme dimension et d'une couleur de vétusté bien marquée ; les murs romains non moins grands et non moins merveilleux, bâtis avec des pierres de taille hermétiquement adaptées sans le secours d'aucune sorte de mortier, de façon qu'une lame de couteau même ne pourrait passer entre elles. Enfin, les fortifications arabes consistant en tours, meurtrières et autres moyens de défense, le tout fait avec les débris et les fragments des colonnes et des frises des temples

intérieurs. La forteresse est entourée d'un fossé profond de quatre mètres.

En sortant du souterrain, l'entrée actuelle de l'acropole, et en se dirigeant vers le côté sud, on remarque la haute muraille de la grande cour et le portail de la salle souterraine dont nous avons déjà parlé; ce portail, séparé par deux pilastres, formait trois entrées qui ont été obstruées par les Arabes; plus loin la porte d'une autre salle souterraine; puis, en arrivant en face du temple de Jupiter, un mur bâti au moyen âge sur l'emplacement de l'escalier du même temple, joignant ainsi la grande cour à la citadelle (pl. 10). On s'arrête ensuite devant le péristyle méridional du temple de Jupiter, bâti sur un magnifique soubassement. Des fortifications arabes le relie avec la partie occidentale, où l'on voit tout d'abord dans l'angle sud une tour portant deux inscriptions arabes: celle de dessus date du temps de Bahram Schah, petit neveu de Saladin; l'autre date du règne du roi el-Adel frère et successeur du même sultan.

Les fortifications des Arabes se prolongent jusqu'au fameux **trilithon** (pl. 6) avec lequel elles forment un contraste frappant. Ce trilithon, qu'on appelle aussi *le mur cyclopéen*, se compose, comme son nom l'indique, de trois blocs de pierre de dimensions phénoménales, placés sur une autre assise de six blocs presque aussi gros, à la hauteur

d'environ 6 m. au dessus du niveau du sol. Le premier des trois, à dr., mesure en longueur 19 m., 50, le second 19 m., 45, le troisième 19 m., 20, sur 4 m., 10 de hauteur et sans doute autant d'épaisseur, soit pour chaque bloc un volume de 323 à 328 m. cubes et un poids d'environ 707 tonnes. En juxtaposant une cinquantaine de ces pierres, on atteindrait la longueur d'un kilomètre; malgré leur volume immense, elles sont si exactement placées et si artistement ajustées qu'il serait presque impossible d'y introduire une aiguille.

Décrire l'impression qui s'empare du spectateur à la vue de ces monstruosités architecturales, ce serait tenter l'impossible. Il faut voir ces trois blocs prodigieux pour en avoir une idée exacte: aucune description ne saurait rendre l'effet saisissant, stupéfiant, que produit la vue de ces pierres, les plus prodigieuses que l'homme ait jamais pu manier.

Au-dessus de ces blocs sont les fortifications arabes construites, comme il a été dit, de bases de colonnes, de frises sculptées et de fragments éboulés, portant encore une inscription du temps de Bahram Schah.

Tournons-nous maintenant vers le nord. Un autre mur cyclopéen y joint le trilithon; composé de 9 pierres, ayant chacune 9 à 10 m. de long, 3 m. de haut et 2 m., 50 d'épais; il rappelle le trilithon par ses blocs et son style.

Dans la première édition, en parlant de ces deux murs cyclopéens, j'ai avancé qu'ils avaient été construits par les Phéniciens et qu'ils constituaient les seuls vestiges que nous eussions du temple antique de Baal. Cependant quelques écrivains soutiennent que le trilithon est de construction purement romaine, appuyant leur assertion sur ce que, dans les temples qui n'offrent aucun doute sur leur origine romaine, on rencontre des pierres ne mesurant pas moins de huit mètres. Ces écrivains font toutefois une réserve en faveur du mur septentrional qui est composé de neuf pierres et qu'ils font remonter à une époque antérieure aux Romains. On se demande pourquoi cette réserve, d'autant plus que le mur en question n'est que l'achèvement du trilithon. Il n'est pas étonnant que les Romains, qui se disaient les maîtres du monde et dont on connaît la fierté et l'amour-propre, lorsqu'ils entreprirent de reconstruire les temples de Baalbek, aient cru se ravalier aux yeux des habitants en faisant usage de pierres de moindre dimension que celles qui avaient été primitivement employées, et qu'ils aient voulu, au contraire, leur montrer qu'ils ne le cédaient à leurs ancêtres ni en puissance ni en force. Voilà, ce me semble, la raison pour laquelle les Romains n'ont pas reculé devant ces blocs gigantesques, dont leurs édifices à Rome et dans toute l'Italie ne nous offrent aucun exemple,

et qu'ils ont réédifié ces temples dans l'état où ils s'offrent à notre admiration.

Un autre mur formant le stylobate romain du temple du Soleil se trouve à 7 m. derrière le mur phénicien de neuf pierres. Il est formé de beaux blocs réguliers et bien ajustés, surmontés de fortifications arabes, élevées sur les 19 bases des colonnes du péristyle nord du temple, bases qui existent encore. Une porte taillée après coup dans une des pierres du mur phénicien conduit à l'espace libre qui sépare ces deux constructions différentes où l'on trouve quelques fûts de colonnes, détachés du péristyle du temple.

Ce mur franchi, on voit d'abord l'enceinte de la grande cour et, au bas, l'ouverture à moitié interceptée du grand souterrain du nord. La muraille N. de la grande cour est bien conservée ; elle présente, vers son milieu, dans la partie inférieure, la porte d'une chambre souterraine, et à l'extrémité orientale, une autre chambre en ruine, ornée de niches. Vis-à-vis, toujours dans la partie orientale, on trouve la porte, à peu près obstruée, du souterrain septentrional.

Immédiatement après, vient le mur de la cour hexagonale, puis l'aile nord des propylées surmontée d'une tour crénelée du moyen-âge.

Le côté oriental présente la façade des propylées, l'ancienne entrée des temples, flanquée de

deux ailes ornées à l'extérieur de pilastres corinthiens. Sur les bases des douze colonnes de granit qui ornaient la façade de ce portique, les Arabes ont élevé un mur percé à jour pour y pratiquer des meurtrières. Sur la troisième base de chaque côté, on peut lire l'inscription latine que nous avons citée à la page 46 de cette notice. La construction inférieure de cet édifice n'est ni taillée, ni régulière, car elle était autrefois masquée par le grand escalier qui était devant les colonnes. Toutefois, on y voit ici une petite arcade portant les vestiges d'un canal qui amenait l'eau de la source du Léjougé dans l'acropole.

Au côté sud, se dresse la seconde aile des propylées ébranlée par le temps. Au bas est la porte d'une chambre souterraine actuellement obstruée. Puis vient le mur de la cour hexagonale avec quelques fortifications et une inscription arabe. Nous nous retrouvons devant la porte du premier souterrain, par laquelle nous avons commencé cette étude de l'extérieur de l'enceinte.

AUTRES ANTIQUITÉS DE BAALBEK.

Temple de Vénus ou temple circulaire. — Ce sanctuaire, à 200 m. environ de l'acropole, vers le sud, est aujourd'hui entouré de maisons particulières et d'arbres. C'est un tout petit temple bien

conservé et d'une forme très gracieuse ; cependant, il menace de tomber bientôt en ruine, si l'on ne se hâte de le consolider.

La cella qui est semi-circulaire est entourée à l'extérieur, sauf du côté de la porte, de cinq colonnes monolithes et non de 7, ni de 8, comme plusieurs l'ont affirmé. Il ne manque que celle de l'extrémité occidentale. Les colonnes, de 8 m. de hauteur sur 3 m. de circonférence, sont à 65 centimètres de la cella. Elles sont surmontées de chapiteaux corinthiens richement décorés et artistement travaillés. Entre ces colonnes, dans le mur de la cella, se trouvent des niches formées chacune d'une voûte cintrée sur laquelle on remarque les emblèmes de la déesse, protectrice du temple. La voûte de la première niche du côté N. représente la colombe de Vénus. Sur la seconde on voit Vénus sortant d'un coquillage entre deux petits Amours, et sur la troisième seulement un coquillage. La quatrième manque. Des pilastres à chapiteaux corinthiens qui correspondent aux colonnes du péristyle, séparent une niche de l'autre. Au-dessus des niches, des guirlandes surmontées d'une architrave et d'une corniche cintrées relient les colonnes du péristyle au mur de la cella et dessinent ainsi le temple en demie étoile à cinq points avec une colonne à chaque pointe. L'architrave et la corniche sont ornées de sculptures admirables.

Deux pilastres ronds à chapiteaux corinthiens terminent les deux extrémités de la cella du côté O. et encadrent la porte du sanctuaire qui avait 6 m. de hauteur sur 3 m., 50 de large, et dont les jambages et le linteau, aujourd'hui tombé, sont de grands monolithes.

La paroi de l'intérieur offre deux rangées de niches séparées par une corniche sculptée à mi-hauteur. La rangée inférieure est supportée par une frise simple; mais celle d'en haut présentait cinq niches avec colonnettes et frontons alternativement triangulaires et cintrés. On ne découvre plus aujourd'hui que trois de ces frontons et une partie d'une quatrième. Immédiatement au-dessus est une corniche sculptée avec art et surmontée de quelques pierres voûtées, ce qui prouve que ce temple était couvert par un dôme.

Les Chrétiens avaient converti ce temple en une église consacrée à S^{te} Barbe. Les habitants musulmans et chrétiens l'appellent encore *el-Barbara*, nom de cette martyre. De plus, dans l'intérieur de la cella, se voit une croix grecque, peinte dans un cercle ayant à gauche un mot grec et à droite un autre mot effacé.

La grande mosquée. — En sortant du temple de Vénus, une route, à g., conduit à la grande mosquée. C'est un vaste édifice carré actuellement en ruine. C'était autrefois une église dédiée à

S^t Jean, que les Arabes, maîtres du pays, convertirent en une mosquée qui fut célèbre. Elle est ornée de trois rangées de colonnes dissemblables; une de ces rangées est composée de huit énormes fûts en granit rose provenant des propylées du temple de Soleil. On y voit les restes d'un baptistère adossé sur une arcade du côté nord, ainsi qu'un calice sculpté dans une pièce au-dessus d'une chambre du côté est.

Une vaste cour entourée de plusieurs chambres qui servaient de domicile aux prêtres et qui devinrent ensuite une école musulmane, précède le côté nord de la mosquée. Au centre se trouve un bassin carré à chacun des angles duquel on voyait jadis une colonne de porphyre précieux. On trouve encore à l'angle N. O. de cette cour les ruines d'un grand minaret carré.

Plusieurs inscriptions arabes de quelque intérêt se voient dans divers endroits de cette mosquée. (V. ch. VII. N. 15, 16, 17 et 18).

Les Nécropoles. — Les grottes funéraires abondent aux environs de la ville; quelques-uns des tombeaux qu'elles contiennent sont de style phénicien, mais la plupart sont romains. Ces grottes se trouvent surtout dans les carrières d'où l'on a tiré les pierres pour la construction des temples; toutefois on en trouve quelques unes aussi dans la ville même.

La principale nécropole est à 10 min. de l'acropole, au N. E., en dehors des remparts, dans un endroit nommé *Charaouni*. On y voit de nombreuses grottes artificielles pour la plupart, des cavernes et de profondes excavations, toutes taillées dans le roc vif et contenant des tombeaux antiques de tous les styles (phénicien, grec, romain, byzantin). L'une de ces excavations, située à l'est, est très curieuse, elle constitue un véritable labyrinthe ; on y lit, sur un bloc de rocher, deux inscriptions grecques incomplètes.

Sur le flanc de la colline du Cheik Abdallah et même sur la pente où sont échelonnées les dernières maisons du quartier chrétien, on voit plusieurs grottes funéraires d'un beau style romain.

Les carrières. — A droite de la route carrossable de Maalaka, et à 5 min. de la ville, vers le sud-ouest se trouve la principale carrière, d'où furent tirées les pierres des temples. C'est une vaste excavation encombrée de blocs aux parois taillés verticalement, qui devaient former les énormes matériaux des temples et des remparts. Dans divers endroits, on remarque des grottes mortuaires qui devaient probablement contenir les corps des pauvres chrétiens persécutés sous Julien l'Apostat ; ces malheureux, condamnés au dur travail des carrières, succombaient bientôt à la peine. (V. Sozomène et Théodoret).

A l'entrée de cette carrière, non loin de la route, se trouve l'énorme pierre *Hajar el-Houbla*, (la Pierre de la femme enceinte), nommée ainsi d'après une légende que racontent les habitants. Elle mesure 21 m. de long, 4 m., 80 de large, 4 m. 20 de haut et présente un volume de 423 m. cubes et un poids de 915 tonnes. Quoiqu'elle ne soit pas encore détachée du roc, elle est néanmoins tout à fait taillée, équarrie et n'attend, pour être transportée près de ses sœurs dans le mur d'enceinte que la même force presque surhumaine qui a eu raison de celles-ci. Mr de Saulcy a calculé qu'il faudrait les efforts réunis de 40,000 hommes pour mettre cette petite montagne en mouvement. C'est ici qu'on doit s'étonner de la manière dont les anciens ont pu transporter de telles masses jusqu'aux temples.

A 20 min. de l'acropole, vers le nord-ouest, se trouve une autre carrière, nommée *Kayal*. Moins considérable que la première, elle montre les traces des pierres coupées. On y voit quelques cavernes et plusieurs chambres funéraires d'un assez beau style.

MODE DE CONSTRUCTION

Quant au moyen employé pour transporter ces pierres titaniques, les hisser et les poser avec tant de précision, c'est un mystère qu'en vain les ar-

chéologues de tous les temps ont essayé d'éclaircir, et sur lequel, par conséquent, ils ne demeurent pas d'accord. Les uns ont prétendu qu'elles avaient été élevées et mises en place par des machines dont on aurait perdu le secret. Selon d'autres, on aurait uni la carrière avec les temples par une chaussée en plan incliné et qu'on aurait fait glisser ces blocs énormes sur des barres de fer semblables à des rails, s'aidant pour cela de roues et de cylindres en pierre, afin de diminuer le frottement. Ici s'élève une objection : cette chaussée a dû être construite avec des pierres d'une certaine dimension ; elle a dû également occuper un espace de terre assez considérable soit en longueur soit en largeur ; comment se fait-il qu'il n'en reste aucune trace ? Concluons que malgré toutes les hypothèses mises en avant, ce problème n'est pas encore résolu. Ce qui nous étonne, ce n'est pas tant le moyen de transport, que la précision avec laquelle ces pierres ont été adaptées les unes aux autres, de sorte qu'une feuille de papier ne passerait pas entre elles ; notre étonnement augmente lorsque nous considérons qu'à la hauteur où elles se trouvent, il était impossible de se servir de machines et encore moins de les manier en toute liberté. Nouveau mystère impénétrable.

On peut dire cependant que la barbarie avec laquelle les tyrans traitaient anciennement leurs pri-

sonniers et leurs esclaves peut seule expliquer l'existence de tant de constructions herculéennes. Les différents styles qu'on rencontre dans ces édifices indiquent qu'ils ont été construits à plusieurs reprises et à des époques assez éloignées les unes des autres, et qu'il a fallu plusieurs siècles pour les achever.

Encore une fois, on ne peut, sur cette question, que faire des suppositions plus ou moins probables.

*

**

Tels sont les détails qu'il nous a été possible de donner sur les ruines de Baalbek et les curiosités qu'elles offrent ; mais il est évident que le voyageur pourra encore mieux juger par lui-même de la beauté de ces monuments qui semblent dire à tous ceux qui les visitent : ô vous qui vous extasiez devant ces gigantesques travaux, admirez surtout en me contemplant, ce que peut faire l'homme quand il est aidé du génie.



CHAPITRE VII.

LES ANCIENNES INSCRIPTIONS

I

« Copie de l'auteur. » Inscription latine trouvée dans le mur sud de la ville, aujourd'hui enchâssée dans une arcade du porche de la nouvelle cathédrale grecque-catholique

PIÆ MATRI C. TERENTIUS VERECUNDUS
LEG XXI

« A sa pieuse mère. Caius Terentius Verecundus de la légion XXI ».

Cette inscription date, très probablement, du Bas Empire.

II

Copie de l'auteur. Inscription latine trouvée en 1895 dans le mur nord de Baalbek ; aujourd'hui dans la cour de l'école anglaise.

ΚΤΙΣ ΜΑΡΥΡ
ΣΥΝΘΕΣ ΓΥΜΑ
ΚΕΔΩΝΩΝ
ΙΝΘΕΤΖΜΑ

C'est une inscription monumentale d'époque byzantine.

III

Copie de l'auteur. Inscription grecque, sur la base d'une statue trouvée à l'Hôtel de Palmyre. (V. p. 4).

ΙΟΥΛΙΑ ΕΔΝΑ ΧΑΙΡΕ

IV

Copie de l'auteur. Inscription grecque, sur une base d'un buste à l'Hôtel de Palmyre. (V. p. 4).

ΕΡΜΗC ΚΑΙΑΜ [μικ]

ΠΑΙΑΤΟCΕ ΠΟΙΗC [εν]

V

Copie de l'auteur. Inscription grecque à l'Hôtel de Palmyre, gravée sur une colonne lisse, qui fut peut-être la contribution de Claudius à un monument.

ΚΛΑΥΔΙΟC ΑΝΘΙΩΝΟC ΜΑΓΝΟΥ

VI

Copie de l'auteur. Une autre inscription grecque sur le piédestal d'une colonne à l'Hôtel de Palmyre. Ce piédestal est d'une forme hexagonale ; on lit sur quatre côtés du piédestal ces inscriptions. (V. p. 4).

ΩΚΑΛΗC ΗΜΕΡΑC

ΕΝΗΕCΩΝΕ ? C
ΜΕΙΡΑ ? ΚΙΟΝΑ
ΝΕΥΦΡ ? ΑΝΤΟC

ΕΧΡΟΝΙCΕCΕΛΘΕ ?
ΜΕΝΕ ? ΚΕΙΝ Α
ΒΕ

S

ΑΠΛΗCΤΙΑΧΟΛΕΙΑΝ
ΚΕΙΝΕΙ
Ο

T

VII

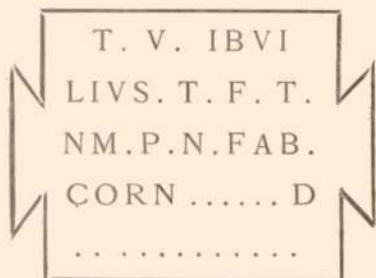
Copie de l'auteur. Inscription grecque trouvée en 1895 dans une fouille à l'Hôtel de Palmyre, à 6 m. de profondeur du niveau du sol, parmi des fragments de colonnes gisant par terre. Gravée en caractères assez beaux sur une grande pierre oblongue, cette inscription mesure 66 cent. de long sur 55 de large. Distiques. Époque impériale. (V. p. 4).

ΤΟΥCΔΥΟCΥΝΚΡΕΙ
ΝΩΝΔΙΟΝΥCΙΟΝΚΑΙ
CΕΘΑΝΟΝΤΑCΚΑ
ΚΕΙΝΟΝΖΗΤΩΚΑΙ
CΕΠΟΘΩ
ΛΙΒΑΝΕ
ΑΜΦΟΤΕΡΟΠΙCΤΟΙ
ΦΙΛΟΚΥΡΙΟΙΑΔΔΑΝΑΝ
ΚΑΙΟCΑΙΒΡΑΡΙΟCΥ
ΜΕΝΗCΙΟΝΥΡΕΥΟΑΗΝ
ΟΤΑΔΑC

« Comparant les vertus dont vous étiez ornés tous deux, ô morts, je te regrette, ô Denys, et je te pleure, ô Liban; tous deux vous fûtes sujets fidèles et affectionnés; l'un de vous était *librarius necessarius*, et l'autre prêtre.

VIII

Copie de l'auteur. Inscription latine sur une colonne lisse, trouvée près de la précédente. La dernière ligne est marquée par l'encre, mais elle est illisible.



CTOYC
OKY

IX

Copie de l'auteur. Inscription latine d'époque impériale, sur les deux faces d'une grande pierre,

près de la route qui relie Yammouni à Bétédi'i, 10 min. loin de ce dernier village. (V. p. 16). La longueur de cette pierre est de 3 m. et sa largeur de 1 m. Les lettres sont longues et profondes.

FORT	INHIS
AFELICI	PRAE
AIN U	DISMCI
TRAQUE	CORNE
PARTE	LIANIET
	CYRILLAE
	EIUSINU
	TRAQVEPA
	////// TE
	X

(Figure d'une branche).

Copie du R. P. Julien, *Baalbek, ch. VI, p. 83*. Un autel votif, découvert dans le sol en face des ruines d'un temple à Niha (V. p. 17), en 1893, apprend qu'il était dédié au dieu syrien Hadaranes que servaient les vierges pénitentes. On lit sur l'une des faces de l'autel, de part et d'autre d'un bas-relief représentant le sacrifice d'un taureau :
 HOCMAEA, VIRGO DEI HADARANIS, QUIA
 ANNIS XX PANEM NON EDIDIT (sic) JUSSU
 IPSIUS DEI, Votum Libenti Animo Solvit.

«Hocmée, vierge consacrée au dieu Hadaranes, en mémoire de ce qu'elle n'a pas mangé de pain

durant vingt ans par l'ordre de ce même dieu, acquitte volontiers son vœu.»

Sur une autre face est l'inscription : « DEO HADARANI HOCHMAEA Votum Solvit. » « Hocmée acquitte son vœu au dieu Hadaranes » : au-dessous est une tête de vierge, sans doute le portrait d'Hocmée.

XI

« Cette inscription a souvent été copiée, et toujours inexactement, à cause de la position où elle se trouve ; j'en donne ici le texte d'après un excellent estampage, qui a été fait, en 1866, par M^r Joyau, architecte chargé par le gouvernement d'une mission en Syrie, et qui m'a été communiqué par M^r de Saulcy (voyez *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions*, 1867, p. 19). L'inscription est répétée sur les bases de deux colonnes, engagées dans la face orientale de la plate-forme du temple, à environ dix mètres du sol (de Saulcy, *voyage* II, p. 624) ; les lettres sont longues et grêles. W. — Orelli. 1951.

M * DIIS HELIVPOL * PRO SAL

SDNANIONINIPIFELAVGETIVLIAEAVGMATRIS
DNCASTR-SENAT-PATR-AVR·ANT·LONGINVS·
SPECVL·LEGIANECAPITACOLVMNARVMDVA*
AEREAAVROINLVMINATASVAPECVNIAEXVOTO
L. A. S

* M * DIIS * HELIVP

.. VICTORIISDNANTONIIPIIFELAA.G.ETIVLIAE
AVGMATRISDNCASTR...AT.PA.R...IONINIANAE
CAPITACOLVMNARVMDVAAEREA VROINLVMIN
A.ASVA.ECV

M(agnis) diis Heliopol(itanis), pro sal(ute) [et] victoriis d(omini) n(ostri) Antonini Pii Fel(icis) Aug(usti) et Juliae Aug(ustae) matris d(omini) n(ostri) castr(or)um senat(us) patr(iae), Aur(elius) Ant(onius) Longinus, specul(ator) leg(ionis) I [An]toninianae, capita columnarum dua aerea auro inluminata sua pecunia ex voto L(ibens) a(nimo) s(olvit).

« La forme barbare *dua* est répétée dans les deux textes. La formule *libens animo solvit* est appliquée mal à propos à des chapiteaux de colonnes ; c'est sans doute une erreur du rédacteur de l'inscription, à moins qu'on ne veuille lire *ex voto libenti animo soluto* ».

« La légion première Antoniana doit être la légion première Parthica, dont on a trouvé d'autres monuments en Syrie ; on sait que sous le règne de Caracalla la plupart des légions, sinon toutes, reçurent le surnom d'*Antoniniana* (1) ».

Nous avons traduit et commenté cette inscription à la page 47.

(1) Inscriptions grecques et latines de la Syrie, N° 1881, par M^r W. H. Waddington.

XII

Inscription arabe sur la porte de Damas, une des portes des remparts de Baalbek. (V. p. 65).

بِسْمِ اللَّهِ الرَّحْمَنِ الرَّحِيمِ . امر بعمارة هذا السور المبارك مولانا الملك
العادل المجاهد نور الدين ابو القاسم محمود بن زنكي بن اقسنقر ضاعف الله
له الثواب وغفر له ولوالديه يوم الحساب ابتغاء مرضاة الله (?) في سنة ثلاثة
وستين وخمماية

« Au nom de Dieu clément et miséricordieux. Ces remparts bénis ont été reconstruits par l'ordre de notre juste et militant Souverain, Nouredin Abou el-Kassem Mahmoud, fils de Zinki, fils d'Aksankar. Que Dieu double envers lui ses grâces et lui pardonne, ainsi qu'à son père et à sa mère, au jour des grands comptes. L'an cinq cent soixante trois.

XIII

« Copie de M^f de Saulcy, *Voyage II*, p. 628, pl. 53 — Auprès de la première clef de voûte de la grande galerie, qui porte une figure d'Hercule avec sa massue. Une autre clef de voûte porte une tête d'Hercule avec la peau de lion, un buste de Diane avec le croissant, une corne d'abondance

DIVISIOMOSC[HI

ma copie porte MOSCII.

« Cette inscription a été gravée par une des escouades d'ouvriers occupées à bâtir les voûtes qui soutiennent la plate-forme ; le chef de cette escouade s'appelait Moschus ; le nom de l'autre ne peut être restitué (1) ».

On lit également sur une autre clef de voûte dans le souterrain septentrional, un autre nom de ces chefs de sections : GIRSU. (V. p. 114).

XIV

Copie de l'auteur. Inscription arabe dans la tour bâtie par les Arabes au-dessus du péristyle sud du pronaos du temple de Jupiter. (V. p. 132).

بِسْمِ اللَّهِ الرَّحْمَنِ الرَّحِيمِ . اسْتَجِدَّ عِمَارَةَ هَذِهِ الْقَلْعَةِ فِي اسْتِمْلَاكِ السَّلْطَانِ
الْأَعْظَمِ شَاهِنشَاهِ الْعَظِيمِ مَالِكِ رِقَابِ الْأُمَمِ سَيِّدِ مَمْلُوكِ الْعَرَبِ وَالْمَجْمُوعِ الْمُؤَيَّدِ
مِنَ السَّمَاءِ وَالْمَنْصُورِ عَلَى الْأَعْدَاءِ الْمَلِكِ الْمَنْصُورِ سَيْفِ الدِّينِ وَالْمُدَبِّرِ عَنَانِ
الْإِسْلَامِ وَالْمُسْلِمِينَ مَبِيدِ الطَّغَاةِ وَالْمُخْلِدِينَ سُلْطَانَ الْبَرِّينِ وَمَلِكِ الْبَحْرَيْنِ خَادِمِ
الْحَرَمَيْنِ قَلَادُونَ قَسِيمِ أَمِيرِ الْمُؤْمِنِينَ خَلَدَ اللَّهُ مَلِكُهُ . بِتَوَلِيِّ الْعَبْدِ الْفَقِيرِ إِلَى
اللَّهِ مَمْلُوكِ دَوْلَتِهِ وَغَرَسِ خِدْمَتِهِ حَسَنُ بْنُ مُحَمَّدٍ

« Au nom de Dieu clément et miséricordieux. La construction de cette tour fut renouvelée sous le règne du grand sultan, le grand roi des rois, qui tient en son pouvoir les rênes des nations, le maî-

(1) Inscriptions grec. et lat. N° 1885 ; par M^r W. H. Waddington.

tre des rois des Arabes et des Persans, celui que le ciel a aidé, le victorieux de ses ennemis, le roi vainqueur, le glaive de la religion, celui qui tient les rênes de l'islam, l'exterminateur des révoltés et des sectaires, le sultan des deux terres, le roi des deux mers, le serviteur des lieux sacrés (de la Mecque et de la Médine), Kalaoûn Kassem, le prince des croyants. Que Dieu éternise son règne! — sous le gouvernement du pauvre serviteur de Dieu, esclave de son gouvernement, plante consacrée à son service, Hassan, fils de Mahomet ».

XV

Copie de l'auteur. Inscription arabe dans la grande mosquée, près de la porte de l'angle sud, non marquée de points diacritiques, de même sens que la précédente. Elle indique qu'une muraille et quelques fenêtres furent rebâties par l'émir Nejmeddin Hassan, gouverneur de Baalbek et de sa forteresse, sous le règne du Sultan Kalaoûn, en l'année 682 de l'hégire, soit 1283 de notre ère.

جدد هذا الحائط المبارك والشبايك في ايام مولانا السلطان الاعظم
شاهنشاہ المعظم مالک رقاب الامم سيد ملوک العرب والعجم والترک والديلم
مولانا الملك المنصور سلطان الاسلام والمسلمين قامع الكفرة والمشركين
محيي العدل في العالم ملك البحرين خادم الحرمين الشريفين المعالي قلاوون

قسيم امير المؤمنين خلد الله سلطانه وشيّد ازره ببقآ. ولده رولي عهده مولانا
السلطان ابن السلطان الملك الصالح علاء الدين ادام ملكهما. بتولي الامير
نجم الدين حسن النائب بقلعة بعلبك ومدينتها. وذلك في سنة اثنين وثمانين
وستائة

XVI

Copie de l'auteur. Inscription arabe au-dessus de
la porte d'une chambre dans la cour de la grande
mosquée, côté est.

بسم الله الرحمن الرحيم . هذا ما وقفه وحبسه واب (ده) في ايام مولانا
السلطان الملك الصالح ابو الفدا اسماعيل بن الملك العادل ابي بكر بن ايوب
العبد الفقير الى رحمة الله سبحانه ابو الحسن المتنصب على الفقهاء والمتفقهة على
مذهب الامام الشافعي وعلى القراء بالضريح بالتربة المباركة وغيرهم مما هو
مذكور في كتاب الوقف وذلك في شهر سنة ()

Au nom de Dieu clément et miséricordieux. C'est
ce qu'a fondé et érigé à perpétuité en legs pieux
sous le règne de notre sultan El-Melek Es-Sâleh
Abulféda Ismaïl ibn-El-Malek El-Adel Abi-Bekr ibn-
Ayoub, le serviteur qui a besoin de la miséricorde
de Dieu, qu'il soit loué ! Aboul-Hasan chef des ju-
risconsultes et de tous ceux qui suivent le rite de
l'imam Ech-Chafi'i ainsi que des lecteurs (attachés)
au mausolée du cimetière béni et à d'autres lieux
encore, ainsi qu'il est mentionné dans l'acte du legs
et cela dans les mois de l'année ?

XVII

Copie de l'auteur. Inscription arabe sur le mur extérieur de la grande mosquée, côté ouest.

بتاريخ شهر شعبان المعظم سنة اثنين وثمان مائة (ية) ورد مرسوم
شريف ساطاني الملك الناصر فرج بن مولانا السلطان الملك الظاهر بوقوق
خلد الله ملكه ورحم والده بابطال مظلمه المزاره والشحنكية عن البساتين
يبعلبك المحروسة وانفذ المرسوم الشريف المقر السيفي جنتمر الناصري نائب
السلطنة بها اعز الله انصاره . فمن سعى في اعادة هذه المظلمه او اغار (?)
عليها فاولئك عليهم لعنة الله والملائكة والناس اجمعين

A la date du mois de Châban l'auguste, l'an 802, est arrivé un ordre honorable impérial d'El-Malek En-Naser Faraj, fils de notre Seigneur le sultan El-malek Ez-Zaher Barqouq, que Dieu perpétue son règne et reçoive son père dans sa miséricorde, pour abolir l'impôt injuste (dit) El-Mazara et (l'impôt dit) El-chahnakié, (pesant sur) les vergers de Baalbek la bien gardée. A mis cet ordre honorable en vigueur El-Mouqirr Es-sayfi Jantamar En-Nasiri, naïb (cadi) de l'Empire en cette ville, que Dieu accorde la puissance à ses partisans. Qui-conque essayerait de rétablir cet impôt et quiconque lui substituerait un autre (?), ceux-là seront maudits de Dieu, des anges et de tous les hommes.

XVIII

Copie de l'auteur. Une autre inscription arabe près de la précédente, à côté d'une porte à moitié bouchée.

بتاريخ العشر الآخر من شهر رمضان المعظم سنة اثنين وثمانمائة رسم
المقر السيفي جنتمر الناصري نائب السلطنة بعلبك المحروسة بالكشف عن
القطن فكشف على كل داخلية شمالية درهم

A la date de la dernière dizaine du mois de Ramadan l'auguste, l'an 802, El-Maqarr Es-Sayfi Jantamar En-Nasiri, naïb (cadi) de l'Empire à Baalbek la bien gardée, a ordonné de faire la statistique du coton ; la statistique faite dans tout l'intérieur septentrional a donné en drachmes...

XIX

« Copie de M^r de Saulcy, *Voyage II*, pl. 53—
Sur des fragments d'architrave auprès du mur de la ville, au sud du temple, sur le flanc de la colline ; une tour, qui se trouve à côté, a été construite avec des fragments du monument auquel appartenait cette architrave, et peut-être en la démo-

lissant on en découvrirait d'autre. *W. Corpus inscr.*
gr. 4523.

ηδεινι]..... ου. γυνη, [τοῦ δεῖνος] θυγάτηρ, Ζηνοδώρῳ
λυσ[ανίου τ]ετραάρχου καὶ λυσ[ανιά]..... καὶ τ]οῖς υἱοῖς
[καὶ] λυσαν[ία]..... καὶ τοῖ]ς υἱοῖς ἡν[ἡμ]ης Χείρων
[ἐκ τῶν ἰδίων] ἀνέθικυέν.

« Je donne ici la restitution proposée par le célèbre M. Ernest Renan et développée par lui dans un mémoire sur les tétrarques de l'Abylène, lu devant l'Académie des Inscriptions. On y trouvera l'indication et la discussion de tous les textes et de tous les monuments relatifs à Zénodore et à sa famille. Voyez aussi mission de Phénicie, p. 318(1)».

Cette inscription appartenait très probablement à l'édifice dont l'Hôtel de Palmyre couvre l'emplacement. Elle est tout à fait disparue.

XX

« Copie de Mr de Saulcy, *Voyage II*, p. 623, pl. 53. — Dans le mur d'un verger au nord du temple, inscription fruste dans un cartouche. *Corpus inscrip.* gr. 8617.

Εργου τοῦ ἐνδ[οξοτά] τ[ου] Α[νατολίω]υ
στορατο[πεδ]ου] αρχου καὶ ὑπά του.

(1) *Inscr. gr. et lat.*, N° 1880, par M^r W. H. Waddington.

« A la troisième ligne, la planche de Mr de Saulcy donne TO.. MAPXOY. La leçon (TPATONOMAPXOY est une *correctio tacita*, qui a été adoptée à tort par M. Kirchoff. Ce savant a reconnu avec raison que cette inscription se rapporte à Anatolius, personnage important sous les règnes de Théodose le Jeune et de Marcien, qui fut consul en Orient en l'an 440 (1) ».

La traduction de cette inscription est : Œuvre de très illustre Anatolius chef d'armée et consul »

XXI

Copie de Mr Saulcy, *Voyage II*, p. 616, pl. 53.— Dans l'enceinte de la ville, à l'angle nord-ouest d'une tour carrée.

Κεντυριὰ πρῶμα

Inscription de « la première centurie » de quelque cohorte en garnison à Héliopolis.

XXII

« Estampage de M^r Joyau. — Sur un morceau d'architrave renversé ; la position de l'inscription

(1) Inscr. gr. et lat. N^o 1882 ; par M^r W. H. Wadington.

montre qu'elle a été gravée par l'ouvrier pendant le travail.

MNHCΘHMAPNOTC

« C'est une invocation pieuse d'un ouvrier nommé Marnus (1) ».

XXIII

Copie de Mr de Saulcy, *Voyage II*, p. 616 pl. 53.
Dans les murs de la ville.

L. Feccenn[ius]
P. F[eccen]nius

XXIV

Copie de Carlo Vidua (pl. 28. 2) et de Mr de Saulcy, *Voyage II*, p. 613, pl. 53. Dans le mur de la ville.

C. Cassius Arrianus monumentum sibi in loco suo vivus fecit.

« Caius Cassius Arrianus de son vivant s'est fait bâtir un monument en ce lieu ».

XXV

Copie de Mr de Saulcy, *Voyage II*, p. 616, pl. 53. Dans le mur de la ville.

Μα..... ζειδων[α] Χρηστῆ καὶ ἀλυπ[ε] Χαΐψε

(1) *luscr. gr. et lat.* N° 1886 ; par Mr W. H. Wadlington.

C'est une exclamation douloureuse qui sortait de la poitrine oppressée d'un homme qui, sans doute, a perdu une personne qui lui était fort chère : « Salut, ô douleur qu'on ne pleure jamais assez ».

XXVI

Copie de l'auteur. Inscription grecque dans le village de Ham (4 h. de Baalbek), près des ruines qu'on croit être autrefois un temple de Vénus

ΚΩΜΗΧΑΜΩΝΟCΕΤΟΥCΑΤΤΥΓΓΙΤΟCΓΕΡΕΥCΙ

XXVII

Copie de Mr Perdrizet de l'école d'Athènes, dans le ravin de l'ouadi Nahlé ; grandes lettres de l'époque impériale

OBLIG

ΧΑΡΦΑΡΓΜΙ

Fin.

TABLE

Avant-propos	III	
Préface de la première édition	VI	
CHAPITRE I. — ÉTAT ACTUEL		
Situation ; altitude ; latitude et longitude ; gouvernement civil et militaire ; population ; mosquées ; églises ; écoles ; hôtels, ruines à l'hôtel de Palmyre ; Ras el-Aïn ; Kobbat Satha, Kobbat el-Saadin, Kobbat Douris, Kobbat el-Amjad ; les remparts	1	
CHAPITRE II. — LE CAZA DE BAALBEK		
Le canton et ses limites ; population ; productions , voies de communications ; cours d'eaux, le Litani, l'Oronte	8	
ENVIRONS. — ROUTE I. — De Baalbek aux cèdres :		
Colonne de Ya'at, les cèdres, Yammouné	10	
ROUTE II. — De Baalbek à Zahlé : Douris ; Mejdouloun ; Talia ; Beit-Chama ; Bednael ; Kasr-Néba ; Temnin el-Foka, Hosn Bounbousch ; Niha ; Ablah ; Nébi Eila ; Fourzol ; Karak Nouh, tombeau de Noé ; Maalaka ; Zahlé		16
ROUTE III. — De Baalbek à Zébédani : Taïbeh ; Brital ; Hortaala ; Nébi Schit, tombeau de Seth ; Yahfoufa ; Sourgaya ; Zébédani.		20
ROUTE IV. — De Baalbek à la source de l'Oronte : Nahlé, Lédjouge ; Iounin ; Resm el-Hadeth ; Léboueh ; Aïn ; Fakieh ; Ras Baalbek ; la source de l'Oronte ; Deir Mar Maron ; Kamouh el-Hermel		22

CHAPITRE III.—HISTOIRE

Différents noms de la ville ; mythologie et traditions ;
époque biblique ; époque phénicienne ; époque ro-
maine, Jules César, Auguste, Trajan, Antonin le
Pieux et ses successeurs ; Constantin le Grand et
Théodose 28

CHAPITRE IV. — ÉPOQUE MUSULMANE

Industrie de Baalbek sous les Arabes ; sa conquête par
Abou Obéida ; Les Ommiades ; les Abbassides ; les
Fatimites ; Nourreddin, Saladin et leurs succes-
seurs ; les Ottomans, Baalbek sous les Emirs Har-
fouches 51

**CHAPITRE V. — ÉVÊQUES, SAINTS ET
PERSONNAGES ILLUSTRÉS DE
BAALBEK.**

Théodote, Nonus ; Ste Eudoxie, St Cyrille, vierges mar-
tyres, St Gélasime, Ste Barbe ; Callinique, Constan-
tin fils de Luca, Abou Taher, Al-Aowzaï, Al-Makrizi,
la famille Moutran 99

**CHAPITRE VI. — L'ACROPOLE ET AU-
TRES ANTIQUITÉS DE BAALBEK**

Les Souterrains : propylées ; cour hexagonale ; grande
cour, basilique de Constantin ; temple du Soleil ;
temple de Jupiter ; citadelle arabe ; vue extérieure
de l'enceinte, le trilithon ; temple de Vénus ; grande
mosquée ; les nécropoles ; les carrières, la grande
pierre ; mode de construction 109

**CHAPITRE VII. — ANCIENNES INSCRIP-
TIONS 147**

Certificats adressés à l'auteur 166

CERTIFICATS ADRESSÉS A L'AUTEUR

SOCIÉTÉ

DE

GÉOGRAPHIE

FONDÉE EN 1821

*Reconnue d'utilité publique
en 1827.*

**Boulevard St-Germain, 184.
PARIS**

Paris, le 30 Avril 1890.

Monsieur,

La Société de Géographie de Paris se félicite de devoir à la libéralité de l'un de ses membres, M. le Vicomte Adrien Fleury, un exemplaire de l'ouvrage que vous venez de publier sur l'histoire de Baalbek.

La Société qui a accueilli avec empressement cet intéressant ouvrage, nous charge de vous adresser ses sincères félicitations pour la pensée que vous avez eue de faire connaître l'histoire de la curieuse cité de Baalbek et d'en avoir décrit les importantes ruines. C'est un service que vous avez rendu à la science et la Société de Géographie ne peut que vous encourager à continuer des études si heureusement commencées.

Heureux d'être en cette circonstance les interprètes de la Société de Géographie de Paris, nous vous prions d'agréer, Monsieur, l'expression de nos sentiments les plus distingués.

Le Président
de la Commission Centrale
Cte de BIZEMONT

à M^r Michel M. Alouf — Baalbek.

Le Secrétaire Général

MAUENOIR

AMERICAN GEOGRAPHICAL SOCIETY

11. WEST 29 TH STREET.

NEW-YORK

August, 1, 1891

Dear Sir

I have just received from the hands of Mr. A. Gallup, of this city, the copy of your interesting « Histoire de Baalbek », presented by you to the library of this Society.

The wonderful ruins and the present aspect of Baalbek are described with clearness in this little work, and I beg you to accept for your gift the thanks of the Council and the fellows of the Society.

Very Truly Yours

Geo : C. HURLRUT

Acting Sec'y

Mr. Michel M. Alouf

Baalbek, Syria.



DEUTSCHER VEREIN ZUR
ERFORSCHUNG PALÄSTINA'S

Sehr geehrter Herr!

Sie haben dem Vorstande des Deutschen Vereins zur Erforschung Palästina's durch die Uebersendung Ihrer Schrift « Histoire de Baalbek » (1890) eine grosse Freude gemacht. Ich spreche Ihnen im Namen des Vorstandes den herzlichsten Dank für Ihre freundliche Aufmerksamkeit aus.

Ich beglückwünsche Sie zugleich dazu, dass Sie Ihre Aufmerksamkeit und Ihre Zeit der Erforschung der alten Denkmäler und der alten Geschichte Syriens zuwenden. Der Deutsche Verein zur Erforschung Palästina's hat von Anfang an betont, wie sehr wichtig es ist, dass die Bewohner Syriens die Erforschung ihres Landes selbst in die Hand nehmen und nicht Fremden allein überlassen. Nur durch die Bewohner selbst kann die Erforschung aller Verhältnisse eines Landes in vollkommenem Mass ausgeführt werden. Ich begrüsse daher das Erscheinen Ihres Buches über Baalbek als ein erfreuliches Anzeichen dafür, dass die Bewohner Syriens selbst ihre Aufmerksamkeit der Geschichte ihrer Heimath zuwenden.

Ich werde dafür Sorge tragen, dass Ihr Buch in dem litterarischen Jahresbericht, der in unserer Zeitschrift alljährlich erscheint, erwähnt wird.

*In vollkommener Hochachtung
ergebenst*

HERMANN GUTPE
Professor

Leipzig, 6 März 1892.

Herrn Michel M. Alouf
Baalbek

